

L'

DE

DE

S

DU

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

L

D

D

PAR
ref
Pa
tue
Pro
Roy
de

jean

Chez N

Av

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au Collège Royal de la même Ville, & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois.

Savior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
JUV. Lib. II. Sat. 6.

SECONDE PARTIE

jeanin



Loyseau

A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinot.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



L

D

D E

D

La de

To

Europ

rendro

une c

l'indut

elle de

de l'a

& de

Seco



L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE HUMAIN.

V.

*La découverte de l'Amérique pouvoit-elle
être utile à l'Europe ?*

TOUT sembloit annoncer aux nations Européennes , que cette découverte les rendroit plus florissantes , & qu'en ouvrant une carrière sans bornes à l'activité , à l'industrie & aux espérances de l'homme , elle déploieroit en même temps au sein de l'ancien Monde de nouveaux ressorts & de nouveaux moyens de puissance &

Seconde Partie. A

2 DE LA DÉCOUVERTE

de bonheur. En effet , les manieres les plus certaines de faire prospérer les états , sont de perfectionner la raison universelle , de diriger les mœurs vers la bienfaisance , de répandre l'aisance dans toutes les parties de l'ordre social , d'accroître la population en rendant plus nombreux & plus variés les moyens de subsistance. Or tels sont les fruits , que l'Europe devoit se promettre de la découverte de l'Amérique , si la sagesse , la modération & la justice eussent présidé à toutes les entreprises , qui ont accompagné cette révolution.

Le genre-humain avoit été plongé dans l'ignorance & la barbarie , depuis la destruction de l'Empire Romain , jusqu'à la fin du onzieme siecle ; & le génie de Charlemagne & d'Alfred avoit à peine fait luire quelques éclairs dans cette nuit obscure & presque universelle. Si des étincelles du feu sacré brilloient encore chez les Grecs & les Arabes , elles s'éteignoient dans de vaines disputes & dans des recherches puérides. Un bigotisme étroit & pusillanime étouffoit à Constantinople les restes précieux des sciences & des beaux arts , & appliquoit tous les esprits à des discussions épineuses & inintelligibles sur les dogmes de notre sainte religion , qu'il faut croire dans la simplicité du cœur , mais qu'il est téméraire & insensé de vouloir pénétrer. Les com-

ment
Arab
giens
des
miers
les C
turell
des
& in
C'e
que
les p
ténéb
volis
a vu
du be
éclair
transp
où les
religio
riere ,
devint
qu'elle
texte
heureu
valeur
quérir
gré leu
nouvea
pés. I
vertus
ennem
curiosi

mentateurs d'Aristote faisoient parmi les Arabes le même effet que les Théologiens parmi les Grecs : ils dissipoient dans des spéculations stériles le dépôt des lumières conservé avec tant de soins par les Califes ; ils émousoient la subtilité naturelle de leur génie sur des mots vuides de sens & sur des questions futiles & insolubles.

C'est cependant de ces deux peuples , que nous avons reçu les premières lueurs , les premiers traits , qui ont percé les ténèbres épaisses , où nous étions ensevelis : c'est vers l'orient & le midi , qu'on a vu paroître le foible & long crépuscule du beau jour , qui est venu depuis nous éclairer. L'enthousiasme religieux , qui transportoit les chrétiens dans les lieux où les mystères les plus augustes de la religion se sont accomplis , la fureur guerrière , qui tourmentoit l'Europe , & qui devint d'autant plus ardente & générale qu'elle trouvoit à s'exercer sous un prétexte sacré , préparèrent de loin cette heureuse révolution. Les héros pleins de valeur , qui passèrent les mers pour conquérir la Palestine , ne furent point , malgré leur ignorance , insensibles aux objets nouveaux , dont leurs yeux étoient frappés. Ils furent contraints d'admirer des vertus & des qualités brillantes dans les ennemis , qu'ils avoient cru barbares. La curiosité s'éveilla , l'esprit d'imitation na-

4 DE LA DÉCOUVERTE

quit au sein des alarmes ; des manieres plus douces & plus aimables vinrent tempérer la brutale ivresse de la gloire & des combats : & ces guerriers , de retour en Europe , après les vains triomphes & les sanglantes défaites , qui signalerent les Croisades , parurent dans leur patrie des hommes nouveaux & y firent goûter des mœurs un peu plus humaines & moins contraires à la nature.

Ces premiers rayons d'une lumiere incertaine se fortifierent par les rapports de commerce , qui s'établirent entre les républiques d'Italie & les différens ports du Levant. C'est sur-tout à l'Italie que nous devons la renaissance des lettres & le réveil de l'Europe , après un assoupissement si honteux & si long. Mais ces heureux commencemens n'eurent pas les suites avantageuses qu'on devoit en attendre ; & les progrès des connoissances vraiment utiles furent ralentis par l'imperfection des langues , & sur-tout par la fausse direction , qui fut imprimée à tous les esprits capables de méditations & de recherches profondes. Une érudition indigeste & barbare étouffa le vrai savoir , ou l'empêcha de naître. Un assemblage monstrueux de citations incohérentes , un mélange bizarre du profane & du sacré , faisoient tout le charme des compositions de littérature & de philosophie. Les sermons étoient remplis de

passag
les Ju
quies
& int
appuy

Tro
rope
que &
tiplier
interm
tes les
telligi
plus cl
tout se
les trai
prisabl
& s'ét
agitere
Le zél
persécut
natisme
quand
de la

(1)
de honte
son éco
sur le
tes sur
de la M
que des
sont à
circonsta

TE
es manieres
inrent tem-
loire & des
e retour en
phes & les
alèrent les
r patrie des
t goûter des
es & moins

lumiere in-
rappports de
entre les ré-
férens ports
l'Italie que
es lettres &
on assoupisse-
Mais ces heu-
pas les sui-
it en atten-
tonnoissances
is par l'im-
ur-tout par
imprimée à
méditations

Une érudition
ouffra le vrai
e. Un assem-
s incohérent-
profane &
charme des
& de philo-
e remplis de

DE L'AMERIQUE. 5

passages des écrivains du Paganisme ; & les Jurisconsultes les plus renommés invoquoient l'autorité des poètes , pour fixer & interpréter le sens des loix & pour les appuyer sur une base plus solide.

Trop fidele à imiter les maîtres , l'Europe retentit des disputes de la Dialectique & de la Théologie. Les sectes se multiplièrent & se firent une guerre vive & interminable. L'abus des mots altéra toutes les idées ; un jargon obscur & intelligible couvrit de nuages les vérités les plus claires. On apprit l'art dangereux de tout soutenir & de donner au mensonge les traits de l'évidence. Des querelles méprisables , qui auroient dû se concentrer & s'éteindre dans la poussiere des écoles , agiterent les états & désolèrent l'église. Le zèle devint amer & cruel : l'esprit de persécution souffla de toutes parts : le fanatisme , qui n'est jamais si furieux que quand il a les yeux couverts du bandeau de la Métaphysique , (1) inventa de nou-

(1) L'exemple de ce Dialecticien , qui est mort de honte de n'avoir pu résoudre une objection dans son école , & celui de ce Moine , qui est resté sur le champ de bataille , dans les fameuses disputes sur la grace , prouvent assez l'effet du poison de la Métaphysique exalté jusqu'à un certain degré. Que des hommes possédés d'une telle phrénésie sont à craindre , quand ils se trouvent dans des circonstances favorables pour se faire un parti !

6 DE LA DECOUVERTE

veaux crimes & se baigna dans le sang. C'est dans ces temps funestes, qu'ont été formés les premiers germes des troubles des guerres civiles, qui ont depuis déchiré l'Allemagne, l'Angleterre & la France. C'est du sein de toutes ces disputes, que s'est élevé l'odieux tribunal de l'inquisition. Alors on ne connoissoit les sciences que par leurs abus. Galilée, Descartes, Fermat & Pascal n'étoient point encore prêts à paroître; & le jour faux & perfide, qui commençoit à luire sur l'Europe, étoit plus nuisible que les ténèbres les plus épaisses. Les matériaux propres à transmettre les idées des hommes étoient, à la vérité, devenus communs, depuis la découverte du papier, qui avoit précédé cette époque. L'Imprimerie, qu'on venoit d'inventer, multiplioit les méthodes d'instruction & fournissoit un moyen facile de communiquer & de répandre les connoissances. Mais tous ces avantages ne servoient qu'à alimenter l'esprit d'intolérance & de discorde: au lieu d'étendre la sphere des lumieres, ils la resserroient de plus en plus en propageant l'erreur & le mensonge.

Dans ces tristes conjonctures la découverte de l'Amérique auroit dû opérer une révolution salutaire, changer l'impulsion générale des esprits & les tourner vers des objets nouveaux & plus dignes de leurs recherches. Elle auroit dû détruire tout

l'in
offr
nes
men
gare
la r
les
hum
prop
que
rapp
les
vilif
depu
quel
pou
les
sauv
niser
nou
de
nent
rece
& p
Pou
phil
nois
vert
com
dre
O
sillé
gno

l'intérêt des querelles Théologiques , en offrant à l'avidité du génie des phénomènes imposans , capables de frapper vivement l'imagination & d'attirer tous les regards. Elle auroit dû hâter les progrès de la raison , en découvrant à nos yeux tous les degrés de perfectibilité de l'espece humaine. Que peut-on concevoir de plus propre à inspirer de l'intérêt , & à piquer la curiosité , que de parcourir les rapports innombrables , qui naissent entre les hommes dans les différens états de civilisation , où nous avons pu les observer depuis la conquête de l'Amérique ? A quelle étude plus utile & plus attrayante pouvoit-on se livrer , que de comparer les penchans , les desirs & les besoins du sauvage avec les passions qui nous tyrannisent , & les moyens de jouissance que nous puisons au sein des grandes sociétés ; de distinguer les qualités , qui nous viennent de la nature , de celles que nous recevons par la communication des idées & par le partage mutuel des sentimens ? Pouvoit-on faire un meilleur usage de la philosophie que de rechercher par la connoissance de l'homme isolé comment les vertus sociales ennoblissent le cœur & comment la contagion des vices s'engendre parmi les hommes rassemblés ?

Ces recherches auroient peut-être dessillé les yeux sur les maximes , qui régnoient alors : elles auroient détruit les

8 DE LA DECOUVERTE

préjugés barbares , en mettant au grand jour les prérogatives attachées à l'espèce humaine. C'eut été sans doute la voie la plus courte pour perfectionner la morale & pour l'établir sur sa vraie base , sur les rapports essentiels de l'homme avec son auteur & avec ses semblables. C'eut été le moyen le plus infailible de fixer les loix incertaines & versatiles de la politique , qui dans ces temps orageux étoit insidieuse & cruelle , & sembloit se faire un jeu de parjure & du malheur public.

Si au lieu d'égorger ou d'avilir les Indiens , on eut entrepris d'éclairer leur raison , il en auroit réfléchi des traits de lumière sur l'Europe par les développemens successifs de leur intelligence encore neuve , & presque vuide de préjugés. C'est une expérience reconnue & avouée par tous ceux qui se consacrent à l'instruction de la jeunesse , qu'ils s'instruisent à leur tour par les progrès de leurs élèves , & par les formes diverses , que prennent les principes dans les têtes , qui commencent à combiner des idées. Rien d'ailleurs n'est si propre à conduire à la certitude , que de donner à ses pensées l'ordre nécessaire pour les faire comprendre aux autres & porter dans leur esprit la conviction & la lumière. On est obligé , pour bien enseigner la vérité aux hommes , de se dépouiller de toute prévention , de n'admettre comme incontestables

que
& d
la b
l'erre
Mon
si po
trine
souv
cipes
par u
L'
demi
habit
de le
que l
étoit
seul a
toit a
étoien
pu ap
ner le
Elle
rains
conqu
& pa
Qu
sentin
nes a
elles
doux
& po
le jo
pure

que les maximes claires ou démontrées , & d'établir le doute méthodique , qui est la base de la philosophie & le fléau de l'erreur. A combien de préjugés l'ancien Monde auroit été contraint de renoncer , si pour faire adopter au nouveau sa doctrine , sa morale & sa religion , il eut soumis à un examen sévère tous les principes reçus alors , & s'il les eut éprouvés par une analyse méthodique & rigoureuse ?

L'Europe dédaigneuse & vaine de son demi-savoir pouvoit recevoir des sauvages habitans de l'Amérique un grand nombre de leçons utiles. Elle auroit pu remarquer que l'idée absurde de l'esclavage personnel étoit née d'un despotisme aveugle & du seul abus de la force ; puisqu'il n'en existoit aucune trace parmi ces peuples , qui étoient si près de la nature. Elle auroit pu apprendre des Incas , l'art de gouverner les nations pour les rendre heureuses. Elle auroit sur-tout appris de ces souverains , l'art plus étonnant & plus rare de conquérir des provinces par la persuasion & par le charme des bienfaits.

Que d'idées belles & grandes , que de sentimens généreux les nations Européennes auroient vu germer dans leur sein , si elles avoient voulu essayer d'un moyen si doux pour donner des loix à l'Amérique & pour faire goûter aux peuples sauvages le joug de la sagesse & d'une religion pure & divine ! Voilà , n'en doutons point ,

la principale cause des vertus , qui depuis quatre siècles brilloient sans nuages parmi les Péruviens. Quand les chefs des Empires se signalent , je ne dirai point par des victoires qui font verser tant de sang & de larmes , mais par de grands bienfaits envers l'humanité ; les nations , qu'ils gouvernent , deviennent magnanimes & s'élèvent aux actions les plus nobles & les plus héroïques. Le nom seul d'un peuple ainsi illustré devient la sauve-garde de ses mœurs. Le cœur du souverain est alors une source intarissable & pure , où les sujets s'enivrent de l'amour de la vraie gloire ; c'est un foyer brûlant , où tous les cœurs s'échauffent du saint enthousiasme de la vertu. Eh ! quel temps a jamais fourni des preuves plus sensibles de ce que j'avance ? N'prouvons-nous point de nos jours l'influence d'un souverain ami des hommes & de la justice ? A chaque trait , qui caractérise le regne de Louis XVI ; à chaque triomphe , qu'il remporte sur les fléaux qui désolent l'espèce humaine ; quand par sa modération & ses conseils il donne la paix à toute l'Europe ; quand par l'équilibre des forces politiques il assure la tranquillité du monde ; quand il brise le sceptre des mers ; quand il rompt par degrés toutes les entraves du commerce & de l'industrie ; quand il assure la liberté à un peuple , qui a su combattre & vaincre pour

elle ;
terne
ses lu
licitu
publi
rir ; q
nouve
nation
d'un
tion
vient
vissem
gesse
nos ar
miter
dans
manit
Si le
cherch
les lun
lieu d
bliss
emplo
le bon
confun
litique
Castill
fait éc
ame n
feroit
vertus
sion p
gées e

qui depuis
ges parmi
des Em-
point par
nt de sang
ls bienfaits
qu'ils gou-
nes & s'é-
bles & les
l'un peuple
arde de ses
est alors
re , où les
de la vraie
t , où tous
t enthou-
temps a ja-
sensibles de
nous point
souverain
ice ? A cha-
regne de
phe , qu'il
ésolent l'es-
modération
aix à toute
re des for-
quillité du
ceptre des
grés toutes
de l'indus-
à un peu-
indre pour

DE L'AMÉRIQUE. II

elle ; quand sa main bienfaisante & pa-
ternelle s'empresse d'essuyer les larmes de
ses sujets souffrans ; quand sa tendre sol-
licitude s'afflige à la vue des malheurs
publics & des maux , qu'il ne peut gué-
rir ; quel François n'est pas enflammé d'un
nouveau desir d'accroître la gloire de la
nation , & de se rendre digne des vertus
d'un tel Monarque ! Quelle douce émo-
tion nous saisit , quand son nom sacré
vient frapper nos oreilles ! avec quel ra-
vissement nous entendons publier sa sa-
gesse & ses bienfaits ! avec quelle ardeur
nos ames cherchent la sienne , pour l'i-
miter & pour se confondre avec elle
dans l'amour de la patrie & de l'hu-
manité !

Si les premiers Rois Catholiques avoient
cherché à mériter ce nom en répandant
les lumieres dans le nouveau Monde ; au
lieu de les étouffer en Europe par l'éta-
blissement de l'inquisition ; s'ils avoient
employé leur puissance & leur génie pour
le bonheur de l'Amérique , au lieu de les
consommer dans les combinaisons d'une po-
litique ambitieuse & jalouse ; le goût des
Castillans pour les belles choses auroit
fait éclore des inventions nouvelles. Leur
ame naturellement noble & grande se
seroit élevée encore par la pratique des
vertus : leur fierté gigantesque , leur pas-
sion pour le merveilleux se seroient chan-
gées en véritable héroïsme ; & l'Espagne

seroit devenue la maîtresse du monde ; par les progrès de ses connoissances & par les qualités brillantes de ses habitans.

L'Europe , plus vertueuse & plus éclairée , auroit vu en même temps son commerce & son industrie s'accroître par les bons effets de la découverte de l'Amérique. Déjà l'Orient lui fournissoit un grand nombre d'objets d'échange. Venise tiroit des ports de l'Egypte les productions de l'Asie & les distribuoit du midi au nord de nos contrées , dont elle attiroit toutes les richesses. Les profits immenses de son commerce & de ses manufactures l'avoient rendue l'objet de la jalousie de tous les peuples & l'avoient fait monter à un tel degré de puissance , qu'elle inspiroit l'effroi aux plus grandes monarchies. Florence , avec moins d'appareil & des forces moins imposantes , s'enrichissoit par le même trafic , sous l'administration glorieuse des Médicis. D'un autre côté les villes Anféatiques liguées d'abord pour réprimer les Pirates de la mer Baltique & devenues depuis une confédération formidable & opulente , échangeoient avec les Italiens les marchandises du nord pour celles de l'orient. La Flandre choisie pour être l'entrepôt général de ce commerce , qui répandoit dans tout son cours l'abondance & la vie , touchoit au comble de la prospérité , étonnoit toutes les nations par son agriculture , par ses manufactures florif-

santes,

santes
de ses
Mai
mes p
sur les
ouvert
qu'au
l'Europ
ne s'ag
carnag
plongo
minant
lors en
arts. L
magne
ment
abando
sés dan
faire co
réservo
res vil
D'ail
merçan
touchoi
leur dé
eurs r
cours &
esse &
ole &
voient
Portuga
reau gu
éloign
II.

TE monde ;
stances &
habitans.
plus éclai-
son com-
re par les
e l'Améri-
it un grand
enise tiroit
ductions de
di au nord
iroit toutes
ses de son
es l'avoient
de tous les
er à un tel
iroit l'effroi
Florence,
orces moins
r le même
lorieuse des
villes An-
ur réprimer
& devenues
rmidable &
les Italiens
ur celles de
pour être
mmerce , qui
l'abondance
de la prof-
ions par son
Aures florif-
santes,

santes , par sa population & le nombre
de ses villes.

Mais si l'industrie faisoit éclore les ger-
mes précieux de l'aisance & du bonheur
sur les bords du canal , qu'elle s'étoit
ouvert depuis le golfe Adriatique jus-
qu'au fond de la Baltique , le reste de
l'Europe languissoit dans l'inaction , ou
ne s'agitoit que pour la destruction & le
carnage. Les royaumes d'Espagne se re-
plongoient dans la léthargie , en exter-
minant les Maures qui y avoient jusqu'a-
lors entretenu le goût du travail & des
arts. La France , l'Angleterre & l'Alle-
magne , ne ressentoient que très-foible-
ment l'influence du commerce , qu'on
abandonnoit aux seuls Lombards disper-
sés dans les diverses provinces , pour y
faire couler quelques ruisseaux du grand
réservoir établi à Bruges & dans les au-
tres villes des pays-bas.

D'ailleurs toutes les républiques com-
merçantes de l'Italie & de l'Allemagne
touchoient elles-mêmes au moment de
leur décadence ; parce que la source de
leurs richesses alloit prendre un autre
cours & les laisser bientôt dans la sèche-
sse & la stérilité. L'invention de la Bouf-
sole & son application à l'art nautique
avoient préparé cette révolution. Déjà les
Portugais , sous la conduite de ce nou-
veau guide , s'étoient enhardis par degrés à
s'éloigner des côtes & à naviguer en pleine

mer : déjà leur audace avoit bravé les tempêtes du Cap des Hottentots & leur avoit ouvert la route des grandes Indes. Un tel événement devoit porter à la puissance de Venise des coups plus sûrs & plus funestes que la fameuse Ligue de Cambrai , formée quelques années après par les premiers Potentats de l'Europe , pour anéantir cette république orgueilleuse & partager ses dépouilles. Bientôt la plupart des richesses de l'Asie abandonnerent le chemin qu'elles avoient si fidèlement suivi depuis les Ptolomées , & qu'Alexandre avoit tracé , sans qu'il s'en doutât lui-même. Au lieu d'entrer , comme auparavant , dans le golfe Arabique pour se distribuer dans les ports de la Méditerranée , elles commencèrent à doubler l'Afrique & vinrent aborder à Lisbonne. Le commerce des Indes , en prenant cette nouvelle route , devoit être plus libre dans sa marche & dans ses opérations : il devoit recevoir à sa source de nouveaux principes de vie , s'accroître par la diminution des frais de transports & se diviser en Europe dans des canaux plus multipliés & plus étendus. Il devint en effet immense , surtout après que les Hollandois , animés par le souffle de la liberté , eurent pris la place des Portugais dégénérés.

Cependant , comme l'Asie ne vouloit recevoir de nous que des métaux précieux , ce commerce n'étoit que d'import

tatio
prod
com
les
avec
méri
doub
d'éte
tales
parah
que
de ,
sent
prises
pouv
tité
fourn
mines
ports

(1)
des gr
grès en
& l'ar
cause
que c
Il en
livroie
sur les
qu'il
produ
excito
n'étoi
d'une

tation pour l'Europe & ne devoit jamais produire des effets aussi salutaires, qu'un commerce réciproque, qui eût échangé les productions d'une partie du monde avec les productions d'une autre. (1) L'Amérique devoit seule nous procurer le double avantage de donner encore plus d'étendue au commerce des Indes Orientales & d'en faire naître un autre incomparablement plus utile. On ne peut douter que sans la découverte du nouveau Monde, les Portugais & les Hollandois n'eussent été contraints de borner leurs entreprises de commerce; parce qu'elles ne pouvoient s'étendre au-delà de la quantité d'or & d'argent que nos contrées fournissoient à l'Asie. Le riche produit des mines du Pérou dût multiplier nos rapports avec l'Orient & par un enchaîne-

(1) Le défaut de réciprocité dans le commerce des grandes Indes est la cause de son peu de progrès en Europe, sur-tout dans les temps où l'or & l'argent y étoient très-rares. C'est à la même cause qu'on doit attribuer le peu d'avantages réels que ce commerce procuroit à l'Europe en général. Il enrichissoit le petit nombre de villes qui s'y livroient; mais il n'avoit presque aucune influence sur les campagnes ni sur les autres provinces; parce qu'il n'étoit pas propre à donner de la valeur aux productions de notre sol & de notre industrie. S'il excitoit le commerce intérieur de l'Europe, ce n'étoit que par contre-coup, & par conséquent d'une manière foible & insuffisante.

ment nécessaire fournir un aliment ~~très~~ abondant au commerce extérieur de l'Europe. Mais que ces avantages sont foibles, en comparaison de ceux, qui auroient pu résulter de nos relations directes avec l'Amérique !

A chaque degré de développement & de civilisation, que les peuples Américains auroient reçu, si nous ne les avions pas exterminés, nous aurions vu naître parmi eux de nouveaux besoins & de nouvelles richesses, & se former entr'eux & nous de nouvelles branches d'un commerce réciproque & sans bornes. Les nombreuses colonies, qui auroient pu s'établir dans les isles & dans le continent, auroient fait germer les productions propres à chaque climat & offert sans cesse à notre avidité de nouveaux objets d'échange. Toutes les productions de notre sol & de notre industrie auroient reçu une valeur capable d'exciter l'envie de les faire renaître & de les multiplier sous toutes les formes. L'assurance d'un débit avantageux auroit fait ouvrir de nouveaux débouchés dans nos provinces ; & les grands fleuves de l'Europe, en portant leur tribu à l'océan, auroient fait circuler la richesse dans toutes les contrées de notre hémisphère. Des manufactures de toute espèce se seroient élevées dans les parties privées de communications. L'industrie en consommant des

deur
damm
gueu
tion
sante
donn
mes
des f
riche
parmi
essent
main
tage ;
auroi
fance
tous l
réserv
abond
lation
plus
que ,
tre d
mutu
comb
Tand
lesse
ne po
sourc
jeune
natur
fors
faveu
virili

denrées dans des lieux abandonnés & condamnés en apparence à une éternelle langueur, y auroit sollicité une reproduction plus grande. Les matieres trop pesantes, dans l'état brut où la nature les donne, auroient reçu de nouvelles formes & un prix suffisant pour indemniser des frais de transport. Non seulement les richesses se seroient accrues rapidement parmi nous ; mais, ce qui est bien plus essentiel pour le bonheur du genre-humain, elles se seroient répandues davantage ; & les dernieres classes de citoyens auroient été appelées au partage de l'aisance générale. Ainsi la mere commune de tous les hommes leur auroit présenté sans réserve & sans distinction ses mamelles abondantes & innombrables ; & la population auroit fait chaque jour des progrès plus rapides. Ainsi l'Europe & l'Amérique, en sortant l'une de l'enfance & l'autre de la barbarie, se seroient prêté un mutuel secours & seroient montées au comble de la puissance & du bonheur. Tandis que l'Asie engourdie dans la mollesse & vieillie sous un long despotisme, ne pouvoit plus nous offrir que des ressources foibles & précaires, l'Amérique jeune, & encore dans les mains de la nature, devoit bientôt nous ouvrir des trésors inépuisables & déployer en notre faveur les secours de la force & de la virilité.

L'Espagne sembloit avoir dans son sein les moyens les plus efficaces pour mettre à profit ces avantages inestimables. Ses Etats, autrefois divisés & troublés sans cesse par la diversité de Religions & par l'ambition ou la rivalité des familles régnautes, venoient tous de se ranger sous la même croyance & sous le sceptre de Ferdinand & d'Isabelle. Le royaume de Grenade, qui étoit resté aux Maures, venoit enfin d'être subjugué & réuni aux autres royaumes. Si les Grenadins avoient perdu les vertus guerrières de ces fiers Sarralins, dont ils étoient descendus, ils excelloient dans tous les arts de la paix alors connus en Europe & formoient avant la conquête le peuple le plus industrieux & peut-être le plus heureux de l'univers. La nature leur prodiguoit ses largesses ; & la fertilité de la terre répondoit à leur activité. Leurs laines & leurs soies offroient les matières premières à des manufactures utiles, & pouvoient faire naître un commerce sans bornes. Ils comptoient plus de cent villes sur un espace de seize cens lieues carrées ; & la population des campagnes s'accroissoit chaque jour par l'abondance des subsistances, qui auroient suffi pour la nourriture d'un vaste Empire. La précieuse industrie de ce peuple pouvoit s'étendre sur les autres provinces de l'Espagne & y rappeler le mouvement & la

vie. S
fourn
tions
nouve
échan
usage
comm
tre ho
de no
l'Espa
cessiv
venue
puisa
les c
pas é
danc
tenté
faire
Comm
tage
plaisi
de le
les b
Pour
frir
attac
signa
le ne
resp
il ic
sang
X
bien

vie. Son sol & ses manufactures pouvoient fournir des alimens & des habits aux nations indigenes de l'Amérique & à ses nouveaux colons. Il en auroit reçu en échange des productions propres à notre usage, qui se seroient distribuées par le commerce & auroient procuré à tout notre hémisphère de nouvelles jouissances & de nouveaux principes d'activité. Ainsi l'Espagne, qui avoit autrefois nourri successivement Carthage & Rome, seroit devenue pour toute l'Europe une source inépuisable de vraies richesses. Comment les conquérans de la Grenade n'ont-ils pas été touchés du spectacle de l'abondance, qui y régnoit, & n'ont-ils pas été tentés d'imiter son industrie, ou de la faire servir à la prospérité générale? Comment n'ont-ils pas préféré un avantage si solide & si durable au barbare plaisir de réduire les vaincus en servitude, de les persécuter, de les massacrer ou de les bannir? Comment Ferdinand.....? Pourquoi ce nom revient-il sans cesse s'offrir sous ma plume, & le trouve-t-on attaché à toutes les calamités, qui ont signalé ces temps trop célèbres? Pourquoi le nom d'Isabelle, si grand d'ailleurs, si respectable & si cher à l'humanité, vient-il ici se confondre avec celui d'un Roi sanguinaire & perfide?

Ximènes devoit du moins sentir combien l'opulence & l'industrie des Grena-

dins pouvoient influer sur le bonheur de l'Espagne & de l'Europe entiere. Son génie élevé au dessus de son siecle avoit decouvert les rapports des intérêts des sujets avec ceux du souverain. Il avoit deviné la maniere d'asseoir les impôts & d'enrichir l'Etat par la richesse des particuliers. L'abolition de l'Alcabala, (1) &

(1) L'impôt appelé l'Alcabala étoit le dixieme de tout ce qui se vendoit, soit immeubles, soit meubles, soit denrées. Cette taxe onéreuse exposoit tous les citoyens aux recherches les plus odieuses, & obligeoit le souverain de payer chèrement une partie de ses sujets pour tourmenter les autres: elle arrêtoit la circulation, l'activité, l'industrie & la population. Ximenès prouva qu'un vingtieme du revenu des terres, tiendrait lieu de cet impôt au trésor royal, & que le peuple seroit soulagé des trois quarts de la charge, qui étoient absorbés par les frais de perception. Quand Ximenès présenta son plan au conseil des finances, il s'éleva des réclamations de toutes parts. Les uns le traitoient de novateur: d'autres nioient la vérité des faits & l'exactitude des calculs. D'autres, en accordant tout, disoient qu'un tel changement rendroit les peuples séditieux, parce qu'ils ne pouvoient être à la fois riches & soumis. D'autres crioient à l'injustice & prétendoient que les propriétaires des terres ne devoient pas payer seuls un impôt, qui étoit précédemment général; comme si le prix des denrées ne se proportionnoit pas bientôt aux charges imposées sur les fonds de terre. Ximenès répondit à toutes ces objections d'une maniere victorieuse & fit voir une supériorité de

la co
impô
venu
comb
parfa
faire
habile
la vér
les nu
la fair
du far
sur la
auroit
rendu
ples de
de l'hu
Tou
fiter de
velle. I
nautiqu
vention
l'exécu
voit ét
prospér
Etats,
entre to

raison bi
barbares.
elui de
Alcabala
que Xime

TE
bonheur de
ntière. Son
iecle avoit
ntérêts des
1. Il avoit
impôts &
e des par-
pala, (1) &

oit le dixieme
meubles , soit
éreuse expo-
es plus odieu-
ver chèrement
ter les autres :
é , l'industrie
un vingtieme
de cet impôt
seroit soulagé
étoient abfor-
and Ximenès
ces , il s'éleva
uns le trai-
la vérité des
autres , en ac-
ngement ren-
ils ne pou-
mis. D'autres
que les pro-
ayer seuls un
al ; comme si
noit pas bien-
nds de terre.
ections d'une
upériorité de

DE L'AMÉRIQUE. 21

la conversion de ce droit ruineux en un
impôt territorial & proportionnel au re-
venu , prouvent sans réplique , qu'il savoit
combien la liberté & l'immunité la plus
parfaite sont nécessaires pour animer &
faire fleurir le commerce. Ce ministre
habile possédoit l'art heureux de mettre
la vérité au grand jour & d'écarter tous
les nuages , qui pouvoient l'obscurcir &
la faire méconnoître. Pourquoi le bandeau
du fanatisme lui a-t-il fermé les yeux
sur la source du bonheur public , qui
auroit dû être la plus féconde ; & l'a-t-il
rendu sourd aux gémissemens des peu-
ples de la Grenade & aux cris plaintifs
de l'humanité ?

Tout sembloit préparer l'Europe à pro-
fiter des avantages d'une révolution nou-
velle. Le degré de perfection , que l'art
nautique venoit de recevoir depuis l'in-
vention de la Bouffole , rendoit facile
l'exécution des plus vastes projets. Il de-
voit étendre rapidement l'influence de la
prospérité des Espagnols sur les autres
Etats , en établissant des communications
entre toutes les parties du monde & en

raison bien étonnante , pour ces temps à demi-
barbares. Isabelle , dont le génie savoit entendre
celui de son ministre , abolit pour toujours
Alcabala , & c'est peut-être le plus grand service
que Ximenès ait rendu à sa patrie.

ouvrant un champ immense aux combinaisons du commerce. Les vaisseaux déformais destinés à cingler en pleine mer & n'ayant plus gueres à redouter les bas-fonds ni les rochers des côtes, prirent une forme plus agile & plus alongée. Leur carene plus aigüe ouvrit le sein des eaux à une plus grande profondeur ; & en augmentant par une plus grande surface la résistance absolue du fluide leur fit mieux porter la voile, permit de donner plus d'étendue à la voilure & de développement à la manœuvre, & d'aller plus près du vent. La force motrice, qui agit sur eux, s'étant accrue par cette nouvelle fabrique, engagea bientôt à augmenter leur capacité, & par une conséquence naturelle le poids de leur cargaison. Et, comme dans les solides semblables & homogènes, les surfaces s'accroissent dans un moindre rapport que les pesanteurs, le corps d'un vaisseau dû proportionnellement à sa charge présenter une moindre surface à l'impétuosité des flots & des vents pendant la tempête, & être beaucoup plus rarement submergé par les coups de mer. Ainsi la navigation devint à la fois plus prompte, plus régulière & plus sûre.

L'agriculture, qui peut seule animer le commerce & la navigation, & qui en reçoit à son tour une activité nouvelle, commençoit à prospérer dans quelques Royaumes de l'Europe. Déjà la France

n'ét
libr
où
elle
avan
de f
ceur
Rich
crim
Henr
trône
par l
son u
sageff
qu'il
aux a
La
avoit
entrav
chie f
noient
forme
des p
affoibl
ruine
illustr
de leu
tices
tude d
peupl
le reg
tabliss
qui fu

ux combi-
sieux dé-
pleine mer
er les bas-
es, prirent
ngée. Leur
sein des
ondeur ; &
grande sur-
fluide leur
mit de don-
ure & de
e, & d'aller
otrice, qui
r cette nou-
t à augmen-
conséquence
rgaison. Et,
ables & ho-
ssent dans un
santeurs, le
portionnelle-
une moindre
flots & des
& être beau-
par les coups
evint à la fois
& plus sûre.
seule animer
on, & qui en
ité nouvelle,
ans quelques
déjà la France

n'étoit plus cultivée que par des mains libres ; & le temps n'étoit pas éloigné, où sous un Roi, pere de son peuple, elle devoit jouir d'une grande partie des avantages attachés à la fertilité naturelle de son sol. L'Angleterre goûtoit les douceurs de la paix, depuis la journée où Richard avoit reçu le juste salaire de ses crimes en perdant la couronne & la vie. Henri VII, son successeur, é'évé sur le trône plutôt par le sort des armes que par les droits du sang, faisoit oublier son usurpation par sa modération & sa sagesse & sur-tout par les encouragemens, qu'il donnoit à la culture des terres & aux arts qui en dépendent.

La politique des souverains de l'Europe avoit déjà brisé la plus grande partie des entraves pesantes & multipliées de l'anarchie féodale ; & les gouvernemens prenoient une marche plus active, plus uniforme & plus favorable à la tranquillité des peuples. En France, les grands déjà affoiblis au temps des Croisades par la ruine & l'extinction de plusieurs familles illustres, étoient bornés dans l'exercice de leur puissance par les progrès des justices Royales, par l'abolition de la servitude & les prérogatives accordées aux peuples des villes. Ils n'avoient pu, sous le regne de Charles VII, s'opposer à l'établissement d'un corps de troupes réglées, qui fut toujours aux ordres du Monarque ;

& les Rois commençoient à exécuter par le seul mouvement de leur volonté des entreprises , qu'ils n'auroient pas même osé tenter , quand ils empruntoient toute leur force de ces fiers vassaux , qui devoient les suivre à la guerre & qu'ils trouvoient si souvent rebelles. L'Infanterie , sous le nom de Francs-Archers , étoit entretenue dans son origine aux dépens des communes de la campagne. Mais le fils de Charles VII , trop avisé pour ne point voir que ces troupes ne dépendoient pas assez immédiatement de sa volonté , les avoit prises à sa solde & avoit saisi cette occasion d'augmenter les tailles établies par son pere. Ainsi la puissance des Rois , étayée de la richesse & n'ayant plus de bornes déterminées , imprimoit par-tout la terreur & faisoit rentrer les plus audacieux dans le devoir. La révolution avoit été si rapide , que Louis XI avoit donné impunément à tous les Seigneurs des marques de sa haine & fait couler sur l'échaffaud le plus noble sang de France. Ce qui prouve encore plus l'ascendant de son pouvoir , c'est qu'il avoit pu sans se dégrader vivre familièrement avec des personnes du moyen état & en affecter les manieres , dans le dessein de faire mieux sentir aux grands son aversion & son mépris. Car il est souvent plus facile de changer le gouvernement que les manieres , qui tiennent à l'esprit général

d'une
intolé
pour
gative
verain
Depui
plus
tre ,
leurs
gues
encore
de pa
mécon
l'état
A la
parut
dres :
oit de
pour
progrè
foible
mer d
l'envel
Mais la
qui da
œuvre
nvente
rie ,
ou par
denris
ènes
helieu
ui of
en v

TE

écouter par
volonté des
pas même
oient toute
k, qui de-
qu'ils trou-
Infanterie,
s, étoit en-
dépens des
Mais le fils
our ne point
endoient pas
volonté, les
t faisi cette
lles établies
ce des Rois,
yant plus de
oit par-tout
es plus auda-
plution avoit
avoit donné
eurs des mar-
ouler sur l'é-
e France. Ce
ascendant de
it pu sans se
nt avec des
& en affecter
sein de faire
n aversion &
ent plus facile
t que les ma-
esprit général

d'une nation : & le mépris devoit être plus
intolérable que l'injustice & la mort même,
pour des hommes jaloux de leurs préro-
gatives, accoutumés à trancher du sou-
verain & à se mesurer avec les Rois.
Depuis cette époque, les grands n'étoient
plus ces redoutables émules de leur maî-
tre, qui se faisoient justice à la tête de
leurs nombreux vassaux. Si sous des re-
gnes moins vigoureux ils osoient remuer
encore, ce n'étoient plus que des chefs
de parti qui sous le nom méprisable de
mécontents & sous le prétexte de réformer
l'état excitoient les peuples à la révolte.
A la vérité le monstre de la féodalité
parut encore une fois renaître de ses cen-
dres : furieux de ses blessures, il médi-
toit depuis long-temps l'instant favorable,
pour assouvir sa vengeance. Il profita du
progrès des nouvelles opinions & de la
foiblesse des derniers Valois, pour s'ar-
mer du glaive terrible de la religion &
s'envelopper de son manteau vénérable.
Mais la plupart des hommes trop fameux,
qui dans ces temps de trouble mirent en
œuvre toutes les ressources du génie pour
inventer des crimes & faire gémir la pa-
trie, périrent sur les champs de bataille
ou par des assassinats. Le plus grand des
denris vint prendre d'une main ferme les
 rênes du gouvernement : après lui, Ri-
chelieu abattit toutes les têtes de l'hydre
qui osoient encore se montrer, & l'on
en vit plus reparoître.

En Angleterre , Henri VII portoit à la haute Noblesse des coups d'autant plus sûrs , qu'ils étoient cachés sous le voile de la modération & de l'amour du bien public. En faisant prospérer son peuple , en lui accordant un grand nombre de prérogatives , il s'en faisoit un rempart contre les entreprises des grands. Henri VIII , son successeur , regarda les prérogatives du peuple comme ces machines , que l'on élevoit pour battre en ruine les murs d'une place & qu'on détruisoit ensuite , quand la place étoit prise ; & il devint ainsi le plus absolu des Monarques. Heureuse l'Angleterre , si ce Roi n'eût pas fait connoître le pouvoir arbitraire par ses abus les plus révoltans , & s'il n'eût pas excellé dans l'art des Nérons comme dans celui de la Politique ! Heureuse surtout , si par une vanité puérile & ignoble , il n'eût pas cherché à se distinguer dans des disputes Théologiques , qui semerent dans les trois Royaumes les germes de tant de troubles & de forfaits. Mais il falloit sans doute que la puissance du peuple Anglois naquît du choc des opinions religieuses : il falloit que le glorieux édifice de sa liberté s'élevât du sein du carnage & fut cimenté par le sang de ses fondateurs.

Les grands d'Espagne étoient dépouillés du dangereux pouvoir de troubler l'état , à la fin du regne de Ferdinand &

d'I
odi
à l
tru
des
plus
tion
de
cro
vant
se r
le p
relig
avoi
le bo
press
nue
de tr
ordre
du tr
& à
blis
étoit
torite
des t
de C
nué
& c
la pu
y ét
nom
pand
Ifa

RTE
 portoit à la
 autant plus
 le voile de
 du bien pu-
 peuple, en
 ore de pré-
 empart con-
 Henri VIII,
 prérogatives
 hines, que
 ine les murs
 soit ensuite,
 & il devint
 marques. Heu-
 Roi n'eût pas
 arbitraire par
 & s'il n'eût
 érions comme
 Heureuse sur-
 érile & igno-
 à se distinguer
 ques, qui se-
 umes les ger-
 & de forfaits
 que la puis-
 acquit du cho-
 falloit que l'
 rté s'éleva d
 imenté par l'
 toient dépouil-
 le troubler l'é-
 Ferdinand &

d'Isabelle. L'inquisition, ce tribunal si
 odieux & si funeste, avoit au moins servi
 à leur imprimer la terreur. C'étoit un in-
 strument sûr & sacré entre les mains d'un
 despote, pour perdre infailliblement ses
 plus redoutables ennemis. Cette inven-
 tion des Moines fanatiques & avides
 de sang, en conservant l'unité de la
 croyance, procura à toute l'Espagne l'a-
 vantage d'empêcher l'anarchie féodale de
 se reproduire, comme en France, sous
 le prétexte de défendre les intérêts de la
 religion. L'Hermidad, que les villes
 avoient d'abord instituée pour entretenir
 le bon ordre & se mettre à l'abri de l'op-
 pression des Nobles, étoit alors mainte-
 nue & disciplinée par les Rois. Ce corps
 de troupes toujours subsistant étoit aux
 ordres du souverain, sans être à la charge
 du trésor public : il tenoit lieu à Isabelle
 & à Ferdinand des Franks-Archers éta-
 blis en France par Charles VII ; & il
 étoit devenu le plus ferme soutien de l'au-
 torité Royale. La réunion à la couronne
 des trois grandes maîtrises de St. Jacques,
 de Calatrava & d'Alcantara, avoit dimi-
 nué l'opulence & le crédit de la Noblesse ;
 & ces dignités importantes augmentoient
 la puissance des Rois par les revenus qui
 y étoient attachés, & par les graces sans
 nombre qu'elles leur donnoient à ré-
 pandre.

Isabelle avoit établi des justices Roya-

les pour protéger le peuple contre les Nobles & fait démolir un grand nombre de châteaux forts. Elle avoit privé les Seigneurs les plus qualifiés de la prérogative de se faire accompagner par des gardes & leur avoit interdit le privilege de se faire justice par la voie des armes : elle étoit rentrée dans les domaines détachés de la couronne par les prodigalités de Henri IV. La même révolution s'opéroit en Arragon & en Catalogne , & tous ces heureux changemens n'excitoient aucun trouble. Les fiers Espagnols étoient eux-mêmes surpris de leur docilité. Il n'étoit plus ce temps où les Catalans disoient à leur souverain dans son palais : *Ce n'est pas vous , mais nos loix , qui doivent décider du sort de votre fils.* (1) Il n'étoit plus ce temps où les grands de la Castille dépoisoient insolemment leur Roi , en élevant sur un théâtre sa statue revêtue de toutes les marques de la Royauté , en la dépouillant successivement de tous ces attributs sacrés , & en chargeant le Monarque d'imprécations & d'insultes. (2) Si en Arragon le grand justicier , à la tête

(1) Telles sont les paroles que l'Archevêque de Tarragone adressa , en 1461 , à Jean II , Roi d'Arragon & de Catalogne & pere de Ferdinand.

(2) C'est ainsi que Henri IV , Roi de Castille , fut traité par ses sujets , en 1465.

des
en
lons
cond
finon
form
vale
Mon
gré

(1)
le fern
nue. T
ment
cier l
répon
rappor
même
vers l
du Po
en acc
& il
pour l
dans le
retour
ferent
Penda
chiens
fils aux
fendez
rent f
prêter
pour t
belle
insoler

des Ricos-Ombres , disoit encore au Roi , en recevant son serment : *Nous qui valons autant que toi , nous te faisons Roi , à condition que tu maintiendras nos libertés ; sinon , non* : ce n'étoit plus qu'une vaine formule à laquelle on n'attachoit aucune valeur. (1) On touchoit à l'époque où le Monarque ôteroit & redonneroit à son gré le droit si cher à tous les grands d'Es-

(1) Le grand justicier recevoit sur un trône élevé le serment du roi , qui étoit à genoux & la tête nue. Tandis que le souverain prononçoit le serment dans cette posture humiliante , le grand justicier lui tenoit une épee nue sur la poitrine & lui répondoit par les fières paroles que l'on vient de rapporter. Cette formule fut établie au temps même de la fondation du royaume d'Arragon , vers le commencement du onzième siècle. Pierre du Poignard avoit obtenu l'abolition de cette loi , en accordant d'autres privilèges aux Arragonois , & il s'étoit percé la main avec son poignard , pour l'effacer de son sang royal. Mais on la rétablit dans les royaumes suivans , & elle ne fut abolie sans retour que dans le temps , où les souverains abaissèrent les grands & les forcèrent à l'obéissance. Pendant la minorité du dernier des Rois Autrichiens , lorsque la Reine mere faisoit dire par son fils aux grands qui venoient lui faire la cour , *dé-fendez-moi , je suis innocent* , les Arragonois osèrent sommer le jeune Roi de venir à Sarragosse prêter le serment ordinaire. Mais la Cour signifia , pour toute réponse , que l'on traiteroit comme rebelle quiconque renouvelleroit une demande aussi insolente.

pagne de se couvrir en sa présence (1); distinction puérile en elle-même, mais plus difficile à détruire, que le privilège d'avoir des gardes & des châteaux forts, parce qu'elle tenoit davantage à la fierté nationale. Toutes les dignités, tous les pouvoirs, tous les honneurs étoient venus

(1) Quand l'Archiduc Philippe vint prendre possession du royaume de Castille, à la mort d'Isabelle, il ôta aux grands d'Espagne le droit de se couvrir devant lui, pour complaire aux Seigneurs Flamands, qui étoient choqués d'une telle distinction. Il avoit promis de rétablir cette prérogative après le départ des Flamands, mais il oubliâ ses promesses; & il est probable que, s'il avoit régné long-temps, il auroit aboli entièrement cette coutume. On prétend aussi qu'il avoit formé le dessein de détruire l'inquisition. L'humanité auroit moins gémi sans doute de voir les grands d'Espagne condamnés à rester nue tête à perpétuité, que d'entendre les cris des nombreuses victimes dévorées par les flammes, dans les Auto-da-Fé, depuis Philippe I jusqu'à nos jours.

Au couronnement de Charles-Quint, les grands d'Espagne furent encore privés du droit de se couvrir, à cause des princes de l'Empire & des électeurs. Ensuite cette prérogative, qui s'étendoit à tous les gentilshommes titrés, fut restreinte par Charles-Quint aux principaux Seigneurs. Philippe II affectoit envers les grands beaucoup plus d'égards que Charles-Quint. Il dit un jour au Duc d'Albe, qui étoit entré dans son cabinet, sans être introduit : *une telle hardiesse mériterait la hache.*

se perdre dans l'autorité du souverain ; & si les chefs de la Noblesse avoient encore conservé quelques foibles restes de leurs anciennes prérogatives , ils ne brilloient plus que d'un éclat emprunté & toujours subordonné à la majesté du trône.

Non seulement , à l'époque de la découverte du nouveau Monde , les principaux Monarques de l'Europe occidentale avoient détruit ou affoibli tous les obstacles intérieurs , qui pouvoient s'opposer au développement de leur puissance ; mais par des alliances , des successions , des acquisitions , des conquêtes & des usurpations , ils avoient donné à leurs Etats la forme & l'étendue les plus propres à maintenir la paix & à déployer tous leurs moyens de prospérité sans se nuire mutuellement. Ferdinand étoit prêt de s'emparer de la Navarre ; & les Souverains d'Espagne devenoient maîtres de toute la Péninsule , à l'exception du Portugal. Les richesses & les domaines immenses , que les Portugais acquéroient en Asie par les armes , les négociations & le commerce , donnoient à leur petit royaume l'importance d'un grand Etat. Depuis près de deux siècles , le Dauphiné étoit uni à la France par la donation de Humbert. Charles VII , en affermissant la couronne sur sa tête & en dépouillant les Anglois de toutes leurs conquêtes & de tous les grands fiefs , qu'ils possédoient dans le

continent , avoit réduit ces vassaux redoutables au seul territoire de Calais. Louis XI avoit acheté le Roussillon de Jean II , Roi d'Arragon : (1) il avoit acquis la Provence par le testament de Charles d'Anjou ; & sous le vain prétexte du droit de réversion à la couronne , il avoit pris la Bourgogne à la fille de Charles le Téméraire. La Brétagne venoit d'être rangée parmi les provinces de la France par le mariage de Charles VIII avec la fille du dernier Duc François II : (2) de sorte qu'à l'exception des Pays-Bas , nos Rois possédoient déjà tous les domaines compris entre les deux mers , les Pyrénées , les Alpes & le Rhin. Les Anglois , re-

(1) On est fâché de voir que Charles VIII rendit cette Province à Ferdinand , sans même exiger les trois cents mille écus , que Louis XI avoit donnés à Jean II ; & que cette singulière restitution ait été faite pour engager Ferdinand à ne pas troubler le Monarque François dans les conquêtes qu'il projettoit de faire en Italie : conquêtes brillantes & rapides , mais qui se perdirent plus rapidement encore , après beaucoup de dépenses & d'effusion de sang.

(2) La Bretagne ne fut légalement unie à la couronne que sous François I , en 1532. Mais depuis le mariage de Charles VIII avec Anne de Brétagne , cette Province ne sortit pas des mains des Rois de France ; puisque Louis XII épousa cette Princesse , veuve de Charles , & qu'il en eut deux filles , dont l'aînée épousa François I.

égés dans leur îlle , ne s'épuisoient plus , comme autrefois , pour se maintenir dans leurs possessions du continent , qui avoientourni sans cesse de nouveaux prétextes de guerre. Chaque royaume de l'Europe occidentale sembloit ainsi renfermé dans ses bornes , qui lui étoient prosrites par la nature même.

Le sceptre étoit par-tout dans des mains capables d'en soutenir le poids ; & les princes qui régnoient alors , ainsi que leurs successeurs , méritèrent tous , sinon l'amour , du moins l'admiration de l'univers. Les trois regnes consécutifs de Ferdinand , de Charles-Quint & de Philippe II , à-peu-près égaux en durée , occuperent un espace de cent vingt-quatre ans , & devoient suffire pour assurer à l'Espagne un bonheur solide , s'ils avoient été autant remplis d'événemens utiles que de faits mémorables. Jean II régnoit en Portugal & se montroit digne par ses vertus & ses talens de commander à la nation la plus orgueilleuse de gloire , qu'il y eut alors sur le globe. Ce Prince immortel eut pour successeur Emmanuel & Jean III , qui ne lui céderent ni en sagesse ni en grandeur d'ame , & qui posséderent comme lui l'art d'inspirer à leurs sujets la passion des belles choses & le goût des plus hautes entreprises. Un Roi généreux & formé à l'école du malheur étoit prêt à monter sur le trône des François , dont il

le VIII rendit
ne exiger les
avoit donnés
restitution air
pas troubler
tes qu'il pro-
brillantes &
s rapidement
& d'effusion

ent unie à la
32. Mais de-
avec Anne de
pas des mains
XII épousa
& qu'il en eut
François I.

devoit être le pere & l'idole ; & il fut
suivi de François I , l'émule de Charles-
Quint. Les Anglois oublioient les que-
relles sanglantes des maisons d'Yorck &
de Lancaſtre , à l'ombre des vertus mo-
deſtes , des loix ſages & de la prudence
conſommée de Henri VII : & ſon fils , ce
Henri VIII qu'on doit haïr comme un
tyran farouche , tint ſouvent la balance
entre deux des plus fiers rivaux qui euſ-
ſent jamais brillé ſur la ſcene du monde
& fixa ſouvent les deſtins de l'Europe
entiere par ſa puiſſance , ſes qualités ſédui-
ſantes & ſon génie. Que de grands Rois
que de mains habiles occupées à la foi
à diriger l'activité des peuples ! Que de
moyens puiſſans pour faire ſervir à l'avanta-
ge & au bonheur du genre-humain , & ſur
tout des nations de l'Europe , la révolution
opérée par la découverte de l'Amérique !



VI.

*La Découverte de l'Amérique fut-elle
utile à l'Europe ?*

Lorsque les principes de la nutrition ne sont point élaborés graduellement par les organes destinés à cet usage ; & qu'engendré par une cause étrangère ils abondent subitement au centre de l'activité du corps humain , ils y excitent une fermentation violente , un délire funeste qui dissipe bientôt les forces & fait tomber tous les membres dans l'accablement & la langueur. Tel est l'effet des richesses accumulées tout-à-coup à la tête du corps politique , sans être produites par l'agriculture , le commerce & les arts , qui sont les organes de la conservation des Empires. Au lieu de répandre dans les provinces l'abondance & la vigueur , elles les énervent & les désolent. En se concentrant dans la Capitale & à la Cour , elles y établissent des foyers de désordre & de corruption , qui attirent des extrémités les plus éloignées tous les principes de la vie & de l'activité générale. C'est ainsi que Rome , chargée tout-à-coup des dépouilles de l'univers , vit successivement

36 DE LA DECOUVERTE

tomber tous ses membres en lambeaux , & devint en peu de tems la honte du genre-humain & la proie des barbares. Ainsi l'Espagne enrichie en un moment de tous les trésors du nouveau Monde , & croyant dans son ivresse pouvoir aspirer à la monarchie universelle , sent bientôt s'affoiblir tous les ressorts de sa puissance ; & retombée au dessous d'elle-même , se vit au bout d'un siècle le jouet des nations qu'elle avoit épouvantées.

Les Espagnols éblouis par l'éclat de l'or de Montézume & des Incas , enorgueillis de la vaste étendue de leur Empire , sur lequel le soleil ne se couchoit plus , se crurent destinés à jouir de toutes les délices , au sein d'une oisiveté superbe. Non seulement ils dédaignèrent de défricher les terres conquises en Amérique , ils négligèrent la culture des riches campagnes de l'Andalousie & de la Grenade. Leurs mains nobles & victorieuses abandonnerent le travail & les arts à des mains flétries par l'esclavage : leur ame généreuse & grande n'auroit pas voulu descendre aux détails du commerce , qui étoit alors le partage des Juifs & des Maurisques , de ces hommes dévoués aux flammes de l'Inquisition & à l'infamie. Chacun voulut donc prendre part aux précieuses dépouilles du nouveau Monde , afin de se livrer ensuite au charmes du repos ; & les émigrations se multiplièrent. Le pere

de fa
fans
puise
Le je
vieille
de ré
dans
chain
projet
doulo
de ce
les da
l'ardet
de libe
à sa
voir s
qui le
les pr
à s'ép
déserts
La
verent
étoien
multip
domin
eût m
ces v
d'y ve
ons p
Europ
es ar
dans
malac
I.
de

TE
lambeaux ,
a honte du
s barbares.
un moment
au Monde ,
ouvoir aspi-
e, sent bien-
de sa puis-
Tous d'elle-
ecle le jouet
uivantées.
r l'éclat de
ncas , enor-
de leur Em-
se couchoit
ouir de tou-
ne oisiveté su-
daignerent de
en Amérique,
s riches cam-
e la Grenade.
rieuses aban-
ts à des mains
ame généreu-
ulu descendre
qui étoit alors
Maurisques,
ux flammes de
Chacun vou-
précieuses dé-
e, afin de se
du repos ; &
erent. Le per-

de famille s'arracha des bras de ses en-
fans & d'une épouse chérie , pour aller
puiser à la source de toutes les richesses.
Le jeune homme , l'unique soutien de la
vieillesse de ses parens , eut le courage
de résister à leurs larmes & s'éloigna
dans l'espoir d'un retour glorieux & pro-
chain. Combien de vœux superflus & de
projets malheureux ! Combien de pertes
douloureuses pour l'humanité ! La plupart
de ces aventuriers avides périssoient par
les dangers d'une longue navigation , par
l'ardeur & l'insalubrité du climat, par
le libertinage & tous les maux qu'il traîne
à sa suite, & sur-tout par le chagrin de
voir s'évanouir les illusions décévantes ,
qui leur avoient fait passer les mers. Ainsi
les provinces de l'Espagne commencerent
à s'épuiser d'hommes, sans repeupler les
déserts de l'Amérique.

La perte de tant d'infortunés , qui trou-
verent la mort , au lieu des richesses qu'ils
étoient allé chercher parmi des écueils si
multipliés , fut encore un des moindres
dommages , qu'éprouva la Métropole. Il
eût mieux valu sans doute qu'aucun de
ces voyageurs ne revit sa patrie , que
d'y venir répandre la contagion. Ne par-
lons point de ce levain funeste , dont les
Européens n'avoient point encore connu
les atteintes avant d'avoir porté leurs pas
dans le nouveau Monde. Quoique cette
maladie terrible ait paru d'abord mena-

I. Partie.

D

cer le genre-humain de corrompre & de dessécher toutes les sources de la vie, quoique ses ravages fussent peut-être seuls pour contrebalancer tous les avantages de la découverte de l'Amérique ; ne nous prévalons pas d'un moyen trop victorieux, mais qui doit rester enseveli dans le silence. Ne découvrons point une plaie, qui afflige & fait rougir la nature & jettons un voile sur la honte de l'humanité. C'est sur-tout par la contagion des vices, & par la nouvelle direction imprimée à la circulation des richesses & au reste de l'activité nationale, que les Castillans échappés aux dangers des voyages furent nuisibles à leur patrie.

Ces heureux aventuriers avoient été les auteurs ou les témoins de l'oppression des Indiens, de l'esclavage des Negres, de tous les outrages faits à l'humanité dans le nouveau Monde. Ils devoient donc en rapporter une ame dure, un profond mépris pour la qualité d'homme, & cet orgueil exclusif, qui fit bientôt croire à l'Espagnol que tous les autres peuples étoient nés pour servir d'instrumens à son bonheur & de jouets à ses caprices. C'est au sein de l'injustice qu'ils avoient puisé les trésors, qui leur attiroient l'hommage de la multitude & l'envie des Seigneurs les plus qualifiés ; & l'on dédaigna de plus en plus tous les autres moyens de parvenir à la fortune.

Les
leurs
tenir
qui fl
en pe
ce ; 8
étaler
dre. L
l'Espa
rapide
être u
bord
au li
d'agré
aucun
les ra
des r
pires
action
Tot
précip
de l'A
scienc
mais
& su
s'ensé
ner la
gens
gante
daign
teux
breuf
noble

TE
mpre & de
e la vie,
t-être seuls
vantages de
; ne nous
victorieux,
dans le si-
une plaie,
ature & jet-
l'humanité.
des vices,
imprimée à
au reste de
s Castillans
ages furent

avoient été
l'oppression
es Negres,
l'humanité
ils devoient
e dure, un
é d'homme,
i fit bientôt
s les autres
vir d'instru-
jouets à ses
justice qu'ils
ui leur atti-
ude & l'en-
qualifiés ; &
plus tous les
à la fortune.

DE L'AMÉRIQUE. 39

Les Grands ne mirent plus de bornes à leurs dissipations, dans l'espérance d'obtenir au nouveau Monde des emplois, qui flattoient leur orgueil & les élevoient en peu d'années au comble de l'opulence ; & ils revenoient ensuite en Europe étaler un luxe, qui acheva de tout perdre. Le luxe devint d'autant plus fatal à l'Espagne, ses effets furent d'autant plus rapides, que par une singularité peut-être unique dans l'histoire il produisit d'abord l'engourdissement & la léthargie, au lieu d'exciter l'industrie & les arts d'agrément. Ainsi ce fléau ne rencontra aucun des correctifs, qui en moderent les ravages ; il ne fut balancé par aucun des reflets, qui, dans les grands Empires, suspendent ou ralentissent son action.

Toute la population des campagnes se précipita dans les villes de l'Espagne & de l'Amérique, non pour y cultiver les sciences ou y exercer des métiers utiles, mais pour y fuir les nœuds du mariage & suivre des penchans dépravés, pour s'ensevelir dans les cloîtres & en profaner la pureté, pour se vouer auprès des gens riches à une servitude oisive & arrogante, pour languir dans une paresse dédaigneuse & se perdre dans le plus honteux abandon de soi-même. La plus nombreuse partie d'une nation si fière & si noble ne fut bientôt plus composée que

de Moines, (1) de mandians & de valets. (2) Les générations s'éteignirent avec une telle rapidité, que dans le cours d'un siècle & demi, qui comprend les regnes les plus glorieux de la Monarchie, la population de la Péninsule tomba de vingt millions à huit, & fut par conséquent diminuée de trois cinquièmes. (3) Ce fut en vain qu'une main habile s'offrit pour

(1) Vers le milieu du dix-septième siècle, il y avoit 840 couvens dans l'Amérique Espagnole seule. Philippe III remarquoit dans une lettre adressée au Vice-Roi du Pérou en 1620, que le terrain des couvens de Lima étoit plus étendu que le reste de la Ville. Les habitans de Mexico présentèrent une requête au Roi Philippe IV, en 1644, pour le prier de défendre l'établissement de nouveaux couvens, vû qu'ils posséderoient bientôt tous les domaines du pays.

(2) Le faste des grandes maisons étoit si excessif & le goût de la fainéantise si général dans le peuple, que chaque Seigneur entretenoit deux à trois cents domestiques.

(3) Je dois observer, qu'il ne faut pas attribuer ce décroissement de population à la seule découverte de l'Amérique; puisque le massacre des Grenadins à la fin du quinzième siècle, l'expulsion des juifs, en 1492, & celle des Maurisques en 1610, ont privé l'Espagne de près de deux millions d'hommes. Mais malgré cette considération, on peut encore assurer que la seule cause, dont nous développons les effets, coûte à l'Espagne plus de la moitié de sa population. Aucune nation moderne de l'Europe n'a éprouvé un fléau aussi funeste.

TE
& de va-
nirent avec
cours d'un
les regnes
archie, la
ba de vingt
conséquent
(3) Ce fut
s'offrit pour

me siècle, il y
Espagnole seu-
e lettre adressée
que le terrain
étendu que le
Mexico présen-
IV, en 1644,
ement de nou-
eroient bientôt

étoit si excessif
ral dans le peu-
oit deux à trois

ut pas attribuer
seule découverte
e des Grenadins
ulsion des juifs,
en 1610, ont
ions d'hommes.
on peut encore
ous développons
de la moitié de
erne de l'Europe

guérir une plaie si effrayante. En vain le
génie d'Olivarès voulut-il entreprendre de
rendre la vie à ce grand corps, en fai-
sant refluer les hommes & les richesses
vers les vraies sources de l'abondance.
Tous ses efforts pour modérer le luxe ne
servirent qu'à le rendre plus actif & plus
ruineux. Ses loix pour éloigner les hom-
mes riches du séjour de la Cour & des
grandes Villes furent éludées de mille
manieres. Le goût de la débauche & de
la fainéantise resta plus fort que tous les
encouragemens donnés à la multiplication
des mariages. Et les étrangers, qu'on in-
vitoit à la culture des terres, étoient
plus repoussés par la terreur de l'Inqui-
sition & par la hauteur outrageante des
Espagnols qu'ils n'étoient attirés par les
promesses magnifiques d'un Gouvernement
orageux.

La nation qui possédoit toutes les mi-
nes du Mexique & du Pérou, & qui
puisa en peu d'années dans le nouveau
Monde beaucoup plus de métaux pré-
cieux, qu'il n'y en avoit auparavant dans
l'Europe entière, devint tout-à-coup une
des plus pauvres de l'univers. Ce phé-
nomene politique, si étonnant pour le
vulgaire, n'est que l'effet naturel des cau-
ses, qui ont agi sur l'Espagne, à l'épo-
que de la découverte de l'Amérique.

Notre imagination est frappée de ces
monceaux d'or & d'argent, que *la Flotte*

& les *Gallions* rapportoient en tribut dans les ports de Séville & de Cadix ; & nous nous appercevons à peine des richesses reproduites chaque année dans un royaume qui nourrit vingt millions d'habitans : parce qu'elles sont dispersées sur une surface immense & que la plus grande partie se consomme sur les lieux même qui les ont fait naître. Cependant tout le numéraire , que la Métropole tiroit annuellement de ses colonies , ne pouvoit entrer en comparaison avec la reproduction totale de son territoire : il en formoit tout au plus la dixième partie , même au commencement de la révolution , dans les tems où les denrées de la Métropole étoient au plus vil prix. (1)

(1) Voici les faits & les calculs , qui me font croire que cette supposition approche de la réalité.

1°. La quantité d'or & d'argent apportée en Espagne , sous les yeux du gouvernement , depuis la découverte jusqu'à nos jours est suivant Robertson , année commune , de 90 millions de livres tournois , en se servant de la division du Marc établie actuellement en France.

On se tromperoit sans doute si l'on pensoit que cette somme annuelle étoit plus forte au commencement de la révolution. Car les plus riches mines ne furent découvertes qu'un demi-siècle après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue : puis-que celles du Potosi le furent en 1545 , & celles de Zaca-

D'
un f

tecas
En g
ne fur
eut d
Celles
au re
jours
de la
mille
de no
sées ,
enfève

D'
Ile &
Bovae
Colon
Les p
& da
précie
de vo
ques
butin
Mon
de C
assure
peut
de ce
les a
& il
les p
mani
lutio
si co

D'un autre côté, si l'on rassemble sous un seul point de vue toutes les causes de

recas les plus abondantes du Mexique, en 1548. En général les mines du Mexique & du Pérou, ne furent recherchées & exploitées, qu'après qu'on eut dissipé les dépouilles des naturels du pays. Celles de Saint-Domingue furent mises en activité au temps même de la découverte : Herrera, toujours porté à l'exagération, prétend, qu'à l'époque de la mort d'Isabelle, ces mines produisoient 400 mille marcs d'or par an, ce qui feroit 300 millions de notre monnoie. Mais elles furent bientôt épuisées, ainsi que la race des insulaires qu'on y ensévelissoit.

D'ailleurs, les dépouilles des Caciques de cette Ile & le fruit des rapines & des concussions de Bovadilla, successeur & bourreau de Christophe Colomb, furent engloutis avec lui dans les flots. Les peuples du Mexique jetterent dans les fleuves & dans les lacs une grande partie de leurs métaux précieux ; & les Espagnols furent bien éloignés de voir réaliser les espérances, qu'ils avoient conçues de la richesse de cet Empire. Le plus grand butin qui ait enrichi les vainqueurs du nouveau Monde est celui que firent les Pizarres à la prise de Cusco. Tous les historiens s'accordent pour assurer qu'il surpassa la rançon d'Atahualpa, qu'on peut évaluer à 50 millions. Mais une grande partie de ces richesses fut dissipée par les aventuriers qui les avoient envahies, ou employées à bâtir Lima, & il n'en est parvenu qu'une petite quantité dans les ports de la Métropole. Ce qui prouve d'une manière sensible qu'au commencement de la révolution, il n'arrivoit pas en Espagne des sommes si considérables que par la suite, c'est qu'en 1534

dégradation , qui frappèrent à la fois sur l'agriculture ; si l'on se rappelle que les

les richesses que Ferdinand Pizarre apporta à Madrid exciterent l'étonnement & l'admiration sur tout son passage , & lui méritèrent l'accueil le plus distingué à la Cour de Charles-Quint. Cependant ces richesses , dont le Roi ne devoit avoir qu'une petite partie , ne montoient selon Herrera qu'à 654,300 pesos d'or , qui équivalent à-peu-près au même nombre de livres sterling du temps actuel , & en outre à 59,400 marcs d'argent , qui valent 3,225,420 livres tournois de notre monnoie. Il paroît que ces deux sommes forment toute la partie des dépouilles des Incas , qui arriva dans les ports de la Métropole. Nous n'affaiblirons donc point les élémens du calcul en supposant que dès le commencement , la somme annuelle que l'Espagne retiroit de ses colonies étoit égale à celle qu'elle a dû retirer , année commune , depuis la révolution jusqu'à nos jours. Ainsi nous évaluerons cette somme à. 90 millions.

2°. Une partie du produit des mines ne payoit pas le quint au Roi & circuloit en fraude dans le commerce. Les auteurs Espagnols prétendent que cette seconde partie égaloit au moins celle qui étoit légalement monnoyée ; mais on peut le soupçonner en cela d'exagération & ils n'ont aucune base fixe pour asséoir leur calcul sur cet objet. Cependant nous admettrons leur supposition , pour ne point affaiblir les données du problème. Nous ob-

90 millions.

RT E
à la fois sur
elle que les

apporta à Ma-
admiration sur
ent l'accueil le
Quint. Cepen-
e devoit avoir
selon Herrera
ivalent à-peu-
erling du temps
d'argent, qui
notre monnoie.
ormement toute la
arriva dans les
foiblirons donc
pposant que dès
nuelle que l'Es-
it égale à celle
nune, depuis la
nous évaluerons
. 90 millions.

nes
cir-
rce.
que
oins
ée ;
cela
base
cet
leur
blir
ob-

90 millions.

DE L'AMERIQUE. 45
richesses nécessaires à l'entretien des avan-
ces furent détournées de leur destination

Ci - contre. . . . 90 millions.
serverons seulement que la plus grande
partie de cet argent soustrait à la vi-
gilance du gouvernement serroit à
alimenter le commerce interlope &
prenoit directement la route des ports
étrangers. Nous ne supposerons donc
rien au-dessous de la réalité, en éva-
luant à 45 millions la partie de cet
article qui arrivoit dans les ports de
la Métropole. 45 millions.

L'auteur des recherches sur le com-
merce discute cet objet profondément
& conclut qu'on a fait monter beau-
coup trop haut les sommes apportées
en fraude en Europe. En comprenant
même celles, qui ont pris directement
la route des ports étrangers, il ne
fait monter la somme totale de l'or &
de l'argent fournis par l'Amérique en
283 ans, qu'à 6 milliards 422 millions
de piastres fortes ; ce qui revient à 34
milliards 874 millions 700 mille liv.
tournois. Il s'ensuit, qu'année com-
mune, il n'est entré dans tous les ports
de l'Europe ensemble que 123 millions
232 livres environ. Par conséquent,
en supposant qu'il est entré dans les
seuls ports d'Espagne 135 millions,
année commune, on ne doit pas
craindre d'affoiblir les élémens du
calcul.

135 millions.

46 DE LA DECOUVERTE
pour fournir au luxe & aux dissipations
des Grands, qu'une grande partie de la

De l'autre part. . . . 135 millions.

3°. Il faut observer que la Métropole ne recevoit pas cette somme gratuitement & qu'elle nourrissoit ses colonies en échange. Supposons donc qu'en vertu du monopole elle ait toujours gagné 200 pour 100, il s'ensuit qu'elle donnoit 45 millions en productions de son sol, pour recevoir 135 millions en argent. Il faut donc retrancher. 45 millions.

Et le profit annuel étoit. . . . 90 millions.

4°. Au moment de la découverte de l'Amérique, le prix des denrées étoit à-peu-près le quart du prix actuel. En effet, sous le regne de Charles VIII, le prix moyen du septier de bled à Paris a été de 1 liv. 1 fol 10 deniers, à-peu-près. Mais le marc d'argent étoit alors divisé en 11 liv. 8 sols, tandis que la division actuelle est de 54 liv. 6 sols. Le prix moyen du septier de bled sous Charles VIII, évalué en monnaie actuelle étoit donc de 5 liv. 4 sols environ, & par conséquent le quart du prix actuel, qu'on peut supposer de 20 liv. année commune.

Ce prix moyen tomba même au cinquième du prix actuel sous Louis XII, qui régna 17 ans; puisqu'il fut

90 millions.

population abandonna les campagnes, que la plupart des bras furent enchaînés par

35 millions.

45 millions.

90 millions.

te
es
ix
de
p-
i
le
11
non
rix
les
elle
on,
rix
liv.

au
ouis
fut

90 millions.

Ci-contre 90 millions.

de 3 livres 16 sols. Mais pendant celui de François I, qui dura 32 ans, le prix moyen s'éleva à 10 liv. 13 sols. Si l'on établit un prix moyen sur ces trois prix, en ayant égard à la durée de chaque regne & en observant que Charles VIII ne régna que 6 ans après la découverte, il en résultera que le prix du septier de bled a été, année commune, de 7 liv. 18 sols 9 deniers pendant les 55 ans, qui se sont écoulés depuis l'arrivée de Colomb en Amérique, jusqu'à la mort de François I, en 1547. Ce prix moyen est les deux cinquièmes du prix actuel. Par conséquent 90 millions dans ce demi-siècle équivalent à 225 millions dans le temps présent. 225 millions.

Il faudroit donc supposer que la reproduction totale d'un royaume, qui nourrit 20 millions d'habitans fut moindre que 2 milliards, 250 millions de notre monnaie actuelle, avec le prix actuel de nos denrées, pour que le profit annuel de l'Espagne sur ses colonies eût surpassé le dixième de sa reproduction totale, pendant le demi-siècle, qui a suivi la découverte du nouveau Monde. 2250 millions

5°. Si l'on divise 2 milliards 250 millions de

l'orgueil & la paresse , on comprendra facilement qu'en un petit nombre d'années la reproduction totale put décroître d'un dixieme. Alors il se seroit établi une balance exacte entre les profits de la Métropole sur les colonies & le décroissement des richesses renaissantes dans le sein de la nation : & le royaume se seroit maintenu dans le même degré d'opulence , si ces deux causes opposées fussent restées constantes. Mais l'impulsion donnée à la machine politique étoit trop forte , pour qu'elle se remit ainsi en équilibre ; & les principes de dégradation reçurent chaque

livres en 20 millions de parties , on trouvera pour résultat 112 liv. 10 sols. Or il n'est pas possible que la dépense moyenne & personnelle de chaque individu soit par an moindre que 112 liv. 10 sols , en supposant la division actuelle du marc d'argent & le prix actuel des denrées. Cette somme ne donneroit à dépenser par jour que 6 sols 2 deniers.

D'où il suit qu'à la premiere époque , après la conquête du nouveau Monde , dans le temps même où les denrées étoient au plus vil prix , le profit annuel de l'Espagne sur ses colonies ne pouvoit surpasser le dixieme de sa reproduction totale.

Je n'ai présenté ici que des apperçus , & je ne prétends pas garantir l'exactitude rigoureuse des données que j'ai supposées. Mais je crois m'être approché des vrais résultats , autant que la matiere le comporte , & qu'il est nécessaire pour les faire servir de base à mes raisonnemens.

TE
omprendra
re d'années
roître d'un
bli une ba-
de la Mé-
e décroisse-
es dans le
me se feroit
d'opulence,
ussent restées
donnée à la
forte, pour
libre; & les
urent chaque

n trouvera pour
n'est pas possible
nelle de chaque
12 liv. 10 sols,
u marc d'argent
ette somme ne
6 sols 2 deniers.

poque, après la
s le temps même
l prix, le profit
onies ne pouvoit
ction totale.

erçus, & je ne
e rigoureuse des
je crois m'être
nt que la matière
ire pour les faire
ns.

DE L'AMERIQUE. 49

année de nouveaux degrés d'accroisse-
ment, tandis que la cause de prospérité
s'altéroit en sens contraire.

Quand on cesse de confier le même
fonds de richesses au sein de la terre, il
est encore fertilisé en partie par l'effet
des anciennes avances : il ne se ferme que
graduellement & devient d'autant plus
avare, qu'on s'éloigne davantage du mo-
ment de la révolution. Cette progression
s'accélère & devient très-rapide, si elle
est long-temps prolongée, & sur-tout si
les vices politiques qui détournent le cours
naturel des richesses prennent successive-
ment une nouvelle énergie. C'est ce que
l'Espagne n'a point cessé d'éprouver de-
puis la première époque de sa dégrada-
tion, jusqu'à la fin de la race des Rois Au-
trichiens. Cet orgueil, qui retenoit cap-
tifs tous les principes de l'activité natio-
nale, parut, à chaque période, plus
vain & plus exalté; cette paresse, qui en-
gourdissoit tous les ressorts de l'industrie,
devint universelle & ne fut éveillée ni par
les triomphes de la nation ni par ses dé-
faites : ce luxe, qui attiroit à son foyer
les richesses & les bras destinés à fé-
conder la terre, profitoit de la misère
même pour étender son empire & ses
ravages.

Parmi les divers peuples, qui, par
leur réunion, composoient alors la Mo-
narchie Espagnole, les seuls Maurisques

conservoiient encore l'amour du travail. Eux seuls étoient restés fideles à la nature & subsistoient des fruits de l'agriculture, du commerce & des arts : eux seuls pouvoient un jour essuyer les larmes de la patrie & ranimer ses forces presque éteintes. Philippe III, poussé par un fanatisme imbécile & cruel, se priva tout-à-coup de cette unique ressource en proscrivant un million de sujets si utiles, qui porteroient en Afrique & en Asie leurs richesses, leur industrie & la haine du nom Espagnol. Isabelle sembloit lui en avoir donné l'exemple, en expulsant les juifs de états. Mais la Monarchie étoit dans sa vigueur sous le regne d'Isabelle, & cette Princesse habile vouloit lui donner une nouvelle vie, en obligeant les Castillans de cultiver eux-mêmes les arts & le commerce déjà trop dédaignés. L'insensé Philippe III ne suivit que le zele aveugle & farouche des inquisiteurs : il agit comme un malade épuisé, qui se feroit ouvrir les veines.

Les trésors de l'Amérique, loin de s'accroître & de balancer les pertes de l'agriculture & du commerce intérieur, perdirent eux-mêmes insensiblement une partie de leur valeur par l'abondance du numéraire, & par l'augmentation du prix des marchandises, qui en est la suite. Avant l'abdication de Charles-Quint, les prix étoient déjà plus que dou-

blés
sous
porte
tiré d
eût c
chess
dant
à cet
d'aut
forcé
qui,
précie
profit
main
denrée
D'ai
croître
à raiso
pour q
tage d
égalem
Car c'
des m
ion, s
pour d
a subf

(1) I
toit de
ous He
ft dans
e 2 à

blés (1), & ils s'accrurent successivement sous chaque regne. Il eût donc fallu importer annuellement en Espagne une quantité de métaux plus que double, pour qu'elle eût continué de représenter la même richesse. La découverte de mines plus abondantes ne pouvoit suppléer que foiblement à cette diminution de valeur : parce que d'autres mines s'épuisoient & qu'on étoit forcé d'en abandonner un grand nombre, qui, avec un égal produit de matieres précieuses, ne fournissoient plus le même profit, à cause du renchérissement de la main-d'œuvre nécessité par celui des denrées.

D'ailleurs, il n'auroit pas suffi de faire croître la quantité du numéraire importé, à raison de la diminution de sa valeur, pour qu'il procurât à l'Espagne un avantage constant, il falloit encore qu'il fût également appliqué à l'utilité publique. Car c'est en vain que l'on accumuleroit des monceaux d'or dans le sein d'une nation, s'ils ne devoient pas être échangés pour des productions utiles, ni servir à la subsistance des hommes. Mais quel étoit

(1) Le prix moyen du septier de bled, qui étoit de 5 liv. 4 sols, sous Charles VIII, monta sous Henri II à 13 liv. 8 sols. Cet accroissement est dans un rapport un peu plus fort que celui de 2 à 5.

l'emploi de ces sommes énormes apportées chaque année en triomphe dans les ports de la Métropole ? Elles alimentoient un luxe toujours plus avide de vaines jouissances : elles attiroient en abondance les précieuses bagatelles de l'Inde & fournissoient des hochets de toute espece à la mollesse & à l'orgueil : elles ne fortoient des Monopoleurs , que pour se dissiper en futilités , ou pour enrichir les nations étrangères ; elles n'avoient d'influence sur les campagnes que pour y porter la corruption & en arracher les cultivateurs.

Que dirai-je de la part que les Rois s'étoient arrogée dans ces richesses ? Servit-elle à soulager leurs sujets du fardeau des impôts , à consoler les peuples & à ranimer l'activité nationale ? Servit-elle à ouvrir des débouchés au commerce , à rendre les manufactures florissantes & à faire naître de nouvelles branches d'industrie ? Servit-elle à élever à la gloire de la nation des monumens durables ? Hélas ! elle enfla le cœur de ces Monarques ; elle les enivra d'orgueil & d'ambition ; elle les berça du vain espoir de tout envahir. Aucun souverain n'avoit encore rassemblé dans ses mains tant de moyens de puissance , & ils crurent que l'univers devoit appartenir à celui qui en possédoit les trésors. Les Rois d'Espagne ne mettant donc plus de bornes à leurs prétentions ni à leurs desirs , porterent dans toute l'Europe

l'Eu
tes l
s'ébr
ne p
La
gogn
Prov
celle
glant
provi
au g
leurs
ter la
fier d
la di
beaux
fallut
pour
belles
rivale
formi
villon
du m
arrêto
cause
telle
contr
geres
les E
aupar
leur
toujo
armé
II.

l'Europe l'inquiétude & la terreur. Toutes les nations menacées d'un joug odieux s'ébranlerent , & la guerre s'alluma pour ne plus s'éteindre.

La succession de la Maison de Bourgogne , en procurant à la Monarchie des Provinces étrangères , fournissoit sans cesse des prétextes à des querelles sanglantes & ruineuses. Les peuples de ces provinces accoutumés depuis long-temps au gouvernement paternel & modéré de leurs anciens maîtres , ne purent supporter la domination d'un despote éloigné , fier de ses richesses & de sa puissance ; & la discorde civile vint mêler ses flammes à ceux de la guerre nationale. Il fallut entretenir des armées nombreuses , pour contenir & combattre les sujets rebelles & pour soutenir le choc des nations rivales. Il fallut mettre en mer des flottes formidables , pour faire respecter le pavillon Espagnol dans les quatre parties du monde. Mais comment la population , arrêtée dans sa source par tant d'autres causes , auroit-elle pu fournir à une telle consommation d'hommes ? On se vit contraint de soudoyer des troupes étrangères , que l'on incorporoit dans ces vieilles Bandes Castellannes , si renommées auparavant pour leur discipline , leur valeur & leurs exploits. Ces mercenaires toujours mécontents introduisirent dans les armées l'esprit d'insubordination & de

révolte , & altérèrent insensiblement le courage & la fidélité des milices nationales. Ainsi l'or du Pérou corrompit de toutes les manieres les ressorts de la puissance publique.

Cet or fatal , fruit de tant de crimes , servoit dans les mains des Rois d'Espagne à acheter des espions & des traîtres , à formenter des haines parmi les nations , & à les déchirer par des guerres civiles. Il étoit prodigué à des courtisans avides , qui n'avoient d'autres titres en leur faveur , que leur audace & leur importunité. (1) Il nourrissoit une multitude d'Officiers inutiles , qui servoient bien plus à dévorer la substance de l'état & à flatter l'orgueil du Monarque qu'à relever l'éclat de trône & la gloire de la nation. Les Favoris & les ministres , peu satisfaits des profusions du Souverain , vendirent les emplois & les magistratures du Mexique & du Pérou & se firent chèrement payer le noble privilege d'opprimer &

(1) Les Flamands , qui accompagnerent Philippe I , profiterent de leur séjour en Espagne , pour prendre leur part dans les dépouilles de l'Amérique. Ceux de la suite de Charles-Quint , à son avènement au trône , en firent de même. Mais les profusions de ces deux Princes envers leurs Favoris , furent effacées par les dissipations de toute espece , qui signalerent le regne foible & malheureux de Philippe III.

de d
de c
chere
les m
opule
ger à
son u
il la
autres
ou n'
Loi
chaqu
ployé
ture ,
gradat
tarda
de tou
lans ,
troupe
où l'E
se sou
soient
Les p
des in
l'origi
l'éten

(1)
seule a
obteni
gation
de co

TE
lement le
s nationa-
rompit de
de la puif-

de crimes,
d'Espagne
traîtres, à
es nations,
rres civiles.
ans avides,
en leur fa-
ur importu-
titude d'Of-
bien plus à
t & à flatter
relever l'é-
e la nation.
peu satisfaits
, vendirent
res du Mexi-
nt chèrement
opprimer &

pagnerent Phi-
r en Espagne,
pouilles de l'A-
arles-Quint, à
t de même. Mais
es envers leurs
s dissipations de
regne foible &

de dépouiller les colonies. Le monopole de ces riches contrées fut mis à l'en-cherre (1) ; & le commerce , resserré dans les mains d'un petit nombre d'hommes opulens , devint en quelque sorte étranger à la Métropole. Il n'épancha point son urne pour fertiliser les campagnes : il la versa toute entière dans le sein des autres nations & ne produisit aucun fruit ; ou n'engendra que des effets funestes.

Loin donc que les richesses arrivées chaque année de l'Amérique fussent employées à réparer les pertes de l'agriculture , elles en accéléroient encore la dégradation : & la plus grande misère ne tarda point à se faire sentir & à percer de toutes parts , à travers les dehors brillans , qui en imposoient à l'univers. Les troupes mal payées , même dans les temps où l'Espagne jettoit le plus grand éclat , se soulevoient & par leur défection faisoient échouer les plus belles entreprises. Les provinces étonnées d'être soumises à des impôts vexatoires & inconnus depuis l'origine de la Monarchie , arboroiént l'étendard de la révolte & de la liberté.

(1) Le Marquis de Serralvo fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne , pour obtenir d'Olivarès & de ses créatures , la prolongation du monopole du sel & d'autres privilèges de commerce.

Le souverain lui-même manquoit honteusement à ses engagements les plus sacrés. Philippe II , ce politique si profond , dont le génie étendu parcouroit toutes les branches de l'administration , dont l'œil pénétrant ne laissoit échapper aucun détail , refusa de payer les intérêts des sommes , qu'on lui avoit prêtées , & fit à la face de l'univers une banqueroute trop fameuse , qui entraîna la ruine des créanciers de l'état & celle du crédit public. Ce Monarque des deux Indes , ce fier despote , qui envahit le Portugal & comptoit dans son ivresse l'Angleterre & la France parmi les provinces de son Empire , se vit contraint d'aliéner des domaines en Italie pour cents millions de ducats , & laissa en mourant son Royaume tributaire des Génois , par les arrérages des sommes énormes , qu'il devoit à ces républicains. (1) Qui le croiroit ? L'or & l'argent devinrent si rares en Espagne ,

(1) Il leur devoit 140 millions de ducats & leur faisoit 7 millions de ducats de rente. Il est vrai que ce tribut ne fut pas toujours payé bien exactement : les Génois s'emparoiént quelquefois , à main armée , des vaisseaux Espagnols , pour se dédommager : mais ils étoient bientôt obligés d'en venir à un accommodement , pour ne pas perdre le principal avec les intérêts , & pour n'être dépouillés des terres , que la plupart des grandes familles Génoises possédoient dans le Royaume de Naples.

RTE
 oit honteux.
 plus sacrés.
 ofond, dont
 tes les bran-
 nt l'œil pé-
 ucun détail,
 es sommes,
 fit à la face
 trop fameu-
 es créanciers
 public. Ce
 ce fier des-
 & comptoit
 & la France
 Empire, se
 domaines en
 de ducats,
 y aume tribu-
 es arrérages
 devoit à ces
 roit? L'or &
 en Espagne,

que, pour y suppléer, Olivarès donna à
 la monnoie de billon une valeur presque
 égale à celle de l'argent & qu'il fit frap-
 per des especes de cuivre, auxquelles il
 attacha une valeur idéale supérieure de
 plus d'un quart au prix réel de ce mé-
 tal (1) : foible & honteuse ressource, qui
 pour procurer au fisc un avantage passa-
 ger, exposa au grand jour la misere pu-
 blique & y mit bientôt le comble. Que
 pourrois-je ajouter encore pour marquer
 la détresse & l'épuisement des finances?
 De ces flottes nombreuses & formidables;
 qui avoient donné à Philippe II l'empire
 des deux mers, il ne restoit plus à Char-
 les II que huit vaisseaux délabrés. Ce der-
 nier des Rois Autrichiens vendit tout,
 jusqu'à la Grandesse & les Vice-Royautés,
 & sous son regne déplorable, la Mo-
 narchie accablée de dettes, sans marine,
 sans crédit (2), & presque sans revenu,

le ducats & leur
 ente. Il est vrai
 ayé bien exacte-
 quefois, à main
 pour se dédom-
 obligés d'en venir
 s perdre le prin-
 être dépouillés
 des familles Gé-
 ne de Naples.

(1) Ces especes perdoient 25 à 30 pour cent,
 quand on vouloit les échanger pour de l'or ou de
 l'argent. Cette opération dans les monnoies porta
 le dernier coup au crédit public. Peu de temps
 après, Olivarès, même en offrant un intérêt exor-
 bitant, eut bien de la peine à remplir un emprunt
 de quelques millions, dont il avoit besoin pour
 troubler la France, & fournir le nerf de la guerre
 à Gaston, révolté contre Louis XIII.

(2) Pendant ce regne languissant, le trésor pu-
 blic empruntoit à 15 pour cent & ne trouvoit pas
 de prêteurs.

sembloit à chaque moment toucher à son dernier terme.

Toutes les sources de la richesse étoient à la fois épuisées. On étoit même alors souvent privé du produit des mines de l'Amérique. Ces trésors, qui avoient apporté tant de maux, manquèrent au seul instant, où ils pouvoient être précieux & utiles en retardant la chute de l'état : les Flibustiers, une poignée d'aventuriers, en arrêtoient insolemment le cours ; & dans les vastes possessions de l'Espagne il ne se trouva pas un seul vengeur.

Qu'est donc devenue cette vertu guerrière, qui élevoit les Castillans au-dessus de tous les peuples ? Qu'est devenue cette constance à l'épreuve de tous les maux & de tous les périls, ce courage héroïque, qui leur a donné l'Empire du nouveau Monde ? Où sont les vainqueurs des fiers Sarrasins ? Où sont ces Bandes valeureuses, toujours précédées par la terreur & si souvent couronnées par la victoire ? Eh quoi ! la guerre n'a point cessé d'agiter la Monarchie depuis deux siècles, & les Espagnols exercés dans tant de combats laissent la patrie sans défense. Aucun général, aucun homme de mer n'est-il donc sorti de l'école de ces grands Capitaines, qui ont répandu tant d'éclat sur les regnes précédens, & qui ont donné dans l'art de vaincre des exemples si frappans & si glorieux ! Ombres de

Gonf
Crux
Spin

(1
nom
ici l'
homm
puis
lippe
suiva
furno
y en
très-
grand
& il
à Gê
bero
géné
queu
étoit
Phil
lipp
imm
l'inv
conf
serv
I
éto
Phi
mo
bât
ho
Al
Ju
est

Gonsales , de Doria , de Leves , de Santa-Crux , de Dom-Juan , de Farnese , de Spinola , de Ferdinand d'Autriche (1),

(1) Ce Prince est connu dans l'histoire sous le nom de Cardinal Infant. Je n'ai pas prétendu faire ici l'énumération complète de tous les grands hommes de guerre , que l'Espagne a possédés , depuis Ferdinand V jusqu'à la fin du regne du Philippe IV. Je me contenterai de faire les remarques suivantes. Outre le fameux Gonsales de Cordoue , surnommé le grand Capitaine sous Ferdinand , il y en eut un autre sous Philippe IV , qui fut un très-habile général. André Doria étoit le plus grand homme de mer du regne de Charles-Quint & il fut encore plus grand en donnant la liberté à Gênes , sa patrie , que par ses victoires sur Barberousse. Antoine de Leves étoit un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Sancta-Crux , vainqueur des François dans plusieurs batailles navales , étoit le plus digne de commander les flottes de Philippe II : il mourut de douleur de ce que Philippe , impatient des retards , que des préparatifs immenses mettoient au départ de la fameuse flotte l'invinible , lui dit : *vous répondez fort mal à la confiance que j'ai en vous.* Voilà le prix de ses services.

Il y eut deux Dom Juan d'Autriche ; le premier étoit bâtard de Charles-Quint ; il gagna sous Philippe II la célèbre bataille de Lepante , & mourut gouverneur des pays-bas : le second étoit bâtard de Philippe IV , & fut le dernier des grands hommes de l'Espagne sous les Rois Autrichiens. Alexandre Farnese fut successeur du premier Dom Juan dans le gouvernement des pays-bas , & il est plus connu sous le nom de Duc de Parme. Il

60 DE LA DECOUVERTE

venez en foule pour réveiller la nation de sa léthargie ; venez soutenir le sceptre prêt à tomber des mains du foible Charles II. Que votre voix redoutable retentisse dans le cœur de ses sujets & leur enseigne encore le chemin de l'honneur ! Que dis-je ? La renommée répète en vain aux deux extrémités du monde & vos noms & vos exploits ; la nation , qu'ils ont illustrée , en conserve à peine la mémoire. Ah ! détournez plutôt les yeux de votre ingrate patrie : ne soyez point témoins de la honte , où elle est descendue. En vain pendant ce regne malheureux déployez-vous vos drapeaux au milieu d'elle ; quels guerriers viendroient se ranger autour de vous ? Se présenteroit-il un seul soldat digne de marcher sur vos traces (1) ?

L'Espagne avoit perdu à la fois sa population , sa force & toute sa vertu. Tandis que la Suede brilloit encore de quelques rayons de la gloire qu'elle avoit acquise sous les loix du grand Gustave , tandis que Louis XIV étonnoit l'Europe

y eut deux Spinola sous le regne de Philippe III : ils étoient freres , l'un étoit grand homme de mer & l'autre grand général de terre.

(1) Les restes des vieilles Bandes Espagnoles & toute la gloire de la nation avoient été ensévelis , pendant le regne de Philippe IV , dans les lignes de Rocroi & dans les plaines de Lens.

par

par sa
les an
roit d
parties
terre
ruine
de tou
tune p
de l'oc
homme
domain
celle
de Xin
lippe
de la M
vernail
posoit
rie des
fois en
louse d
le mor
Les
l'oisive
cette
dans l
mervei
inspiro
ception
soit p
comme
étroit
avoit
cés pa
II.

TE
la nation
le sceptre
ble Char-
ble reten-
& leur en-
'honneur !
ete en vain
de & vos
on , qu'ils
à peine la
et les yeux
oyez point
est descen-
e malheu-
aux au mi-
ndroient se
résenteroit-
her sur vos

fois sa po-
ertu. Tan-
e de quel-
e avoit ac-
Gustave ,
it l'Europe

Philippe III :
omme de mer

es Espagnoles
été ensévelis ,
ans les lignes

par

par sa politique autant que par l'éclat de
ses armes ; tandis que la Hollande atti-
roit dans ses ports les richesses des quatre
parties du monde ; tandis que l'Angle-
terre élevoit l'édifice de sa liberté sur la
ruine des Stuarts , & qu'elle faisoit jaillir
de toutes parts les sources de cette for-
tune prodigieuse , qui lui donna l'Empire
de l'océan ; Charles ne put trouver un seul
homme d'état dans toute l'étendue de ses
domaines : il ne put recueillir aucune étin-
celle du génie d'Isabelle , de Ferdinand ,
de Ximenès , de Charles-Quint , de Phi-
lippe II & d'Olivarès. Ainsi le vaisseau
de la Monarchie , sans pilote & sans gou-
vernail , erroit parmi les écueils & n'op-
posoit que des flancs entr'ouverts à la fu-
rie des flots & des vents : il eut été mille
fois englouti ou brisé , si la politique ja-
louise des nations étrangères n'eût retardé
le moment d'en partager les débris.

Les ames dégradées & perdues dans
l'oisiveté ne sentoient plus l'aiguillon de
cette curiosité active , qui nous anime
dans la recherche du vrai. L'amour du
merveilleux , ce noble enthousiasme qui
inspireroit autrefois aux Espagnols des con-
ceptions fortes & sublimes , ne les échauf-
foit plus ; & leurs idées rampantes &
communes ne sortoient pas du cercle
étroit , qu'une vanité froide & puérile
avoit tracé autour d'eux. Les cœurs gla-
cés par l'orgueil , abattus par la misère

II. Partie.

F

ou flétris par la mollesse avoient perdu jusqu'au sentiment des beautés de la nature : ils n'éprouvoient plus cet attrait puissant & enchanteur , qui nous fait chérir les arts & les chefs-d'œuvres du génie. Alors le plus beau jour luisoit sur la France : des grands hommes dans tous les genres formoient l'auguste cortège d'un Roi couvert de gloire & embellissoient sa vie par des productions immortelles. L'éclat de ce jour fortuné sembloit devoir éclairer toute l'Europe. Il répandoit sur tout en Allemagne & en Angleterre les lumières & le goût des recherches & préparoit les découvertes fécondes de Leibnitz & de Newton. La seule Espagne étoit enveloppée de ténèbres : après une aurore assez brillante , elle étoit replongée dans la nuit. Il semble que pendant tout le règne de Charles II , aucun Espagnol n'ait eu le courage ni même le desir de lever la tête au-dessus des autres. Depuis la mort de Dom-Juan , jusqu'à la guerre de la succession , il n'y eut pas un homme , qui fit honneur à son espèce & qui mérité d'être nommé. Les ouvrages des Caldérons , des Lopès & des Cervantes n'avoient plus de charmes & n'enflammoient plus l'imagination de la jeunesse : & ce peuple superbe & dédaigneux , qui ne vouloit rien voir de grand que lui-même , fouloit aux pieds ses propres richesses , sans en connoître le prix.

TE
ient perdu
de la na-
cet attrait
ous fait ché-
vres du gé-
luisoit sur
s dans tous
ortége d'un
ellissoient sa
rtelles. L'é-
bloit devoir
pandoit sur-
gleterre les
ches & pré-
s de Leibnitz
gne étoit en-
une aurore
longée dans
nt tout le re-
pagnol n'ait
élir de lever
. Depuis la
la guerre de
un homme,
e & qui mé-
ges des Cal-
servantes n'a-
enflammoient
nefle : & ce
eux , qui ne
ne lui-même,
es richesses ,

DE L'AMÉRIQUE. 63

Ce n'est point l'Inquisition seule , qui a pu produire une telle décadence. Quoique les torches du fanatisme ne soit gueres propres à allumer la flamme du génie , l'Espagne possédoit plusieurs grands hommes dans les tems mêmes , où ce tribunal étoit le plus redoutable. Quand l'Inquisition étoit le principal instrument des perfidies & des cruautés du fils ingrat de Charles-Quint , quand elle faisoit trembler Philippe III jusque dans son palais , les sciences & les arts jettoient le plus grand éclat , & ils ne s'éclipserent que vers la fin du regne de Philippe IV. C'est aux causes générales , qui ont appauvri & dépeuplé l'Espagne , qu'il faut remonter pour reconnoître la source & juger des progrès de la dégradation des ames.

Ce seroit aussi à tort que l'on regarderoit la foiblesse des trois successeurs de Philippe II , comme la cause des malheurs de la nation. Le honteux oubli de la gloire , le lâche abandon où ces Princes vécurent , étoient au contraire l'effet de l'ivresse nationale & de l'altération des mœurs publiques. Les mêmes causes , qui retenoient captive l'activité des sujets , avoient endormi le Monarque sur son trône. D'ailleurs Olivarès tint pendant vingt-deux ans les rênes de la Monarchie & ne les laissa point flotter au hasard. Aucun Ministre ne fut plus avide de gloire & ne déploya plus d'habileté

64 DE LA DECOUVERTE

pour inventer de nouvelles ressources & mettre en œuvre tous les moyens , que les circonstances pouvoient offrir. Il vit l'accablement du corps politique & ne négligea rien pour ranimer ses forces abattues. Il voulut mettre la hache à la racine du mal , mais ses coups redoublés furent impuissans. La violence des causes de destruction triomphoit de tous les remèdes ; elles renaissoient avec plus de vigueur sous la main qui s'efforçoit de les détruire. Ce ne fut qu'après avoir épuisé en vain tous les moyens de rendre à l'Etat son ancienne splendeur , que ce digne émule de Richelieu devint un tyran. Il souleva la Catalogne par des exactions , il perdit le Portugal ; parce qu'il se vit contraint de ne plus respecter les privilèges de ces deux royaumes & d'y lever des subsides ruineux , pour soutenir les guerres interminables , où les malheurs des tems & la politique des regnes précédens l'avoient engagé.

Si la puissance réelle de la Monarchie eût répondu à l'appareil imposant , qu'elle étaloit aux yeux des nations sous les premiers Rois Autrichiens , sa décadence auroit-elle été si rapide ? Un bon Roi ne meurt pas tout entier : du fond de son tombeau , il regne sur la postérité de ses sujets & son génie étend encore ses ailes protectrices sur la nation , qu'il a rendu florissante & heureuse. Ainsi l'influence du

gou
ten
Cha
çois
de
seu
deu
Lou
regn
gne
chû
ses
rente
peu
A
vraie
tarie
aban
font
dans
tous
fatigu
trepr
ble ,
puiss
ber d
de to
vrer
lousie
l'Eur
ble.
& à l
faut

sources & ens, que tir. Il vit ue & ne ses forces aché à la redoublés des causes pus les re- plus de forçoit de près avoir ns de ren- deur, que devint un e par des gal ; parce is respecter yaumes & , pour sou- es, où les olitique des agé.

Monarchie tant, qu'elle ous les pre- décadence bon Roi ne ond de son érité de ses ore ses ailes u'il a rendu influence du

gouvernement paternel de Louis XII sou- tenoit la France contre l'ambition de Charles-Quint & les prodigalités de François I : ainsi l'administration admirable de Sully, malgré la foiblesse du succes- seur de Henri IV, & les dissipations de deux minorités, préparoit le siècle de Louis XIV. Pourquoi donc, après trois regnes si longs & si glorieux, l'Espa- gne se vit-elle tout-à-coup menacée d'une chute prochaine ? C'est qu'au milieu de ses triomphes & de ses prospérités appa- rentes, c'est qu'au sein d'une gloire trom- peuse, elle fut frappée du coup mortel.

A la fin du regne de Philippe II, les vraies sources de l'abondance étoient déjà taries & la circulation des richesses avoit abandonné sans retour les canaux, qui sont destinés par la nature à porter la vie dans tous les membres d'un Etat. Alors tous les ressorts de cette vaste machine fatigués depuis si long-tems par les en- treprises d'une politique avide & insatia- ble, tendus à l'excès par l'enflure de la puissance publique, commençoient à tom- ber dans le relâchement & s'affaïssoient de toutes parts pour ne plus jamais recou- vrer leur ancienne énergie. Alors la ja- lousie & la haine de toutes les nations de l'Europe étoient déjà portées à leur com- ble. C'est à la conquête de l'Amérique & à l'orgueilleuse ambition des Rois, qu'il faut attribuer l'origine de tant de guerres,

66 DE LA DÉCOUVERTE

qui ne furent suspendues qu'à la paix des Pyrrhennées , & ne cessèrent qu'à l'extinction de toutes les forces de la Monarchie Espagnole.

Le Portugal donnoit en même tems à l'univers un exemple aussi frappant de la vanité des richesses acquises par des conquêtes lointaines. Les trois regnes de Jean II , d'Emmanuel & de Jean III peuvent être comparés à ceux de Ferdinand , de Charles-Quint & de Philippe II , pour la hardiesse des entreprises & les succès glorieux , & ils furent suivis des mêmes désastres & d'une décadence encore plus rapide. Jean III possédoit en Asie des établissemens riches & immenses & voyoit tout le commerce des grandes Indes entre les mains de ses heureux sujets. Il possédoit le Brésil ; & les grands de son royaume , qui en avoient reçu les terres en partage , s'enrichissoient chaque année des dépouilles de cette conquête. Jamais le Portugal n'avoit paru plus florissant ni plus redoutable. Cependant une seule entreprise téméraire épuisa tout-à-coup ce royaume , & lui fit sentir toute sa faiblesse. Après la malheureuse expédition de Sébastien , où ce Prince si chéri de ses sujets perdit la couronne & la vie , les Portugais dégénérés tombèrent dans l'indigence ; & l'on vit bientôt s'évanouir les hautes destinées , où ils paroissoient devoir prétendre. On vit cette nation , auparavant

si fi
trem
sa m
cer
pres
odier
que f
parm
des i
patri
si l'e
fit en
fut q
par i
obscu
blesse
secou
l'avan
maiso
mend
& qu
monc
funest

Il
titude
dût a
dence
damm
tions
ses c
gious
née
épide

si fiere & si active , languir sous la main tremblante du Prêtre-Roi , manquer après sa mort du courage nécessaire pour placer la légitime héritière sur le trône , & , presque sans combattre , subir le joug odieux des Espagnols. Depuis cette époque fatale , le Portugal fut à peine compté parmi les puissances de l'Europe. Si dans des instans de calamité , l'amour de la patrie se fit sentir au fond des cœurs , si l'esprit national parut se ranimer & fit encore jaillir de vives étincelles , ce ne fut que quelques éclairs , qui brillèrent par intervalles dans une nuit longue & obscure. Si ce royaume profita de la faiblesse & des malheurs de ses tyrans pour secouer leur joug intolérable ; s'il eut l'avantage d'affermir le sceptre dans la maison de Bragance , ce ne fut qu'en mendiant l'appui des puissances étrangères & que pour se mettre sous le joug du monopole Anglois , peut-être encore plus funeste que celui du despotisme.

Il seroit difficile d'apprécier avec exactitude la part que la conquête du Brésil dût avoir parmi les causes de la décadence du Portugal. Peut-être , indépendamment de cette conquête , les émigrations nécessaires pour former les nombreuses colonies des grandes Indes & la prodigieuse consommation d'hommes occasionnée par les naufrages , par de fréquentes épidémies & par des guerres vives & con-

tinuelles dans des contrées éloignées , auroient-elles suffi pour dépeupler les provinces d'un Etat si peu considérable. Peut-être ne falloit-il que les richesses , qui découloient des établissemens de l'Asie pour inspirer à la nation le goût d'un faste ruineux , pour anéantir l'agriculture & pour achever d'éteindre la population , en la précipitant des campagnes dans les villes. Peut-être les mœurs atroces & dépravées des vainqueurs du Malabar & de leur postérité auroient-elles assez influé sur les mœurs de la Métropole pour abattre toutes les ames. On ne doit donc considérer ici les conquêtes des Portugais dans le nouveau Monde , que comme une cause secondaire & subordonnée , qui accéléra la chute d'un Empire déjà sur son déclin. Elles comblèrent les malheurs publics , en augmentant les émigrations , en rendant plus excessive l'ivresse nationale & l'inégalité des fortunes , & en général en donnant plus d'énergie aux principes de corruption , qui infectoient déjà la masse de l'Etat.

Il y eut une différence remarquable entre les effets que les établissemens de ce peuple & les colonies Espagnoles produisirent sur leur Métropole respective. Les richesses sorties de Saint-Domingue , du Mexique & du Pérou , engendrèrent en Espagne un engourdissement subit & général ; parce qu'elles consistoient uni-

qu
rav
écl
des
da
Ma
du
l'ad
cha
voi
ven
tes
pro
il s
des
dan
tant
pas
mêr
fer
C
chû
ren
l'Es
ces
rap
Ma
fers
que
mêr
tuga
&
seu

ignées , au-
 der les pro-
 rable. Peut-
 nesses , qui
 e l'Asie pour
 un faste rui-
 ture & pour
 tion , en la
 n les villes.
 & dépravées
 de leur posté-
 ur les mœurs
 e toutes les
 idérer ici les
 le nouveau
 se secondaire
 ra la chute
 déclin. Elles
 lics , en aug-
 rendant plus
 & l'inégalité
 en donnant
 de corrup-
 la masse de

remarquable
 liffemens de
 agnoles pro-
 e respective.
 -Domingue ,
 engendrerent
 ment subit &
 sistoient uni-

quement en métaux précieux & que les ravisseurs de ces trésors , certains de les échanger sans peine pour les productions des autres peuples , pouvoient en jouir dans le sein de la mollesse & de l'oïiveté. Mais les richesses des grandes Indes & du Brésil n'éteignirent pas tout-à-coup l'activité des Portugais. C'étoient des marchandises & des productions , qui devoient être façonnées , transportées & vendues pour procurer à la nation toutes les jouissances , qu'elle pouvoit s'en promettre. Des débris de l'agriculture , il s'éleva des manufactures dans les grandes villes : on remarqua plus d'agitation dans les ports , & ce peuple affoibli par tant de triomphes & de défaites n'étoit pas encore privé de toute industrie , lors même qu'il succomboit sous la verge de fer du despote Espagnol.

Cette circonstance devoit suspendre la chute du Portugal & elle l'auroit en effet rendu beaucoup plus lente que celle de l'Espagne , si les premières entreprises de ces deux nations avoient été dans le même rapport avec le degré de leur puissance. Mais tandis que l'Espagne donnoit des fers à l'Amérique par les mains de quelques aventuriers , qui avoient fait eux-mêmes les frais de l'armement , le Portugal , qui lui étoit si inférieur en richesses & en population , couvroit de ses vaisseaux les mers de l'Afrique & des Indes

& sacrifioit beaucoup d'hommes pour subjuguier les belliqueux habitans du Bréfil. Le nouveau Monde ne coûta presque rien à l'Espagne ; il ne lui fut fatal que par ses trésors & ses présens perfides. La conquête de l'Inde & du Bréfil épuisa le Portugal & lui ôta jusqu'à la faculté de goûter les fruits, qu'il en auroit pu recueillir. Cet avantage étoit réservé à la Hollande.

Les peuples des Pays-Bas furent d'abord les victimes de la découverte du nouveau Monde. Qui peut ignorer l'usage que l'Espagne fit des trésors du Potosi pour accabler ses provinces étrangères du poids de son orgueil & de sa tyrannie ? Qui est-ce qui n'a pas appris dès son enfance à frissonner d'horreur au seul nom de Granvelle & de l'infâme Duc d'Albe, les dignes Ministres des vengeances, du zèle farouche & hypocrite du fils de Charles-Quint ? Mais quand le ressort de la liberté, comprimé à l'excès eût réjailli avec fureur contre la main qui le tenoit captif ; quand du milieu des marais de la Hollande, rougis de sang & souillés de crimes, l'humanité eût levé un front serein ; les richesses des deux Indes attirées par une activité infatigable y apportèrent bientôt l'abondance & la prospérité. Elles consolèrent les nouveaux Républicains de tous les maux, qu'elles leur avoient causés, & les éleverent en peu d'années à

pour sub-
du Brésil.
que rien à
ue par ses

La con-
épuisa le
faculté de
oit pu re-
servé à la

ent d'abord
du nouveau
usage que
otosi pour
es du poids
nnie ? Qui
son enfance
ul nom de
d'Albe, les
es, du zele
de Charles-
de la liber-
éjailli avec
noit captif;
de la Hol-
llés de cri-
ront serain;
attirées par
apporterent
périté. Elles
ublicains de
avoient cau-
d'années à

un degré de puissance , qui étonna toute l'Europe. C'est un objet digne des méditations du Philosophe , que de découvrir comment cet or , qui fut un principe si actif de destruction dans une vaste Monarchie , devint une source inépuisable de vigueur dans un petit Etat.

La Hollande éleva l'édifice de sa liberté , du sein des alarmes & d'une pauvreté honorable , dans un terrain arraché par une heureuse industrie aux domaines l'Océan. Réduite aux seuls produits de ses pâturages & de la pêche du hareng , elle auroit languï dans une éternelle enfance & seroit bientôt devenue la proie d'un nouveau tyran , si ses habitans n'eussent été animés du desir de réparer par le commerce les torts d'une nature ingrate & avare. Mais ceux , qui avoient su opposer des digues à la fureur des flots & briser les fers de la tyrannie , furent indignés des barrières étroites qui les renfermoient & se hâterent de les franchir. On vit bientôt sortir des ports de la Republique , non point de ces flottes formidables , qui vomissent la foudre & ravagent le monde , mais une multitude prodigieuse de vaisseaux marchands , destinés à distribuer la richesse dans toute l'Europe. Les Hollandois transportoient les marchandises des Indes , de Lisbonne , qui en étoit l'entrepôt général , dans toutes les mers de nos contrées , jusques au fond de la

Baltique. Leur économie & leur frugalité leur donnerent tant d'avantages dans ce négoce, que ni les villes Anféatiques ni les Républiques d'Italie ne purent soutenir avec eux la concurrence; & ils devinrent bientôt les seuls facteurs de toutes les nations. Les profits de ces transports, quoique modérés, formerent par leur multiplicité une source de richesses très-abondante; ils se distribuèrent dans toutes les branches de l'Etat par la multitude d'agens employés à la construction & à l'approvisionnement des navires: loin de faire naître un vain orgueil, une paresse dédaigneuse, un faste ruineux & corrupteur; ils inspiroient l'amour du travail, la simplicité des mœurs & la modération dans toutes les jouissances de la vie. Ainsi la navigation tint lieu d'agriculture; & ce peuple, en prenant sa part dans les productions de toutes les contrées de l'Europe, la distribuoit dans son sein de la manière la plus propre à favoriser la population & à augmenter la félicité publique.

Quand Philippe II eut usurpé le Portugal, les Hollandois, exclus des ports de ce royaume, virent tout-à-coup leur activité enchaînée: mais cet obstacle ne servit bientôt, qu'à la rendre plus entreprenante; & en lui imprimant une direction nouvelle, il lui ouvrit un champ plus vaste & lui prépara de plus heureux développemens. Alors les Hollandois,

leur fruga-
ntages dans
Anféatiques
purent sou-
& ils devin-
de toutes les
transports,
ar leur mul-
es très-abon-
ns toutes les
tude d'agens
& à l'appro-
oin de faire
areffe dédai-
corrupteur;
vail, la sim-
ération dans
vie. Ainsi la
cture; & ce
dans les pro-
de l'Europe,
e la maniere
population &
que.
arpé le Por-
us des ports
-à-coup leur
obstacle ne
e plus entre-
nt une direc-
t un champ
plus heureux
Hollandois,

ayant armé en course leurs plus forts bâti-
mens, prirent le parti d'intercepter les
rapports des colonies de la Métropole &
d'arrêter au passage les richesses des deux
Indes. Les succès surpassèrent les espéran-
ces : ils furent d'autant plus rapides que la
marine Espagnole étoit déjà sur son dé-
clin, & que la politique du Conseil de
Madrid le portoit à négliger la défense
des possessions Portugaises & même à se
réjouir en secret de leurs pertes. Ce n'étoit
plus les profits lents & médiocres d'un
commerce de transport : c'étoient toutes
les richesses du Brésil & de l'Asie, qui
venoient en abondance dans les ports de
la République, gratuitement & sans être
achetées par aucun objet d'échange. Ce
qui mérite sur-tout d'être observé, ces
trésors arrivoient & se distribuient par
une multitude innombrable de canaux
divers; & l'opulence, qui en résulta, ne
produisit point le faste ni une trop grande
inégalité de fortunes. Non seulement l'ai-
sance fut générale; mais elle se répandit
sur un grand nombre de nouveaux citoyens,
actifs & industrieux, que les Etats voi-
sins, en proie à l'esprit persécuteur & aux
guerres de Religion, ne cessoient de don-
ner aux Provinces-Unies, qui étoient de-
venues l'asyle de la liberté. Ainsi chaque
nation de l'Europe étoit tributaire de la
République & lui fournissoit ou des riches-
ses ou des hommes.

Les forces maritimes de la Hollande s'accrurent prodigieusement des débris de celles de l'Espagne & du Portugal. Elle arracha ainsi des mains de ~~les~~ anciens tyrans le sceptre des mers , & sans avoir fait des dépenses ruineuses , elle déploya un pavillon formidable aux yeux de l'Europe. Elle se vit alors en état de braver les loix sévères du monopole établi par l'Espagne sur les colonies du nouveau Monde & fit sur toutes les côtes du Brésil , du Mexique & du Pérou un commerce interlope très-étendu & très-lucratif. Non contente d'arrêter dans leur cours les richesses des grandes Indes , elle conquêt & exécuta le dessein hardi de s'emparer des sources mêmes de ces richesses. Elle devint conquérante ; mais elle mit dans toutes ses entreprises cette activité soutenue & graduée , qui prépare sans effort les plus heureux succès. Son ambition ne prenoit l'essor que par le développement naturel de ses forces. On ne la vit point courir après une vaine gloire ; & au milieu de ses triomphes , elle ne perdit point de vue ses principes d'économie , ni le grand but de l'utilité publique. Elle eut sur-tout un soin extrême de ne point consommer ses propres habitans dans les tentatives périlleuses. Une partie des riches dépouilles de l'Amérique servoit à soudoyer des troupes mercénaires & des matelots étrangers. L'Etat

acqu
nue
& l
s'ép
fa
flue
des
tuga
la p
C
Etat
la d
tons
nous
teurs
gnol
gne
nom
veau
midi
l'espr
chaq
& f
le no
des
de n
bare
Q
les q
les a
fées
& d
Alle

Hollande
 es débris de
 tugal. Elle
 es anciens
 & sans avoir
 le déploya
 ux de l'Eu-
 t de braver
 établi par
 du nouveau
 btes du Bré-
 ou un com-
 & très-lucra-
 as leur cours
 s, elle con-
 rdi de s'em-
 ces richesses.
 ais elle mit
 ette activité
 prépare sans
 es. Son ambi-
 par le déve-
 rces. On ne
 vaine gloire;
 hes, elle ne
 ncipes d'éco-
 l'utilité pu-
 soin extrême
 propres habi-
 illeuses. Une
 s de l'Améri-
 troupes mer-
 angers. L'Etat

acquéroit de nouveaux domaines sans dimi-
 nuer sa population ni l'aisance de ses sujets,
 & les rameaux, qui sortoient du tronc pour
 s'épanouir dans les Indes, loin d'altérer
 sa vigueur, y faisoient au contraire in-
 fluer l'abondance & la vie. C'est ainsi que
 des conquêtes, qui avoient épuisé le Por-
 tugal mirent le comble à l'opulence & à
 la prospérité de la Hollande.

Cette république est peut-être le seul
 Etat, qui recueille des avantages réels de
 la découverte de l'Amérique. Si nous jet-
 tons sur l'Europe un coup d'œil général,
 nous verrons que les principes corrup-
 teurs, qui ont détruit la puissance Espa-
 gnole, ont répandu leur influence mali-
 gne sur la plupart des nations. Les armées
 nombreuses entretenues avec l'or du nou-
 veau Monde, en portant l'épouvante du
 midi au nord, ont affermi l'empire de
 l'esprit militaire. Elles ont fait croire à
 chaque peuple que sa sûreté, sa force
 & sa splendeur devoient se mesurer sur
 le nombre seul de ses soldats; & la gloire
 des armes de Charles-Quint fit prendre
 de nouvelles racines à ce préjugé bar-
 bare.

Qui pourroit évaluer les pertes, que
 les querelles de la Maison d'Autriche avec
 les autres nations de l'Europe ont cau-
 sées à l'humanité, les dépenses d'hommes
 & d'argent qu'elles ont occasionnées en
 Allemagne, en Angleterre & en France?

Il fallut sans cesse lever des armées & dépeupler les campagnes pour résister à une Monarchie, qui sembloit devoir tout envahir & qui ne laissoit respirer le monde par intervalles qu'afin de l'ébranler par des secousses plus violentes. C'est surtout depuis l'enflure de la puissance Espagnole, que les troupes nombreuses sont devenues le luxe principal des Rois de l'Europe & que par une aveugle rivalité ces corps ruineux se sont accrus jusqu'à épuiser, même au sein de la paix, les nations les plus opulentes. (1) Delà naquit l'art ténébreux de la finance & celui des emprunts publics, que j'ai nommé ailleurs (2) *l'art d'opprimer les générations futures*. C'est depuis cette époque funeste, que l'esprit de conquête a pris une nouvelle force, & que les Rois plus jaloux de reculer les bornes de leurs domaines

(1) Cet abus fut porté à son comble depuis le siècle de Louis XIV. On ne se contenta plus d'avoir des troupes sur pied en temps de guerre : le redoutable appareil des combats se prolongea pendant la paix. A voir tant de bras toujours armés, à voir ces remparts toujours prêts à vomir la mort par tant de bouches, dans les temps mêmes, où les nations s'unissent par des traités & se jurent une fidélité inaltérable, ne croiroit-on pas que l'état naturel des hommes est de s'entr'égorger ?

(2) Discours *sur le Luxe*, qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon en 1783.

que

que
puiss
dépe
sur
CL
deme
unive
cessiv
Rois
comm
effray
fors &
de Ph
que le
de le
cessen
vrage
A p
à se r
femen
d'Autr
che A
les tal
on ch
& rép
usqu'a
ar de
es tré
financ
reteni
ours
ne le
its p
II.

E
mées &
résister à
voir tout
pirer le
ébranler
C'est sur-
ce E'pa-
euses sont
Rois de
le rivalité
us jusqu'à
paix, les
Delà na-
ce & celui
ai nommé
générations
ne funeste,
is une nou-
plus jaloux
rs domaines

semble depuis le
tenta plus d'a-
de guerre : le
prolongea pen-
jours armés,
ts à vomir la
temps mêmes,
ités & se ju-
croiroit - on pas
s'entr'égorgé ?
a remporté le
1783.

que

DE L'AMERIQUE. 77

que de rendre leurs sujets fortunés & puissants, se sont ruinés à l'envi & ont dépeuplé leurs propres Etats pour régner sur de nouveaux déserts.

Chaque Empire a chancelé sur ses fondemens ; & le sceptre de la Monarchie universelle, en passant en apparence successivement dans les mains des plus grands Rois de l'Europe, excitoit sans cesse les commotions les plus dangereuses & les plus effrayantes. Ce sceptre fatal, fruit des trésors & de l'ambition de Charles-Quint & de Philippe II, avoit causé tant d'alarmes que le vœu le plus ardent d'Henri IV étoit de le briser entre les mains de leurs successeurs, & qu'il destinoit à ce grand ouvrage toutes les épargnes de son regne.

A peine les nations commençoient-elles à se remettre de l'inquiétude & de l'épuisement, où la branche aînée de la maison d'Autriche les avoit jettées, que la branche Allemande, enorgueillie du bonheur, des talens & des conquêtes de Ferdinand, son chef, renouvela toutes les craintes & répandit la terreur depuis le Volga jusqu'au Tibre. Alors l'Espagne, accablée par de longs revers, prodiguoit encore ses trésors de l'Amérique à l'heureux Ferdinand, & lui fournissoit les moyens d'enretenir cent cinquante mille hommes toujours prêts à désoler l'Europe. C'est ainsi que le fier Olivarès vengeoit les outrages faits par la fortune à la Majesté du Mo-

II. Partie,

G

narque des deux Indes, & que le maître des richesses du Pérou, malgré sa misère, étoit encore le fléau du monde.

Richelieu ne négligea rien pour détourner cet orage & il suscita dans tout le nord des ennemis à l'Empereur. La France se vit contrainte de suivre la politique ruineuse de sa rivale & de s'épuiser à son tour pour soudoyer les troupes de Gustave Adolphe. Ce conquérant superbe arracha bientôt des mains de Ferdinand & les lauriers de la victoire & le sceptre de cette Monarchie imaginaire, qui étoit l'effroi de tous les peuples. Mais il devint lui-même un objet d'épouvante pour ses propres alliés; & sans le coup mortel, qui l'arrêta dans le cours de ses triomphes, il n'eut rencontré aucun obstacle capable de s'opposer à ses vues ambitieuses & à son génie.

La mort de ce grand homme ne rendit pas le calme à l'Europe. Bientôt Olivares & Richelieu, las de ne plus faire la guerre que par les bras des nations étrangères, voulurent encore mesurer les forces des deux Monarchies, qu'ils gouvernoient. L'Espagne parut d'abord reprendre son ancien ascendant & devoir accabler la France. Le premier choc fut terrible, & se fit sentir jusqu'à Paris: l'intrépide Richelieu en trembla dans le palais de son maître. Mais le sein de l'Espagne, déchiré par ce dernier effort & en proie

TE
e le maî-
malgré sa
du monde.
pour dé-
dans tout
pereur. La
ivre la po-
& de s'épuî-
les troupes
quérant su-
s de Ferdi-
victoire & le
imaginaire,
euples. Mais
d'épouvaner
sans le coup
e cours de ses
ré aucun obf-
ses vues am-

aux dissensions civiles, offrit aux Fran-
çois une vengeance facile & éclatante :
la Maison d'Autriche fut enfin désabusée
sans retour du fol espoir d'asservir l'Eu-
rope entière sous ses loix. Louis XIV
parut encore renouveler le chimérique
projet de la Monarchie universelle. Qu'il
en coûta cher à la France pour de vains
triumphes & pour remplir le monde de
frayeur & d'admiration !

Le sceptre des mers, qui eut une origine
commune avec celui de la Monarchie
universelle, & qui fut engendré comme
lui par la puissance gigantesque de l'Espa-
gne, produisit les mêmes tempêtes & les
mêmes calamités. Il passa des mains de la
Maison d'Autriche dans celles de la Hollan-
de, qui se vit contrainte de le céder aux
Anglois. Louis XIV parut un moment le
ravir à ces fiers insulaires, qui le reprirent
avec audace pour ne le perdre que de
nos jours : & dans ces changemens di-
vers, il fut toujours souillé du sang des
hommes & ne cessa d'écraser ensemble
& les vainqueurs & les vaincus.

Il faut l'avouer à la honte des nations ;
accablées aux trésors du nouveau Monde,
la politique étoit devenue insidieuse &
sale ; & les plus puissans Monarques ne
s'ouvroient point d'employer les plus lâ-
ches artifices pour nuire à leurs ennemis.
Dévoilerai-je ici les intrigues sourdes &
énébreuses, les noires trahisons, les hai-

nes & les divisions intestines , qui ont été fomentées par l'or perfide des Espagnols ? Dirai-je que Philippe II mettoit toute son étude à semer la discorde , à soudoyer des traîtres & à distribuer des poignards aux assassins ? Dirai-je que ce Prince cruel & hypocrite dirigeoit dans l'ombre tous les ressorts , qui ont produit les massacres de la Saint-Barthelemi , & que , malgré son caractère grave & mélancolique , on le vit à cette occasion faire éclater les transports d'une joie insensée ? Dirai-je qu'à la mort de Gustave Adolphe on fit à Madrid des réjouissances publiques pour insulter aux mânes de ce héros , & que pendant douze jours consécutifs Philippe IV assista sans pudeur à la représentation d'une tragédie burlesque & ignoble intitulée : *la mort du Roi de Suede* ?

Avec quelle profusion les richesses de l'Amérique furent-elles semées en France , pour y faire germer tous les malheurs & tous les attentats ! L'Espagne devint par ses trésors l'ame de nos guerres civiles & de toutes les conspirations qui éclaterent parmi nous pendant près de deux siècles. C'est elle , qui corrompit le cœur de Biron & qui soutint dans la révolte le Connetable de Bourbon , les Guises , le frère de Louis XIII & Condé. C'est son or , qui déchira le sein de l'Angleterre & qui ne cessa de troubler l'Irlande pendant le regne glorieux d'Elisabeth. Les Rois d'Es-

pagne s'étoient persuadés qu'ils pouvoient acheter le monde avec leurs trésors, & tous les moyens de parvenir à ce but tant désiré sembloient leur être indifférens : il leur importoit peu d'employer le fer des soldats ou celui des traîtres ; le feu de la guerre, les rixes de la discorde ou les torches du fanatisme.

Richelieu ne dédaigna point d'abaisser son génie, jusqu'à imiter Olivares dans sa politique perfide. Tandis que le ministre Espagnol répandoit l'or à pleines mains pour trouver des assassins, qui le délivrassent du nouveau Roi de Portugal, & pour soulever les sujets de Louis XIII ; son rival prodiguoit les richesses de la France, pour perpétuer la guerre civile en Catalogne & pour faire renaître en Ecosse & Angleterre ces divisions sanglantes, qui conduisirent par la suite Charles I sur l'échaffaud. Il sembloit qu'alors la générosité, la franchise & la grandeur d'ame fussent bannis du conseil des Rois. On ne savoit plus vaincre que par le crime, & chaque nation ne cherchoit plus son bonheur & sa prospérité que dans l'abaissement & la misère de nations voisines.

Vers ces temps malheureux, la France & l'Angleterre formoient des établissemens dans le nord de l'Amérique. Champlain avoit déjà bâti Quebec : Baltimore jettoit les premiers fondemens du Mary-

land , & la nouvelle Angleterre étoit alors dans son berceau. Peut-être allons-nous voir ces colonies dédommager les deux Métropoles des longs malheurs , que l'or du Mexique & du Pérou leur a fait éprouver. Peut-être les états de l'Europe enfin détrompés des illusions de la politique Espagnole , vont-ils recourir à des principes plus solides & plus conformes à la nature. Ces nouvelles contrées ne sont point fertiles en métaux précieux & n'offrent point à l'avidité des Conquérans des trésors perfides & corrupteurs. Elles leur présentent des fourrures , des côtes poissonneuses , des terres immenses à défricher. Elles vont leur servir d'asyle contre la tyrannie de Richelieu & de Cromwel , & contre l'esprit de vertige , qui bouleverse l'Angleterre. Les Isles de l'Archipel Américain , la plupart abandonnées ou dédaignées par les Espagnols , ouvrent encore un nouveau champ à l'activité des deux peuples. Un commerce sans bornes va s'élever à nos yeux : il va répandre sur l'Angleterre & la France des richesses toujours renaissantes & y faire revivre toutes les sortes de l'abondance & de la prospérité. O vœu d'un cœur embrasé de l'amour de la patrie & du genre-humain , ne serez-vous donc j mais rempli ? C'est donc en vain que je parcours tous les états , qui ont pris part à la conquête de l'Amérique. En vain à chaque

point de vue , l'espérance vient-elle ranimer mon courage ; le doux spectacle du bonheur public que je cherche avec tant d'avidité & que je crois toujours entrevoir , fuit devant moi & s'évanouit comme une ombre légère.

Le Canada , cette contrée si vaste & si fertile sous un ciel si pur , est devenu un champ de discorde , de carnage & de rapines , où le sang François n'a point cessé de couler , où les trésors de la Monarchie ont été s'enfouir pendant plus d'un siècle. En attisant le feu de la guerre entre les naturels du pays , au lieu de l'éteindre , Champlain dévoua sa colonie naissante à des querelles interminables avec des peuples braves & féroces. Cet incendie ne tarda pas à se communiquer aux colonies voisines , & bientôt des démêlés de hordes sauvages devinrent en quelque sorte des guerres nationales entre la France & l'Angleterre. La traite des pelleteries fournissoit de fréquentes occasions de rupture & d'hostilités. On répandoit toujours du sang ; & les Canadiens , plutôt soldats que cultivateurs , redemandoient sans cesse de nouveaux secours à leur Métropole , sans jamais lui payer aucun tribut. Heureuses encore les deux nations rivales , quand ces débats lointains n'excitoient pas en Europe des commotions violentes ! L'explosion fut terrible vers le milieu de ce siècle. C'est des bords de l'Ohio & du

fleuve Saint-Laurent , c'est des gorges des Apalaches que partirent les premières étincelles de l'avant - dernière guerre , qui embrasa les quatre parties du monde & fut si fatale à la France. Que l'on vante maintenant les riches dépouilles du castor , de la martre & de l'hermine ; qu'on regrette les produits du commerce du gin-seng. Mais qu'on se rappelle en même temps tous les malheurs , que cette colonie turbulente attira sur sa Métropole , tous les sacrifices , qu'il fallut faire pour les besoins des habitans , pour les dépenses de souveraineté , & sur-tout pour répondre aux engagemens frauduleux , aux malversations inouïes des préposés du gouvernement. Qu'on se souvienne que pendant plusieurs années le Canada coûtoit au trésor public le revenu d'une des plus belles provinces du royaume ; & l'on bénira peut-être le moment , où cette vaste contrée passa sous la domination de nos fiers ennemis.

Que dirai-je de la Louisiane ? Elle doit être à jamais célèbre dans nos fastes , pour avoir donné naissance au système , à ce monument éternel de démence & d'ivresse nationale. Peut-être , sans les mines fabuleuses de cette région , n'auroit-on pas trouvé sur la terre de pays propres à accréditer les mensonges de Law ; & cet aventurier téméraire n'auroit-il pas fait partager à la nation son délire & ses pro-

jets

jets
du
eu
qui
niv
nité
de t
le B
& de
tous
rés d
billet
que r
toutes
peces
décou
Si l
ques b
vra de
chipel
nous
jets d
à nos
conqu
comm
de tou
co'e d
de sa
comme
ages
Dar
guiffu
ructe
11.

jets insensés. Peut-être sans la découverte du Mississipi, la France n'auroit-elle pas eu à gémir des maux de toute espece, qui ont été la suite d'un bouleversement universel dans les fortunes; & l'humanité n'auroit-elle pas eu à pleurer la perte de tant d'infortunés, qui ont péri dans le Biloxi, victimes d'une aveugle avarice & de la crédulité publique. Voilà donc tous les avantages, que nous avons retirés de la Louisiane: elle a produit les billets de banque & dévoré les habitans que nous lui avons donnés. Il semble que toutes les illusions funestes, toutes les especes de délire, aient été attachées à la découverte du nouveau Monde.

Si la France doit jamais espérer quelques biens de l'Amérique, elle les recevra des Isles qu'elle possède dans l'Archipel. La fertilité naturelle de leur sol nous offre une quantité prodigieuse d'objets d'échange, qui donnent de la valeur à nos denrées. C'est sur tout depuis la conquête des Antilles, que nous avons un commerce extérieur & que nous jouissons de tous les avantages, qu'un peuple agricole & maritime à la fois peut attendre de sa position naturelle. Mais que nous sommes loin d'avoir profité de ces avantages dans toute leur étendue!

Dans les premiers temps, nos Isles languissantes & soumises à un monopole destructeur, qui se reproduisoit sous toutes

II. Partie. H

les formes , ne pouvoient alimenter qu'un commerce très-borné , dont tous les profits passaient dans les mains des étrangers par la contrebande. Après avoir été délivrées des compagnies exclusives , elles tombèrent sous l'oppression de la finance , ce vampire qui s'attachoit alors à toutes les branches de la circulation des richesses pour en pomper la sève. Des droits exorbitans altéroient les rapports des colonies avec la Métropole : des prohibitions imaginées pour rendre plus facile la perception des droits , concentroient dans quelques ports toutes les opérations du commerce & l'empêchoient d'étendre son influence vivifiante sur les diverses provinces du Royaume. Le dirai-je ? La prospérité même de nos Isles & les richesses , qu'elles paroissent verser dans le sein de la France , nous devenoient funestes , en excitant la jalousie d'un rival redoutable.

Les Antilles furent le principal foyer des querelles , qui divisèrent la France & l'Angleterre depuis un demi-siècle. Ce sont autant de points , par lesquels ces deux puissances , qui ne peuvent plus s'entamer en Europe , ont cherché à se nuire & à s'entre-déchirer. Eh quoi ! Le chef-d'œuvre de la politique ancienne de nos Rois fut de reléguer l'Anglois dans son Isle & de lui ôter les moyens de pénétrer dans nos provinces. Falloit-il que nous eussions

des
don
il al
& c
avec
n'av
arme
profi
bien
fer d
la po
chang
pour
il fal
des p
çois ,
me un
comm
tés. (A
Aut
pour
affouv
guerre
lire :

(1)
compar
ous les
de reb
quel q
e tou
onner

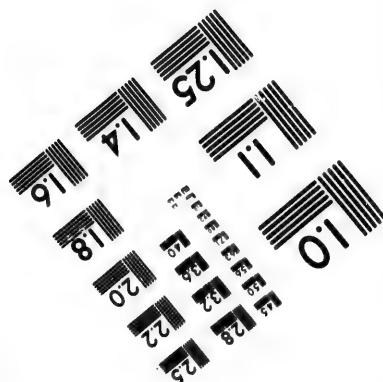
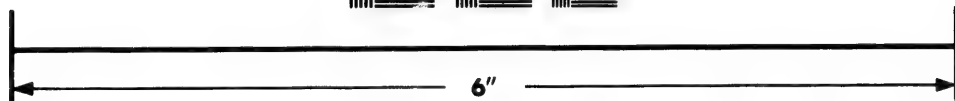
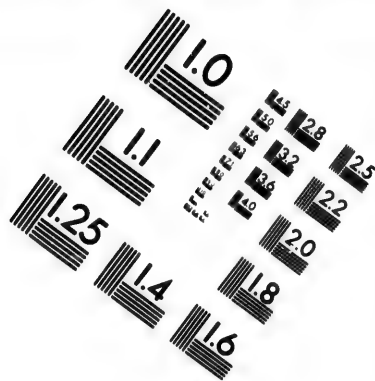
des domaines dans une autre Monde pour donner encore prise à ses efforts ? Falloit-il aller chercher si loin des sujets de haine & de rivalité, des prétextes de guerre avec un peuple, qui depuis cinq siècles n'avoit presque point cessé de tourner ses armes contre nous ? Quels que soient les profits du commerce de nos Isles, combien faut-il d'années pour nous indemniser des frais d'une seule campagne ? Si la politique des deux nations n'étoit point changée par le dernier traité de paix, si, pour conserver ces possessions incertaines, il falloit toujours exprimer l'oppression des peuples & verser le sang François, on ne devroit pas les regarder comme une source de richesses, mais plutôt comme une cause féconde de calamités. (1)

Autrefois on combattoit pour la liberté, pour la patrie, pour la gloire, pour assouvir la passion des conquêtes. La guerre étoit le plus souvent l'effet du délire : mais au moins elle trouvoit une forte

principal foyer de la France & de l'Angleterre. Ce sont ces deux peuples qui se nuisent & à la France & à l'Angleterre. Le chef-d'œuvre de nos Rois est de nous faire pénétrer dans nos propres richesses & de nous enlever la propriété.

(1) Il y a quelques années, un Publiciste comparoit nos Isles à une ferme, qui seroit brûlée tous les deux ou trois ans, & qu'on seroit obligé de rebâtir chaque fois. Il est clair qu'un tel bien, quel qu'en soit le revenu, seroit fort à charge, & que tout homme sage prendroit le parti d'en abandonner la propriété.





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



d'excuse dans la noblesse des motifs , dans la hauteur & la vaste étendue des projets. Maintenant , graces aux possessions des Européens dans l'Amérique , on fait des guerres de commerce. Ce sont des jeux , où les nations s'épuisent d'hommes & d'argent , risquent leur propre existence , dans l'espoir d'envahir une nouvelle branche de richesses souvent incertaine & précaire. Peuples insensés ! Et quel est donc le but , qui vous fait descendre avec tant de fracas dans ces arènes périlleuses , où toutes les chances sont contraires , où le vainqueur même doit bientôt pleurer son infortune & sa ruine ?

Les Anglois se sont montrés les plus ardents à courir ces hasards ; & aucune nation n'a paru mieux prendre ses avantages , ni employer des moyens plus efficaces pour se rendre le sort favorable. Depuis Cromwel jusqu'à nos jours , ils ont mis toute leur ambition à s'emparer , à quelque prix que ce fut , de toutes les branches du commerce de l'univers. C'est dans cet esprit , que l'on dressa le fameux acte de navigation : & ce fut là le fondement de cette puissance colossale , qui fit pendant quelques momens l'épouvante des autres peuples de l'Europe.

En vertu de cette loi célèbre , tout le commerce des possessions Angloises dans les Îles & dans le continent de l'Amérique , prit son cours par la Métropole , &

plusieu
dre à
majesté
l'Angle
semens
des , o
exerce
comme
les côt
s'ouvrit
Baltique
voya d
ses vaif
veau N
pour m
tions pa
marchan
florissant
jamais
abondan
preuve
cés à la
ver les
hommes
d'ompte
bre de
à propo
falloit p
toutes f
toute fa
fier se
prendre
sances

plusieurs ruisseaux vinrent encore se joindre à ce grand fleuve & en augmenter la majesté. Outre les rapports immenses, que l'Angleterre s'est ménagés par des établissemens considérables dans les grandes Indes, outre le monopole étrange, qu'elle exerce sur le Portugal, elle se créa un commerce interlope très-étendu sur toutes les côtes des colonies—Espagnoles. Elle s'ouvrit des débouchés avantageux dans la Baltique & dans la mer du nord : elle envoya dans toutes les Echelles du Levant ses vaisseaux chargés des richesses du nouveau Monde. Comme elle eut toujours pour maxime d'entretenir toutes ces relations par ses seuls navires, sa marine marchande devint en peu de temps la plus florissante & la plus nombreuse, qui eut jamais paru sur les mers. Elle eut en abondance des matelots robustes, à l'épreuve du changement de climats, exercés à la manœuvre & accoutumés à braver les fureurs de l'Océan. Elle eut des hommes de mer, savans dans l'art de dompter cet élément terrible ; & le nombre de ses vaisseaux de haut-bord s'accrut à proportion du commerce immense, qu'il falloit protéger. Elle mit dans ses flottes toutes ses espérances, toute sa force & toute sa gloire. Ce peuple ambitieux & fier se vit bientôt en état de tout entreprendre & de résister à toutes les puissances maritimes de l'Europe conjurées

contre lui. Son pavillon déployé dans les quatre parties du monde annonçoit à toutes les nations du globe le Roi de la mer & l'arbitre du commerce universel.

Les Anglois jouissoient d'un grand avantage dans les parages des Antilles. C'étoit d'avoir, dans leurs colonies du nord, des vaisseaux, des matelots & des soldats acclimatés & toujours prêts à fondre sur les Îles des nations rivales & à s'emparer de leurs flottes marchandes. On ne les accusera pas sans doute de n'avoir pas su se prévaloir d'un si précieux avantage. Cette seule correspondance de forces & de moyens, qui lioit ses domaines des deux mondes, sembloit lui assurer pour toujours le sceptre de l'Océan.

Quel est donc le résultat de ces vastes combinaisons de commerce, qui embrassoient l'univers entier? Que sont devenus ces trésors inépuisables, attirés dans la Tamise de toutes les régions de la terre? Où vint aboutir cet appareil formidable, qui portoit d'un pôle à l'autre la gloire & la terreur du nom Anglois? Pourquoi cette fiere nation se voit-elle tout-à-coup déchue de ses espérances & dépouillée du diadème? Elle n'a manqué ni d'activité, ni de courage, ni de citoyens dévoués, ni de braves défenseurs. Elle ne s'est point endormie sur ses trophées, ni amollie au sein de la victoire: elle n'a point eu à gémir sur de longs revers,

ni sur
Quand
ses mer
conserv
sante &
Ce n'est
mercant
malheur
sa puiss
ce, des
ses entr

Qui
mes, q
nieres
miere
dans les
entrepr
seule de
pour m
nos An
temps l
qui fut
mertum
nécessai
des de
la cour
publicu
dans ce
dans se
loix a
elle-mé
cendre
de la r

ni sur un grand nombre de défaites. Quand ses entrailles se déchiroient , quand ses membres se séparoient du tronc , elle conservoit encore une contenance imposante & terrible : elle étonnoit le monde. Ce n'est qu'à sa politique orgueilleuse & mercantille , qu'elle doit attribuer tous ses malheurs : ils sont le fruit de l'enflure de sa puissance , de ses guerres de commerce , des succès même qui ont couronné ses entreprises.

Qui pourroit évaluer les sommes énormes , que lui ont coûtées les trois dernières guerres ? Elle s'est attirée la première par son commerce de contrebande , dans les colonies de l'Espagne. Elle n'a entrepris la seconde , que pour s'emparer seule de toute la traite des fourrures & pour mettre obstacle à la prospérité de nos Antilles , qui étoient depuis longtemps l'objet de sa jalousie. La troisième , qui fut pour elle une source de tant d'amertume & de regrets ; n'est qu'une suite nécessaire des dépenses & des triomphes des deux précédentes. Celle des trois qui la couvrit de gloire , fit monter sa dette publique presque de deux milliards : & dans ce traité de paix , à jamais célèbre dans ses annales , où elle prescrivait des loix avec tant de hauteur , elle dictoit elle-même l'arrêt , qui devoit la faire descendre du trône & lui arracher l'empire de la mer. Si à cette époque brillante ,

elle n'eût pas été aveuglée par son orgueil , n'auroit-elle pas senti l'épuisement de ses forces intérieures ? Auroit-elle eu l'imprudence de provoquer par des conditions humiliantes la vengeance d'un ennemi , qui n'étoit abattu que par les circonstances du moment & qui devoit bientôt recouvrer sa force & son courage ? Si elle n'eût pas été écrasée sous le poids de sa dette publique , auroit-elle comblé la mesure de l'oppression envers ses colonies par des impôts arbitraires & intolérables ? Si elle n'eût pas été dans un état désespéré , même après ses triomphes , se seroit-elle exposée à perdre son bras droit , ce bras qui lui assuroit la victoire , pour conserver le corps & lui redonner quelque vigueur ?

Tels furent les principaux effets de la conquête du nouveau Monde sur l'Europe en général. Elle fut une source inépuisable de calamités ; & elle influa , d'une manière plus ou moins directe , sur tous les fléaux qui ravagèrent depuis cette partie du globe. Elle prolongea l'empire des préjugés destructeurs & retarda peut-être de deux siècles les progrès des connoissances vraiment utiles au genre-humain. Elle devoit adoucir les mœurs des Européens & les porter à la bienfaisance ; elle les rendit plus cruels & plus impitoyables. Elle devoit relever la dignité de l'homme & lui apprendre la noblesse de

son or
de qu
nouve
l'espec
l'Europ
rendit
sérable

Que
sition ,
Elle ét
science
des ma
ouvrant
& plus
à perfe
Botanic
tion &
le quin
cet anti
la putr
la plus
sur - tou
pagnées
le com
des aîle
elle no
les pro
procura
& plus
nous on
devroit
Et d'ai
n'ont-el

son origine ; elle ne fit qu'enfler le cœur de quelques despotes & leur fournir de nouveaux moyens d'opprimer & d'avilir l'espece humaine. Elle devoit enrichir l'Europe ; elle la couvrit de deuil & la rendit , en quelque sorte , déserte & misérable.

Quels biens pourroit-on mettre en opposition , pour contrebalancer tant de maux ? Elle étendit sans doute le domaine des sciences & des arts en leur fournissant des matériaux & des instrumens & en ouvrant au génie une carrière plus vaste & plus brillante. Elle contribua sur-tout à perfectionner l'Histoire naturelle , la Botanique , la Géographie , la Navigation & l'Astronomie. Elle nous apporta le quinquina , ce tonique restaurateur , cet antidote si sûr contre la gangrène & la putridité , ce remede universel contre la plupart des fievres intermittentes & sur-tout contre celles , qui sont accompagnées de la léthargie. Elle fit sortir le commerce de l'enfance & lui donna des aîles pour parcourir l'univers entier ; elle nous appella au partage de toutes les productions de la nature & nous procura des jouissances plus nombreuses & plus variées. Mais que tous ces présens nous ont coûté cher ! Quel homme sage devoit jamais les désirer à un tel prix ? Et d'ailleurs la plupart de ces jouissances n'ont-elles pas plutôt irrité nos desirs &

augmenté le nombre de nos besoins qu'elles n'ont contribué à notre bonheur réel?

Dirai-je que l'Amérique fournit des métaux précieux, des perles & des diamans, pour rehausser l'éclat de la beauté & la majesté du front des Rois? Laissons aux Poètes & aux Rhéteurs le soin de vanter ces frêles avantages, qui sont d'un poids si léger dans la balance du bonheur public. Le vrai Philosophe est bien éloigné sans doute d'interdire la parure aux femmes & de bannir de la ceinture de Vénus les graces & les jeux qu'elle récelle. La femme est la compagne de l'homme; elle lui est donnée pour semer de fleurs le sentier pénible de la vie; & ce seroit être l'ennemi du genre-humain, que d'envier à ce sexe les attraits qu'il a reçus en partage, & l'art plus séducteur encore d'étendre l'empire de ses charmes. Mais la beauté ne peut-elle briller sans le vain étalage de l'opulence; & les étincelles des diamans ne doivent-elles pas au contraire affoiblir son éclat? Ne craint-elle pas de se priver d'une partie de nos hommages, en les détournant sur des objets, qui lui sont étrangers? Pourquoi voudroit-elle toujours mêler l'idée importune de la richesse aux doux sentimens, qu'elle inspire sans effort & sans contrainte?

La pompe, qui accompagne les Rois, n'est pas devenue plus imposante, depuis

la dé
les pi
autres
nées.
plus f
ces ri
roient
l'orgue
nution
que, c
abonda
n'empr
ou du
de l'an
La tête
qu'il re
jours a
Doit-
précieu
celle de
l'Améri
raire,
effet, s
toutes
duiroit
denrées
dreroit
gage de
qualités
moindre
voir être
dance
roit do

la découverte des diamans du Brésil ; & les pierres précieuses de l'Asie suffisoient autrefois à l'ornement des têtes couronnées. D'ailleurs, quand on rassembleroit plus facilement une grande quantité de ces richesses éblouissantes, elles exciteroient moins l'admiration du vulgaire : & l'orgueil perdrait davantage par la diminution de leur prix dans l'opinion publique, qu'il ne pourroit gagner par leur abondance. La vraie couronne d'un Roi n'emprunte rien des mines de Solempour ou du Brésil ; elle reçoit tout son éclat de l'amour & du bonheur des peuples. La tête d'un Monarque entouré de sujets, qu'il rend heureux par sa sagesse, est toujours assez resplendissante de gloire.

Doit-on ranger l'abondance des métaux précieux dans la classe des biens ou dans celle des maux, que nous a procurés l'Amérique ? L'accroissement du numéraire, considéré en général, seroit de nul effet, s'il étoit également distribué sur toutes les nations de l'Europe. Il ne produiroit qu'un renchérissement universel des denrées : & même à cet égard, il engendreroit un mal, puisqu'en avilissant le gage des richesses, il altéreroit ses deux qualités utiles, qui sont de contenir le moindre volume possible & de pouvoir être facilement transporté. L'abondance des métaux monnoyés ne pourroit donc être avantageuse qu'aux seules

nations , qui s'en procureroit une plus grande quantité relative : alors elle appauvriroit les autres Etats ; elle troubleroit l'harmonie générale & seroit un véritable fléau pour le genre-humain.

D'ailleurs l'avantage n'est le plus souvent qu'illusoire , même pour les nations , qui paroissent le plus favorisées : & celles qui ont la plus grande part dans la distribution du produit des mines achètent bien cher un éclat trompeur & perfide. Je ne parle point ici des peuples , qui négligeroient leur agriculture , pour s'occuper uniquement des moyens d'avoir une plus grande quantité d'or & d'argent. Il est clair qu'ils laisseroient échapper la réalité pour se saisir de l'ombre ; & l'exemple de l'Espagne est trop frappant pour ne pas dissimuler tous les doutes à cet égard. Je ne parle point non plus d'une nation , qui vendroit beaucoup plus de denrées , qu'elle n'en achèteroit de l'étranger , dans la vue d'acquérir une grande masse de numéraire. C'étoit là le secret de la balance du commerce , dont on a fait tant de bruit en Angleterre & en France pendant quelques années. Mais pour en sentir l'illusion , il suffit de penser , qu'un Etat doit acquérir plus de force & de gloire en nourrissant une grande population , qu'en augmentant le nombre de ses lingots d'or.

Je suppose le cas le plus séduisant ;

celui
fits de
pécun
de la
tribué
tion ,
limen
si elle
un m
popul
amene
nécessi
fassent
pitalist
alors
canaux
dans l
ber da
Elles
dont e
nemen
du deh
ple q
comme
qui les
distribu
toutes
trésors
de ce c
Je v
tails &
import
ter au

celui d'un peuple , qui par les seuls profits de son commerce accroît ses richesses pécuniaires aux dépens des autres peuples de la terre. Si ces richesses ne sont pas distribuées avec harmonie dans le sein de la nation , si elles sont le fruit du monopole , l'aliment de l'agiotage & la proie des favoris ; si elles engendrent un luxe desordonné , un mouvement rapide , qui précipite la population dans les grandes villes ; si elles amènent des guerres ou des dissipations , qui nécessitent des emprunts publics & qui fassent regarder les Financiers & les Capitalistes comme les colonnes de l'Etat ; alors elles engorgeront la plupart des canaux qui doivent faire circuler la vie dans le corps politique , & le feront tomber dans l'accablement & la langueur. Elles causeront le malheur d'une nation , dont elles paroissent être la force & l'ornement. Les richesses pécuniaires arrivées du dehors ne peuvent être utiles à un peuple que lorsqu'elles sont acquises par le commerce d'économie , & que l'esprit , qui les a fait acquérir , préside à leur distribution & à leur dépense. Or , parmi toutes les nations , qui se sont partagé les trésors de l'Amérique , une seule sut jouir de ce double avantage.

Je viens d'instruire , dans tous ses détails & sous tous les rapports , la cause importante , que j'avois entrepris de porter au tribunal du genre-humain. J'ai exa-

miné les avantages , que la découverte du nouveau Monde pouvoit procurer à ses peuples indigenes , à ses nouveaux habitans & aux diverses nations de l'Europe. J'ai fait voir comment les fruits inestimables , que l'univers entier devoit en attendre , ont été changés en poisons mortels par la rage des conquérans & l'ambition des Rois. J'ai fondé les plaies de l'humanité , & j'ai d'avance indiqué les remèdes , en traçant la marche qu'il auroit fallu suivre dès l'origine de cette révolution mémorable. Je pourrois donc regarder ma tâche comme remplie : mais pour ne laisser sans développement aucune des branches de la question proposée , je vais reprendre l'exposé des moyens d'accroître les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. (1)

(1) Je n'ai pas cru de séparer ces deux objets , parce qu'ils sont intimement liés & souvent confondus , & qu'on ne pourroit les traiter successivement sans des redites superflues & fastidieuses.



QUEL
avan
nien.

IL se
plus ha
& que
qu'elle
merveil
équilibre
orages :
des tem
ne devi
tion &
parties.
nelle es
de l'am
par des
ne s'ac
nos fac
passions
que dan
maine
feroit-el
lutions
individu
poque d

VII.

QUELS sont les moyens d'augmenter les avantages & de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique ?

IL semble que la nature ne médite ses plus hauts desseins que dans le trouble , & que c'est au sein du désordre même qu'elle se plaît à préparer ses plus grandes merveilles. Les élémens ne se mettent en équilibre que par les tourmentes & les orages : le printems est toujours précédé des tempêtes de l'équinoxe : les germes ne deviennent féconds que par l'altération & la dissolution apparente de leurs parties. Le passage de l'enfance à la jeunesse est marqué par une fièvre ardente de l'ame : nos organes ne se forment que par des efforts pénibles, nos membres ne s'accroissent que dans les douleurs, nos facultés ne s'étendent que par les passions, notre raison ne se développe que dans le délire. Pourquoi l'espèce humaine considérée dans son ensemble ne seroit-elle pas soumise aux mêmes révolutions & aux mêmes loix que les divers individus qui la composent ? Pourquoi l'époque de sa force & de sa virilité ne seroit-

elle pas de même annoncée par des orages & des tempêtes ?

Si notre imagination s'agrandit & s'élève à la hauteur d'un tel sujet , si nous concevons que l'univers politique ait une durée proportionnelle à son étendue , lors tous les tems qui se sont écoulés depuis l'origine des choses ne nous paroîtront plus que l'enfance du monde : tous les grands événemens qui enrichissent l'Histoire ancienne , qui étonnent notre foiblesse & nous remplissent d'admiration ne seront plus que les jeux & les ébats d'un géant qui vient de naître & s'agite dans son berceau. La succession rapide de tant d'Empires , qui ont brillé quelques momens pour aller tour-à-tour s'engloutir dans l'oubli , sera semblable à ces légers passe-tems du premier âge , qui ne laissent aucune trace dans la mémoire , & sont sans cesse remplacés par des passe-tems aussi frivoles. Tous ces trônes environnés de gloire , toutes ces têtes suberbes qui , dans des siècles reculés , ont attiré les regards & les hommages , seront comme ces bulles d'air , qu'un souffle a produites , & qu'un souffle fait disparoître. Les divers fléaux qui ont effacé un si grand nombre de générations & sembloient devoir repeupler la terre , seront regardés comme ces levains qui excitent une fermentation salutaire pour jeter au dehors l'écume & le superflu des humeurs , & les

dégager

dégager
nuire a
tion des
table de
détruire
ont decl
bleront
dans la
couffe
fort po
donner
ment.

En co
point de
que la r
que , do
virilité ,
si funeste
en-effet l
me est s
vers sa
embrase
tion ; un
le tourm
de lui m
l'enchan
une tém
erreurs &
quefois
repentins
bles ; de
de des p
II. Pa

dégager de tous les vices qui pourroient nuire au développement & à la perfection des organes : enfin le choc épouvantable des grands Etats acharnés à s'entre-détruire, les dissensions intestines, qui ont déchiré le sein des nations, ressembleront aux convulsions qu'on éprouve dans la première jeunesse à chaque secousse de la nature, lorsqu'elle fait effort pour étendre les membres & leur donner un nouveau degré d'accroissement.

En considérant le genre-humain sous ce point de vue, on pourra peut-être penser que la révolution étonnante de l'Amérique, doit le conduire à l'époque de sa virilité, quoiqu'elle paroisse lui avoir été si funeste jusqu'à nos jours. Quels sont en effet les signes qui annoncent que l'homme est sorti de l'enfance & qu'il s'avance vers sa perfection ? Un feu nouveau qui embrase ses sens & allume son imagination ; une surabondance de forces, qui le tourmente & le porte sans cesse hors de lui même ; une foule d'illusions qui l'enchantent & l'égarent ; une impatience, une témérité qui le précipitent dans des erreurs & des dangers sans nombre ; quelquefois des fureurs qui amènent de longs repentirs, des desirs inquiets & insatiables ; des projets que la sphere immense des possibles peut à peine renfermer.

II. Partie.

I

(1) Or tel fut le genre-humain au moment de la découverte d'un autre Monde. Ebloui par l'éclat des nouvelles richesses, qui de tous côtés frappaient ses regards, enivré de la possession d'un si vaste domaine, dont il se crut transporté dans un pays d'enchantemens & de délices. Méfiant ses forces & ses moyens sur l'étendue des terres qu'il venoit d'acquérir & qu'il devoit découvrir encore, il ne vit plus de bornes à ses espérances. La vigueur apparente dont il sembloit jouir, dégénéra bientôt en une extrême foiblesse par l'abus excessif qu'il se hâta d'en faire. La plupart des entreprises furent mal conçues & encore plus mal exécutées : elles énerverent & consumèrent sans fruit tous les ressorts de la puissance générale. Les cœurs dévorés d'ambition ne formèrent plus que des vœux extravagants, la soif de l'or les avoit

(1) Je ne parle point ici des ames foibles & indifférentes, qui se targuent de leur sagesse & vantent de n'avoir jamais connu ces inquiétudes & ces tourmens. Comme la nature destine de tels avortons à ramper toute leur vie dans la médiocrité, comme elle doit les laisser languir dans une éternelle enfance, elle ne leur fait point éprouver les tempêtes qui bouleversent les sens à l'entrée de la jeunesse. Je parle de ces élèves généreux qu'elle appelle aux grandes choses, & qui n'ont besoin que d'être mis à leur place dans l'âge de la raison pour déployer les talens les plus riches & les plus utiles.

fermés
Mai
routes
avoir
peut-ê
tacher
après l
détrom
roient
heur,
les leço
périenc
N'est-il
maxime
pendant
de rom
ont arr
dans l'in
conquér
votre g
vous fa
cruels
les fers
enfance
l'accabl
punité ;
de ses
heur pu
nes &
la lumi
jugés
dence &
& pare

fermés à tous les sentimens de la nature.

Mais après avoir parcouru toutes les routes qui conduisent à l'erreur, après avoir été le jouet de toutes les illusions, peut-être le genre-humain va-t-il enfin s'attacher à la vérité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeunesse orageuse, détrompé des chimères séduisantes qui égaraient sa raison, formé à l'école du malheur, peut-être va-t-il mettre à profit les leçons terribles qu'il a reçues de l'expérience, & recouvrer tous ses droits. N'est-il pas tems de secouer le joug des maximes barbares qui l'ont fait gémir pendant tant de siècles? N'est-il pas tems de rompre ces entraves multipliées, qui ont arrêté son essor & l'ont fait ramper dans l'indigence & la bassesse? Frémissez, conquérans superbes, qui empruntez toute votre gloire des larmes & du sang que vous faites répandre; frémissez, tyrans cruels qui tenez le genre-humain dans les fers, qui cherchez à prolonger son enfance & à perpétuer ses erreurs, pour l'accabler avec plus d'assurance & d'impunité; frémissez, vous tous qui trafiquez de ses souffrances & qui vivez du malheur public. L'homme va briser ses chaînes & déchirer le voile qui lui dérobe la lumière, il va se dépouiller des préjugés oppresseurs & se revêtir de prudence & de sagesse. Il levera enfin la tête & paroîtra dans toute sa dignité.

Tout concourt à préparer cette révolution si désirable ; tout fait effort pour rendre à l'homme ses prérogatives & son diadème. Les écrits des sages ont découvert un nouvel horizon aux yeux du vulgaire. Il s'élève de toutes parts des voix, qui réclament pour les droits imprescriptibles de la nature : les maximes utiles se répandent & se propagent, l'opinion s'épure au creuset de la discussion & de la vérité ; la philosophie se fait jour à travers tous les obstacles, elle pénètre dans les conseils des Rois, elle assiege les trônes. Que dis-je ? Les Rois mêmes sont imbus de ces maximes consolantes qui assurent la félicité des nations. Désabusés du vain éclat des conquêtes, ils cherchent la gloire par des routes plus sûres ; ils dirigent leur ambition vers des objets moins fragiles ; & c'est dans le cœur de leurs sujets plutôt que sur d'immenses déserts qu'ils se montrent jaloux de régner. Déjà les intérêts du peuple & de l'humanité ne sont plus étrangers aux vues de la politique Européenne. Déjà l'amour du bien général devient l'ame de toutes les négociations & préside à tous les traités.

Voilà sans doute la conquête la plus importante que le genre-humain pouvoit attendre de la révolution des âges ; voilà le moyen le plus sûr & le plus général de mettre à profit les avantages réciproques que les deux mondes peuvent se procurer

& de
fès de
ner la
mer la
de la
les de
aux d
fortifie
mes &
cœurs
de gra
vains
premie
les cri
d'une
ont re
l'ont fa
génie !
mes tr
les bou
tes les
a renv
dont l'
flamme
si long
Ils
chesses
ques
comm
que ;
& la
& leu
ténébr

& de réparer les maux qu'ils se sont causés depuis trois siècles : c'est de perfectionner la raison universelle ; c'est de faire aimer la vérité , de la dire avec courage , de la faire entendre à ceux qui balancent les destins des peuples : c'est de revenir aux doux sentimens de la nature , de fortifier les liens qui doivent unir les hommes & les nations , d'échauffer tous les cœurs d'un amour mutuel. Que d'actions de grace ne doit-on pas rendre à ces écrivains généreux qui se sont dévoués les premiers à la persécution , qui ont bravé les cris de l'intérêt , de l'hypocrisie , & d'une multitude aveugle & séduire , qui ont rendu à la vérité tout son éclat , & l'ont fait revivre sous l'empreinte de leur génie ! Que de gloire environne ces hommes transportés d'une sainte fureur , dont les bouches éloquentes ont entraîné toutes les opinions , dont le souffle véhément a renversé toutes les idoles du préjugé , dont l'ame brûlante a gravé en traits de flamme les divins préceptes de la nature si long-temps oubliés ou méconnus.

Ils ne sont plus ces temps , où les richesses accumulées dans les mains de quelques hommes avides étoient regardées comme des signes de la prospérité publique ; où celui qui dépouilloit le peuple & la nation passoit pour leur bienfaiteur & leur soutien. Ils ne sont plus ces temps ténébreux où la vérité captive gémissoit

106 DE LA DECOUVERTE

dans le cœur d'un petit nombre de sages. Les deux Mondes vont s'éclairer de plus en plus & se concerter sur les moyens d'augmenter mutuellement le bonheur. Le feu sacré va luire en liberté du couchant à l'aurore. Et qui pourroit désormais l'obscurcir ou l'éteindre parmi nous , quand le souverain lui-même s'efforce de le recueillir , d'en rassembler les étincelles éparfes , de le ranimer autour de son trône comme dans un foyer ardent ? Comment pourroit-on condamner au silence le citoyen zélé pour le bien général , quand il s'élève un concert de voix , qui accompagne & fortifie la sienne ? L'homme puissant , qui abuseroit de son pouvoir pour le punir , commettrait un crime inutile : & l'opinion publique a pris trop d'empire pour ne pas résister à toutes les forces humaines. Le vrai Philosophe dont on voudroit étouffer la voix , n'auroit qu'à frapper du pied la terre , il en feroit sortir mille vengeurs de la justice & de l'humanité.

En rétablissant l'homme dans le droit inaliénable de publier les vérités utiles , en réclamant ce droit comme le moyen le plus efficace d'accélérer les progrès de la raison & de multiplier les avantages de la découverte de l'Amérique , on est bien éloigné de vouloir justifier & enhardir l'audace & la licence. Il importe au maintien de l'autorité publique qu'elle

soit res
 être an
 en digi
 tion. L
 res , qu
 qui con
 orgueil
 ce qui
 des pe
 che d'é
 l'human
 que d'
 autant
 de relâ
 peuples
 ces pa
 bornes
 mes , t
 se couv
 & ne d
 généra
 soif de
 fés de

Loir
 disent
 rent l
 l'hum
 d'étend
 ples ,
 nous
 & les
 décou
 que t

soit respectée ; & la vérité même ne doit être annoncée aux personnes constituées en dignité qu'avec une sage circonspection. Loin de nous ces écrivains téméraires , qui ne connoissent point de frein , qui confondent tous les rangs dans leur orgueil , qui attaquent sans pudeur tout ce qui doit être l'objet de la vénération des peuples. Autant il est honteux & lâche d'être indifférent sur les malheurs de l'humanité , ou de n'en défendre les droits que d'une voix timide & tremblante ; autant il est dangereux & condamnable de relâcher les liens de la soumission des peuples envers la puissance tutélaire. Tous ces panégyristes outrés d'une liberté sans bornes & de l'égalité naturelle des hommes , tous ces déclamateurs turbulents qui se couvrent du manteau de la Philosophie & ne craignent point d'altérer l'harmonie générale , sont bien plus dévorés de la soif de la renommée , qu'ils ne sont échauffés de l'amour du genre-humain.

Loin de nous ces faux Sages qui se disent les citoyens de l'univers , qui décorent leur froid égoïsme du nom chéri de l'humanité , & sous le spécieux prétexte d'étendre nos affections sur tous les peuples , affoiblissent les nœuds sacrés qui nous attachent à la patrie. Les voyages & les liaisons de commerce nées de la découverte du nouveau Monde , n'ont que trop multiplié une espèce d'hommes

étrangere par-tout, indifférente sur tous les cultes & sur tous les principes de la politique & de la morale, accoutumée à braver l'opinion, à mépriser la censure publique & à secouer le joug des loix. Ce seroit calomnier la Philosophie ou abuser étrangement de ses préceptes, que de la rendre complice d'un tel désordre. Quel plus puissant encouragement pour la vertu, quelle sauve-garde plus assurée des bonnes mœurs, que le penchant qui nous attire vers les lieux de notre naissance & l'espoir de mériter l'estime de nos concitoyens? Non, la vraie Philosophie ne détruit pas des affections si douces, & ne nous affranchit pas d'un frein si salutaire. En éteignant les haines nationales, loin d'amortir le feu de l'amour patriotique, elle en épure au contraire la flamme & la rend plus vive & plus durable.

Loin de nous ces Cyniques modernes, qui étendent la liberté d'agir & de penser jusqu'à arracher le voile de la pudeur, & ne rougissent pas de substituer aux attraits de la vertu les séduisantes amorces de la volupté! En vain prétendrait-on s'autoriser de l'exemple de quelques peuplades sauvages, connues depuis la découverte du nouveau Monde (1),

(1) Il n'est pas de mon sujet de fixer le degré de croyance, que méritent le livre de M. de Bougainville sur l'Isle d'Ota-Hiti & d'autres Romans

pour aff
au plus
vant av
reconnoi
mour. Q
mœurs so
& le gag
blique?
eux-mêm
gination
sirs des s
fert par l
de l'existe
deau : il
jeunesse a
lieu de re
sur cette
faire les c
Loin de
qui ne re
loix & d
l'état sau
civilisation
sur la dist

historiques,
au desir de
est pas da
e fictions i
une narrati
ons à con
rendre h

pour assurer qu'une nation peut atteindre au plus haut degré du bonheur en suivant aveuglement ses penchans , & en ne reconnoissant de loix que celles de l'amour. Qui peut ignorer que les bonnes mœurs sont le plus ferme soutien des états , & le gage le plus sûr de la prospérité publique ? En vain de Empiriques trompés eux-mêmes par les feux impurs d'une imagination dépravée préconisent-ils les plaisirs des sens comme le seul antidote offert par la nature pour adoucir les maux de l'existence & en faire supporter le fardeau : ils mettent entre les mains d'une jeunesse avide des poisons agréables au lieu de remèdes , & ils versent l'opprobre sur cette vie , dont ils osent se vanter de faire les délices.

Loin de nous ces Sceptiques dangereux , qui ne recueillent de la comparaison des loix & des coutumes des peuples depuis l'état sauvage jusqu'au plus haut degré de civilisation , qu'une incertitude universelle sur la distinction du juste & de l'injuste &

historiques , nés de l'amour de la nouveauté & du désir de bercer l'ennui d'un peuple oisif. Ce n'est pas dans des relations de voyages remplies de fictions ingénieuses & embellies par les charmes d'une narration vive & animée que nous apprenons à connoître l'homme & les vrais moyens de le rendre heureux.

II. Partie.

K

sur les principes de nos devoirs. Loin de nous ces nouveaux Erostrates , qui voudroient réduire en cendres l'édifice sacré de la religion & enlever à la Divinité tous ses adorateurs. Eh quoi ! N'est-ce point à la religion seule à sécher les larmes du foible qu'on opprime , à établir un commerce sublime entre le ciel & la terre , à élever nos cœurs & nos pensées vers la source de tout bien & de toute justice ? Il n'appartient qu'à elle d'annoblir nos sentimens , & de nous ouvrir le chemin de l'immortalité. Sans la religion la probité n'a point de base , & la vertu privée de sa récompense n'est plus qu'un vain nom. La conscience , cette voix intérieure qui nous fortifie dans les tribulations & nous venge des injustices , ce juge incorruptible qui nous reproche sans cesse nos mauvaises actions & nous engage au repentir , est le sentiment même de la présence de Dieu ; c'est le sceau de la Divinité empreint dans nos ames. O homme , sois bon & juste ; l'Auteur de tous les biens te voit & t'accompagne sans cesse ! Le dogme de la Providence soutient notre foiblesse , relève notre courage & fait les vrais héros. Il ne produit pas comme le dogme de la fatalité ce courage aveugle & féroce , qui enhardit les scélérats dans le crime , ni cette brutale & bouillante ivresse qui fait les brigands déterminés & les conquérans : mais il engendre

la v
pable
ce qu
du M
trouv
bienfa
gnifiq
d'un
ames
où la
forte
du bie
O Di
& ce
ma vi
ce ,
j'oubl
qu'à
Que
offrir
dépou
vain
timide
frayan
en no
qui ne
blent
& ine
cience
le plus
grès
l'effet
née ,

la vraie force de l'ame & nous rend capables des plus sublimes efforts. Qui est-ce qui se croira foible dans la compagnie du Maître de l'univers ? Qui est-ce qui ne trouvera pas des charmes à pratiquer la bienfaisance sous les yeux d'un Dieu magnifique dans ses promesses ? Si le sein d'un véritable ami est un creuset où nos ames s'épurent , si c'est un foyer brûlant où la vertu nous embrase , combien sera forte & grande l'ame qui puisera l'amour du bien dans le sein de la Divinité même ? O Dieu de mon cœur ! je sens ta présence & ce sentiment fait toutes les délices de ma vie ; je me sens pénétré de ton essence , & dans l'ivresse de mes facultés , j'oublie ma foiblesse & je m'élève jusqu'à toi.

Quel dédommagement pourroient nous offrir les pervers qui entreprennent de nous dépouiller d'un sentiment si cher ? Sous le vain pretexte de tranquilliser les esprits timides & de dissiper les phantômes effrayans de la superstition , ils détruisent en nous l'horreur du vice & le penchant qui nous porte au bien ; ils nous troublent dans la jouissance des plaisirs purs & inestimables attachés à une bonne conscience. Leur projet détestable est l'abus le plus révoltant qu'on ait pu faire du progrès des connoissances humaines , il est l'effet du délire & d'une audace effrénée , c'est le dernier terme où puissent

atteindre la malice & la dépravation du cœur.

Loin de nous ces orgueilleux Sophistes, qui portent un œil scrutateur sur la Majesté divine, & citent au tribunal de leur fiere raison tous les attributs de l'Etre suprême. Tout m'avertit que l'esprit humain est resserré dans des limites très-étroites. Loin de pouvoir m'élever à la connoissance parfaite de l'infini, je sens que les objets qui m'environnent, quoique bornés comme moi, s'échappent quand je veux les considérer de trop près. Je ne connois les corps que je touche que par leur surface; si je veux pénétrer dans leur nature & les connoître dans leurs élémens, je ne trouve que mystères & obscurité. Après bien des efforts & de vaines recherches, mon esprit se perd en contemplant l'être le plus vil; un seul grain de sable suffit pour confondre la science la plus profonde. Est-il donc étonnant que l'essence de la Divinité se dérobe à notre foible vue? O mes amis? aimons la vérité, mais soyons sobres & ne nous fatiguons pas dans des recherches au-dessus de notre portée. Dieu en nous donnant la raison n'a pas voulu nous donner une intelligence semblable à la sienne: c'est être téméraire, c'est vouloir s'égalér à lui que de chercher à le connoître parfaitement. Il peut de l'aveuglement les sacrileges qui n'étudient sa nature, que pour contenter leur curio-

sité.
lum
écla
Le
pén
Divi
Au
men
le c
de l
pre
du T
Tan
entat
le bi
cune
pensé
déro
que
froid
Plato
fait
Ne
abus
hâte
grand
Si qu
parac
& br
rité
s'ils
de l'
dra-t

sité. En contemplant la source de toute lumière, leurs yeux sont éblouis de son éclat, & ne rencontrent que les ténèbres. Le cœur de l'homme simple & vertueux pénétrera plutôt dans le sanctuaire de la Divinité que l'œil curieux du Philosophe. Au lieu de s'épuiser en vains raisonnemens pour mesurer l'Etre immense & de le dégrader en lui donnant les attributs de la créature, le sage pénétré de sa propre foiblesse, & accablé de la grandeur du Très-Haut, s'anéantit en sa présence. Tandis que le savant se tourmente pour entasser des sophismes, l'homme juste fait le bien en secret, dans la confiance qu'aucune bonne action ne restera sans récompense. Si le Dieu que nous adorons se dérobe à nos regards, il parle à nos cœurs : que les systêmes des Philosophes sont froids & stériles, que l'éloquence du divin Platon est foible & rampante, pour qui fait entendre ce sublime langage !

Ne confondons point la science avec les abus ; & que la médiocrité jalouse ne se hâte point de ravalier à son niveau les grands talens qu'elle ne peut atteindre. Si quelques hommes épris de l'amour du paradoxe & doués d'une imagination vive & brillante ont trahi les droits de la vérité qu'ils avoient entrepris de venger, s'ils ont prostitué les plus belles qualités de l'esprit à la défense du mensonge, faudra-t-il proscrire tous les dons du génie

& renoncer aux avantages qu'on doit en attendre ? Malgré les réclamations de l'envie & les cris de l'ignorance , il n'appartient qu'aux grands hommes de donner à l'esprit humain ces nouvelles secousses qui le développent & le conduisent à sa perfection. En vain se plairait-on à vanter les découvertes dues au seul hasard : si parmi les combinaisons sans nombre d'une nature toujours active , quelques jets heureux viennent frapper les regards du vulgaire , ces empreintes légères & informes disparoitraient bientôt sans le génie qui les fixe & les met en œuvre. C'est au génie que nous devons nos plus douces jouissances ; c'est lui qui embellit nos instans & qui assure notre bonheur , en donnant à la vérité un caractère ineffaçable : il ravit notre admiration ; il n'y a que des âmes arides , froides & envieuses , qui lui disputent son empire , & refusent de lui rendre hommage.

En cherchant à étendre les lumières de la raison , sans passer les bornes qui lui sont prescrites ; en dissipant les préjugés , sans porter atteinte aux vérités de sentiment ni aux dogmes révélés ; en évitant l'esprit de système & les écarts de l'orgueil philosophique , on rétablira l'homme dans toutes les prérogatives , on donnera à son bonheur toute l'étendue qui est réservée à sa nature. Le temps nous a détrompés de ces vaines subtilités de la

dialectique , qui ont arrêté les progrès des connoissances humaines , sur-tout à l'époque de la découverte du nouveau Monde : les disputes épineuses , fondées sur des jeux de mots & des équivoques puériles sont tombées dans l'oubli , & les esprits arrêtés trop long-temps dans les champs stériles & ingrats de la Métaphysique ont enfin pris la route des vérités utiles.

Quoique les sciences exactes portées à un certain degré d'élévation ne paroissent pas avoir un rapport direct avec le bonheur du genre-humain , elles servent cependant à la perfection de la raison universelle , en nous apprenant le grand art de généraliser nos idées. Elles détruisent par leur évidence le goût des discussions métaphysiques : elles fortifient notre entendement par la chaîne immense de vérités claires qu'elles lui font parcourir , & par les efforts prodigieux dont elles le rendent capable. Quel plus puissant instrument le génie peut-il employer pour étendre le domaine de la pensée ? Toutes les vérités sont fécondes sous l'œil des géomètres ; ils apperçoivent dans chaque principe des rapports innombrables , qui échappent aux regards du vulgaire. Ils parviennent à des hauteurs qui étonnent notre foiblesse & leur découvrent un horizon sans bornes. Ces géans levent la tête au-dessus des préjugés & contemplent la vérité sous un ciel pur & sans nuages :

ils sont dignes d'être les précepteurs du genre-humain. Que les combinaisons de l'homme d'état sont peu compliquées en comparaison des rapports renfermés dans une formule de hauts calculs ! Avec quelle facilité celui qui devine le principe universel des mouvemens célestes , qui en évalue toutes les loix générales & les anomalies , se jouera-t-il des embarras & des obstacles que peuvent offrir les phénomènes politiques ! On doit donc désirer que les têtes fortes , qui ont inventé de nouvelles méthodes & reculé les bornes de la haute géométrie , ne consomment pas toujours leur activité dans des spéculations abstraites , & se livrent à des recherches plus directement utiles. Si ces athlètes vigoureux , après s'être exercés dans des travaux si pénibles & si élevés , daignent descendre dans la carrière de la politique , ils en sortiroient vainqueurs sans beaucoup d'efforts , & ce seroit peut-être un des plus sûrs moyens de mettre le genre-humain en possession de tous les avantages qu'il peut retirer de la découverte du nouveau Monde. O vous à qui la nature a départi les dons de l'invention & du génie , c'est à vous à diriger & à fixer les regards de la multitude sur les objets dignes de ses hommages. Est-ce donc par des combinaisons stériles & vaines que vous vous contentez de déployer les richesses de l'imagination & la force

cepteurs du
inaisons de
pliquées en
fermés dans
Avec quelle
rincipe uni-
es , qui en
& les ano-
arras & des
les phéno-
donc désirer
inventé de
les bornes
nsument pas
des spécula-
des recher-
Si ces athle-
exercés dans
élevés , dai-
rrière de la
vainqueurs
seroit peüt-
s de mettre
de tous les
e la décou-
vous à qui
de l'inven-
us à diriger
multitude sur
nages. Est-ce
ériles & vai-
de déployer
& la force

de la pensée ? Laissez-là un moment ces vastes systêmes , ces hautes méditations qui nous ravissent sans nous rendre meilleurs ni plus fortunés , & montrez-nous que ce n'est pas en vain que le sceptre est remis entre les mains de l'homme.

L'étude des sciences exactes n'a pas peu contribué à éteindre l'esprit persécuteur & à calmer la fureur des disputes théologiques. Graces aux tentatives heureuses & aux découvertes des grands hommes , le goût des recherches utiles s'est répandu , le regne du fanatisme est détruit & les seules armes de la persuasion préparent le triomphe de la vérité. Sainte émanation de l'essence divine , ô vérité , dont la vue seule fait les délices du sage , tu ne lui inspires que des sentimens de paix : tu ne te communicates à lui que dans la retraite & le silence ; tu lui fais souvent préférer à l'éclat de la gloire les plaisirs d'une heureuse tranquillité ; tu répands une lumière douce , une chaleur bienfaisante sur ceux qui t'aiment. Est-il possible que tu verses dans nos cœurs le poison du fanatisme ? Est-ce donc avec les tisons de la discorde , est-ce à la lueur des bûchers que tu éclaires les hommes ? Ceux qui aiguissent des poignards pour te défendre ; ceux qui se décorent de ton nom sacré pour nuire aux hommes , ceux qui sous une apparence de droiture & de sincérité nourrissent dans leurs cœurs des

haines de parti, sont tes plus cruels ennemis & les apôtres du mensonge.

La raison universelle perfectionnée & dégagée de tous les nuages dont elle est encore enveloppée, découvrira sans peine les moyens d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la conquête de l'Amérique. Toutes les causes des maux qui ont suivi cette conquête sont dévoilées : tous les obstacles qui se sont opposés à la prospérité des états sont connus : & en appliquant les remèdes avec la prudence & la lenteur nécessaires pour éviter les secousses trop violentes, on parviendra peut-être à cicatrifier les plaies de l'humanité. Il ne faut pas s'attendre que d'un pôle à l'autre tout rentrera dans l'ordre en peu d'années & que la génération présente pourra jouir du spectacle enchanteur de la félicité générale. Ne perdons point de vue que les bornes de la durée du genre humain sont inconnues, & qu'à son égard un siècle est peut-être plus court que le moindre de nos instans ne l'est pour chacun de nous.

L'indépendance des Anglo-Américains est l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur sur la terre. C'est au sein de cette république naissante que sont déposés les vrais trésors qui enrichiront le monde. Ses succès vont relever le courage des peuples de l'Amérique & déconcerter tous les

proje
mais
l'Indi
popul
les d
reux,
aux P
varice
toutes
la vie
che l'
les aut
Elle o
les na
tamme
peut f
dustrie
nouvel
nature
trois si
tendent
domina
y régn
par l'a
faits,
par des
rables.
Alor
rique r
dans le
vages
jures a
ils disp

projets de la tyrannie. Elle fera désormais l'asyle de l'Européen persécuté, de l'Indien opprimé, du Negre fugitif. Sa population après avoir couvert ses immenses domaines, jettera des essaims vigoureux, & donnera de nouveaux habitans aux plaines désertes & dévastées par l'avarice. Son agriculture florissante ouvrira toutes les sources de l'abondance & de la vie, & fera naître de proche en proche l'émulation & l'activité dans toutes les autres colonies du nouveau Monde. Elle offrira des objets d'échange à toutes les nations du globe & réclamera constamment cette liberté si précieuse, qui peut seule animer le commerce & l'industrie. Ses vertus feront revivre dans le nouvel hémisphere les saintes loix de la nature oubliées, foulées aux pieds depuis trois siècles. Si les Anglo-Américains n'entendent point, comme les Incas, leur domination sur de nouvelles contrées, ils y régneront du moins par l'exemple, par l'ascendant de la sagesse & des bienfaits, & les conduiront à la prospérité par des moyens plus puissans & plus durables.

Alors les peuples indigenes de l'Amérique reconnoîtront des génies tutélaires dans leurs nouveaux vainqueurs. Les sauvages des montagnes oublieront les injures atroces qu'ils ont reçues de nous, ils disposeront leur férocité & se laisseront

gagner par la voix touchante qui les rappellera au partage des dons les plus précieux de la nature. La postérité des Indiens qui ont subi le joug & qui ont eu le malheur d'échapper aux massacres & de survivre à leur patrie , recouvrera par degrés les droits de l'humanité : délivrée d'une longue & cruelle oppression , elle cessera d'être le rebut des esclaves ; elle ne sera plus ensevelie dans les mines. Ces souterrains qui sont depuis trois siècles , le séjour des douleurs & de la mort , ces gouffres immondes , d'où sont sortis tous les poisons qui ont désolé l'univers , seront fermés pour toujours.

Alors les colonies de l'Amérique n'ont tireront leurs richesses que de la surface de la terre & ne confieront la culture de leurs champs qu'à des mains libres. Les fers de l'esclavage seront brisés : la traite des Negres sera regardée comme le plus grand & le plus odieux des crimes : les marchands d'hommes & tous ceux qui ne rougissent point de s'associer à leur infâme trafic seront couverts d'opprobre & dévoués à la vengeance céleste. Nous cessons de dépeupler l'Afrique , d'en bannir toutes les vertus , d'y faire régner la trahison , la rage & le désespoir.

Alors les nations de l'Europe renfermées dans leurs bornes naturelles , débarrassées de l'envie d'étendre leur domination dans des contrées lointaines , n'ont

RTE
 qui les rap-
 les plus pré-
 érité des In-
 qui ont eu
 massacres &
 recouvrera par
 ité : délivrée
 pression , elle
 esclaves ; elle
 ns les mines
 puis trois sie-
 & de la mort
 où sont sortis
 olé l'univers
 s.
 l'Amérique n-
 e de la surfac-
 la culture d-
 ins libres. Le
 brisés : la trait-
 comme le plus
 es crimes : le
 us ceux qui m-
 er à leur infâ-
 opprobre & de
 te. Nous cesse-
 e , d'en bannir
 aire régner l-
 ésespoir.
 Europe renfer-
 naturelles , de
 dre leur domi-
 lointaines , n-

mettront plus leur gloire à s'épuiser par
 de vaines conquêtes , ni à régner sur
 d'immenses déserts : les colonies du nou-
 veau Monde sorties de l'enfance auront
 plus de confiance dans leurs forces &
 s'accoutumeront par degrés à voler de
 leurs propres aîles. Dégagés des lisières
 qui soutenoient leur foiblesse , elles ne
 conserveront avec leurs Métropoles que
 es liens de la reconnoissance , d'un ten-
 dre attachement & d'un intérêt mutuel.
 Alors tous les fruits de la terre rece-
 vront une valeur proportionnelle à leur
 utilité : une liberté indéfinie fera naître
 une juste égalité dans les échanges. Le
 commerce alimenté par les productions
 e tous les climats répandra par-tout
 abondance. Ennemi des usurpations , des
 préférences & des traités exclusifs , il n'en-
 dra plus ces jalousies , ces haines ,
 es petites perfidies qui ont quelquefois
 shonoré les nations les plus puissantes :
 resserrera au contraire les nœuds qui
 ivent unir tous les peuples de l'univers.
 Alors quels prétextes de guerre pour-
 ent encore troubler l'harmonie géné-
 e ? les bornes des empires seront fixées ;
 la gloire , loin d'être le partage des
 conquérans , sera réservée aux Rois pa-
 ques & amis de l'humanité. Les que-
 res de religion ne seront plus sanglan-
 ; les disputes de l'école n'armeront
 les puissances de la terre : l'ambition

couverte du masque de l'hypocrisie ne surprendra plus la crédulité des peuples jusqu'à les forcer à s'entr'égorgier. La politique mercantile des états de l'Europe n'aura plus d'objet & tombera dans l'oubli, ou si l'on se souvient encore de la folie éphémère des guerres de commerce, ce ne sera que pour en rougir.

La nature & la philosophie uniront leurs voix pour applaudir à ces heureux changemens, pour les préparer à en étendre les effets. La religion continuera d'inviter les Sauvages à la participation de ses mystères; elle les vaincra par ses tendres exhortations; elle amollira leurs cœurs par ses promesses & ses dogmes consolans, elle en fera des hommes. La politique ne se servira plus du ministère sacré des Missionnaires pour faire des esclaves: & les nations de l'Europe ne se croiront plus autorisées par le droit de conquête à asservir les nouveaux prosélytes du Christianisme. Le peuplade converties seront conquises pour le bonheur: elles ne seront plus le jouet de nos caprices & de nos projets ambitieux. Eh quoi! la voix d'un Dieu clément & bon ne les auroit-elle attirées du fond de leurs retraites impénétrables, que pour les livrer à des maîtres & les faire tomber dans la servitude? Ne les auroit-elle soustraites au joug de l'ignorance & de l'erreur que pour les soumettre au joug

de l'oppression & de la tyrannie ? Que ces peuples courageux quittent leurs rochers arides & inaccessibles ! Qu'ils descendent dans les campagnes voisines , qui ont été rougies tant de fois du sang de leurs peres , & que notre aveugle avarice a rendu désertes ! Qu'ils apprennent de nous à les cultiver & à les embellir ! Qu'ils prospèrent sous l'égide de la religion & sous l'étendard de la liberté ! Que leurs nouveaux établissemens soient autant de retraites , où l'humanité puisse respirer en paix , autant de foyers où le feu sacré de la nature puisse se rallumer.

Si l'Indien subjugué depuis la découverte du nouveau Monde doit toujours être l'objet de nos mépris , s'il ne peut espérer parmi nous que des injustices & des outrages , il trouvera peut-être dans les nouvelles peuplades des cœurs plus compatissans & plus généreux , des amis qui essuieront ses larmes & qui l'associeront à leurs plaisirs & à leurs travaux. En l'accablant du poids de notre orgueil , en le retenant dans la misère & dans l'abjection , en l'appliquant à des occupations meurtrieres , nous avons perpétué sa foiblesse & sa stupidité ; nous n'en tirons que des secours très-bornés , & sa présence nous reproche sans cesse nos crimes & nos perfidies. Laissons-le s'échapper : qu'il aille parmi ses égaux oublier ses tyrans & ses malheurs , qu'il recouvre les forces du

corps, qu'il se relève d'un si long abatement & renaisse à la vie de l'ame !

Nous aurons moins de victimes à précipiter dans les entrailles de la terre, pour en tirer des métaux précieux. Mais puisque la surabondance de ces richesses ne peut procurer aucun avantage réel au genre-humain, puisque le plus souvent elle ne sert qu'à troubler l'harmonie générale, puisqu'elle devient funeste aux nations mêmes qui paroissent le plus favorisées dans le partage, devons-nous regretter d'en voir tarir la source ? La quantité totale d'or & d'argent monnoyés actuellement répandue dans l'Europe est plus que suffisante pour faciliter tous les échanges & répondre aux opérations du commerce le plus étendu. On doit d'autant moins desirer de l'accroître que les lettres de change & les autres papiers de crédit en usage parmi les Négocians, forment un numéraire fictif, qui sert de supplément au numéraire réel, & qui se multiplie suivant les besoins & les combinaisons des ventes & des achats. Plus la prospérité générale augmentera, moins l'abondance des richesses pécuniaires sera nécessaire ; parce que le commerce deviendra réciproque & que le prix des denrées d'un climat sera toujours soldé en grande partie par le prix des denrées d'un autre. L'accroissement progressif du numéraire, considéré relativement au genre-

g
q
de
&
ac

var
le r
con
pou
un f
d'an
ven
inté
des
degr
vouc
des
mule
com
en u
calcul
entre
me f
peuv
lopp
en ar
num
Fran
M. N
tome
bile
des
1726
dans
II

genre-humain en général, ne sert donc qu'à troubler continuellement l'équilibre des Empires par son inégale répartition, & à altérer les fortunes pécuniaires déjà acquises (1), en diminuant le prix de

(1) J'ai présenté depuis peu à une campagne savante, un mémoire sur l'évaluation d'un fonds dont le revenu s'altère annuellement suivant une loi quelconque. Après avoir établi une formule générale pour évaluer la somme totale que doit produire un fonds, soit pendant un nombre fini quelconque d'années, soit à perpétuité, en supposant le revenu constant & en ayant égard aux intérêts des intérêts; j'établis une autre formule où j'introduis des caractères généraux pour désigner les différens degrés d'altération annuelle fixe ou variable qu'on voudra supposer dans le revenu. Je donne ensuite des moyens d'obtenir la sommation de ces formules, suivant différentes hypothèses, & de les comparer entr'elles. Mais les procédés que j'ai mis en usage pour y parvenir, sont trop hérissés de calculs & trop peu élémentaires, pour pouvoir entrer dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Il me suffira de dire, que parmi les cas différens qui peuvent être renfermés dans ma théorie, je développe celui de l'altération d'un revenu quelconque en argent, causée par l'accroissement continu du numéraire d'une nation & en particulier de la France. Je suis parti des données que nous fournit M. Necker, dans les Chapitres huit & neuf du tome III de l'administration des finances. Cet habile publiciste prétend, d'après le dépouillement des registres des monnoies du royaume, depuis 1726, que la somme totale du numéraire existant dans la nation, est environ deux milliards: il pré-

II. Partie.

L

l'argent à l'égard des productions du sol. Sous ce point de vue , il doit paroître très-préjudiciable , puisqu'il attaque soudainement la fortune d'une classe de citoyens , qu'il dérange & déconcerte toutes les mesures de l'indigence & de la médiocrité , & qu'il réduit souvent à un état de détresse les agens de l'industrie , dont les salaires ne se proportionnent que lentement à l'augmentation du prix des consommations. Si l'extraction des métaux précieux de l'Amérique peut encore être utile à l'Europe , ce n'est qu'autant qu'ils seront convertis en meubles & en vaiselles ; & l'avantage d'un nouveau numéraire continuellement renaissant se borne à la quantité qui est nécessaire pour alimenter le

rend aussi que l'accroissement annuel du numéraire est d'environ 40 millions. Or d'après ces suppositions , mes formules indiquent qu'un fonds qui doit rapporter un revenu perpétuel en argent ne vaut qu'environ les trois cinquièmes d'un fonds dont le revenu seroit en grain , ou conserveroit une valeur constante. S'il s'agit d'une rente en argent qui doit s'éteindre au bout de cinquante ans , elle ne vaudra que les neuf treizièmes d'une rente qui conserveroit une valeur constante pendant le même nombre d'années.

Ces résultats sont bien propres à nous éclairer sur les méprises & les faux calculs de ceux qui , séduits par l'intérêt apparent du moment , préfèrent des rentes pécuniaires à un revenu en fonds de terre un peu moins considérable dans l'origine.

commerce des grandes Indes , & qui par une bisarrerie étrange est , comme on sait , destinée en grande partie à être enfouie dans la terre.

Faudra-t-il donc que l'Espagne & le Portugal renoncent tout-à-coup à l'exploitation de leurs mines & qu'ils se privent d'un revenu , qui leur est devenu si nécessaire depuis la dégradation de leur agriculture ? C'est ainsi qu'on éloigne tout espoir de retour vers le bien , en exagérant les difficultés , & en portant à l'extrême les changemens qui pourroient nous offrir un meilleur sort ? Ce seroit sans doute le comble de l'imprudence que de vouloir détruire tout-à-coup les ressorts qui entretiennent un reste de vie dans ces deux Monarchies , pour en substituer de plus vigoureux : ce seroit même une entreprise impossible & au-dessus des forces humaines. On ne peut point ainsi refondre le mécanisme intérieur d'un état , ni changer subitement les principes de son organisation. Mais sans produire aucune secousse violente , ne peut-on par degrés imprimer une autre direction à l'activité générale & redonner une nouvelle vie au corps politique en modifiant successivement chacun des ressorts qui l'animent ? Après tant d'illusions & de calamités , les Espagnols & les Portugais ne sont-ils pas convaincus de la fragilité des richesses pécuniaires , & ne pourroient-ils pas tour-

ner graduellement vers l'agriculture & les arts utiles une partie des forces employées à l'exploitation des mines ? Alors les sources des vraies richesses couleroient avec d'autant plus d'abondance que celles des richesses factices sembleroient se tarir ; & à mesure que l'état perdrait d'un côté , il se régénéreroit avec plus de vigueur de l'autre. C'est ainsi qu'en retranchant les branches luxueuses & parasites on contient la sève de l'arbre dans les canaux destinés à le nourrir & à le charger de fleurs & de fruits.

Tel paroît être en partie l'esprit de la politique actuelle de l'Espagne. Depuis que les Bourbons y regnent , elle fait des efforts continuels pour ranimer dans son sein l'amour du travail & favoriser la culture des terres. Au défaut d'une population nombreuse & active , elle invite les étrangers à venir défricher des campagnes que le soc n'a point sillonnées depuis près de deux siècles. Si le progrès des lumières & l'exemple récent de la Sicile pouvoient engager à détruire l'inquisition , ce seul acte de justice , de sagesse & d'humanité , donneroit plus de cultivateurs à l'Espagne , que tous les privilèges & les encouragemens possibles. Les manufactures se multiplient dans le royaume & lui procurent les moyens de retenir une partie des métaux précieux , qui ne lui arrivoient chaque année que pour être distribués aux

na
de
se
po
da
do
jou
peu
I
pas
gre
à un
duit
des

(1
moiti
de pl
raison
» lui
» por
» que
» l'ar
» la
» 2 à
» gne
» qui
» la
Chap.
croire
tié de
jours r
parado
Mais d

nations étrangères en échange de leurs denrées. Mais son ambition ne doit pas se borner à ce foible avantage : ce n'est point à s'approprier une plus grande part dans le produit de ses mines , qu'elle doit tendre , c'est à pouvoir se passer un jour de ces richesses périssables & trompeuses.

Le temps viendra , & il n'est peut-être pas très-éloigné , où l'abondance progressive de l'argent & de l'or les conduira à un tel degré d'avilissement , que le produit des mines ne dédommagera qu'à peine des frais d'exploitation. (1) Cette époque

(1) Montesquieu prouve qu'en avilissant de moitié la valeur des métaux précieux , on diminue de plus de moitié le profit des mines. Voici son raisonnement. « Pour tirer l'or des mines , pour » lui donner les préparations requises & le transporter en Europe il falloit une dépense quelconque. Je suppose qu'elle fut comme 1 à 64. Quand l'argent fut doublé une fois & par conséquent la moitié moins précieux , la dépense fut comme 2 à 64 ; ainsi les flottes qui portèrent en Espagne la même quantité d'or , portèrent une chose qui réellement valoit la moitié moins & coûtoit la moitié plus. » (*Esprit des loix* , livre 21 , Chap. XXII.) Cette conséquence pourroit faire croire que par l'avilissement des métaux de la moitié de leur valeur , le profit des mines seroit toujours réduit au quart & elle donneroit un air de paradoxe au raisonnement de ce grand homme. Mais dans la supposition de l'auteur , elle ne signi-

s'approche d'autant plus de nous , que la plupart des mines sont moins riches

fié rien autre chose , sinon que le profit diminue dans le rapport de 63 à 31 , qui est un peu plus fort que celui de 2 à 1. Au reste il est facile de voir qu'en général la diminution des profits est plus rapide que celle de la valeur de l'argent , à cause que les profits diminuent par l'avilissement de l'argent & par l'augmentation de frais d'exploitation , qui est une suite du renchérissement des denrées. Il est clair aussi que l'excès de la diminution des profits sur celle de la valeur de l'argent est d'autant plus forte que les dépenses d'exploitation approchent plus de l'égalité avec le produit des mines. Si les dépenses étoient à ce produit comme 1 à 4 , le produit seroit exprimé par 3. Mais si le métal étoit ensuite avili de moitié , la dépense seroit exprimée par 2 & le profit par 2 , qui n'équivaleroient qu'à 1 ; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 3 à 1.

Si les dépenses étoient au produit comme 1 à 2 , le profit seroit exprimé par 1. Si l'on supposoit ensuite que le prix du métal diminuât de moitié , la dépense seroit exprimée par 2 , & le profit par 1 , qui n'équivaleroit qu'à une demie ; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 2 à une demie , ou de 4 à 1.

La loi des différens degrés de décroissement du profit de mines , dans les différens rapports des avances avec le produit total , eu égard à l'avilissement progressif du numéraire & à l'augmentation de la dépense d'exploitation , peut facilement s'exprimer par une formule générale. Il ne seroit pas nécessaire pour cela d'emprunter le secours des hauts calculs.

qu
éga
bea
Alc
eng
Si
plus
mê
étoi
trait
dité
ruin
brill
dépe
donc
profo
néral
les ;
qui r
degré
dépen
d'entr
perfe
les p
de M
sacrifi

(1)
que le
droit f
du vis
demi -

qu'autrefois , & que pour fournir une égale quantité de métal , elles exigent beaucoup plus de travail & d'avances. Alors les profits seront trop bornés pour engager à faire de nouvelles recherches. Si les tentatives en ce genre ont été le plus souvent suivies de pertes ruineuses , même dans les temps où les métaux étoient au plus haut prix ; quel sera l'attrait qui pourra encore exciter la cupidité & faire braver les dangers d'une ruine entière , lorsque les succès les plus brillans pourront à peine répondre aux dépenses de l'entreprise ? On abandonnera donc successivement les mines les plus profondes & les moins abondantes en minéral sans les remplacer par de nouvelles ; le nombre & le produit de celles qui resteront en activité diminueront par degrés pour s'évanouir enfin , lorsque les dépenses d'exploitation de la plus riche d'entr'elles balanceront la recette. La perfection de la métallurgie peut ralentir les progrès de cette révolution : la Cour de Madrid a fait successivement de grands sacrifices pour en éloigner le terme. (1)

(1) On a réduit à un dixième le droit de Quint que le Roi d'Espagne percevoit sur l'argent. Le droit sur l'or est réduit à un vingtième. Le quint du vif-argent est aboli , & même le prix de ce demi-métal , qui se vend pour le compte du

132 DE LA DECOUVERTE

Mais tous les efforts de la politique & des arts deviendront à la fin impuissans contre une cause qui agit toujours & qui reçoit chaque année un nouveau degré d'énergie. Oui , le temps viendra où l'or ne sera plus arraché des entrailles de la terre , au prix du sang & des angoisses des nombreuses victimes de notre avarice ; il viendra ce temps heureux où l'homme avide de richesses & de crimes n'aura plus de gain à faire en précipitant dans d'affreux tombeaux ses semblables tous vivans. Cette branche funeste du revenu de l'Espagne & du Portugal se desséchera d'elle-même & par le seul effet des causes naturelles. Il est donc de la prudence de ne point attendre cet événement sans se ménager des ressources plus durables ; & c'est des progrès seuls de l'agriculture , qu'on peut les espérer.

Ils viendront aussi ces jours tant désirés , où l'homme ne trouvera plus de profits à faire en vendant son semblable. Hélas ! ce n'est que par l'extinction progressive de la race des Negres . qu'on parviendra au terme où le prix de l'esclave surpassera celui qu'on peut en retirer.

Roi , est modéré dans le rapport de 4 à 3. Tous ces sacrifices ont été faits pour soutenir l'exploitation des mines dont la fouille devient de plus en plus dispendieuse.

Mais

Mais
rend
puisq
faire
ces &
rissabl
être l
anéant
térêts
ce voe
ce voe
le nom
nation
ces Eur
votre p
vous l'
mille fo
que vo
tié les p
du glai
chiens
Les
terme. S
veur , n
les droi
bliés à
riable
l'empor
de déses
e temp
race &
eurs se
infortun
II. F

Mais puisque notre barbare cupidité leur rend insupportable le fardeau de la vie , puisque l'infâme trafic que nous osons faire de leurs sueurs , de leurs souffrances & de leur sang , est une source intarissable de crimes & de malheurs , peut-être le vœu que l'on formeroit pour leur anéantissement seroit-il conforme aux intérêts de l'humanité. Dois-je le former , ce vœu qui répugne tant à mon cœur , ce vœu sacrilège , qui tendroit à diminuer le nombre des hommes , à effacer une nation entière du livre de la vie ! Féroces Européens , détestables marchands de votre propre espèce , à quoi réduisez-vous l'homme sensible ! Oui , vous êtes mille fois plus cruels envers les Africains , que vous ne le fûtes en dévouant sans pitié les peuples de l'Amérique au tranchant du glaive , à des supplices inouis & à vos chiens affamés.

Les tourmens des Negres auront un terme. Si l'humanité , qui crie en leur faveur , ne peut se faire entendre , si tous les droits de la justice sont toujours oubliés à leur égard , si l'aveugle & insatiable cupidité du moment continue à s'emporter sur notre véritable intérêt , si le désespoir ne les arme point contre nous , le temps & la nécessité détruiront leur race & nous priveront tôt ou tard de leurs secours ; le temps viendra où ces infortunés quitteront la vie dans la douce

II. Partie.

M

Mais

134 DE LA DECOUVERTE

espérance de n'être plus remplacés & de laisser sans cultivateurs nos champs de l'Amérique. Ils fermeront avec joie les yeux à la lumière; puisque leurs derniers regards nous auront vu gémir sur les méprises de notre avarice & briser la verge de la tyrannie dans la rage de n'avoir plus de victimes à frapper.

Les côtes occidentales de l'Afrique sont désertes; & la dépopulation s'étend déjà dans les terres à une grande profondeur, à cause des neuf millions d'habitans que nous en avons arrachés. Non-seulement nous épuisons l'espece des Negres par des enlevemens continuels, nous tarissons dans ces climats les sources mêmes de la fécondité en y faisant régner le crime & l'infortune. La dépravation des mœurs, le luxe & la misere sont les grands obstacles à la multiplication des hommes; & nous avons introduit tous ces maux en Afrique. Doit-on croire sur la foi des voyageurs que les Africains desirant avoir un grand nombre d'enfans pour avoir plus d'esclaves à vendre! Si quelques peres dénaturés, corrompus par nos encouragemens & nos maximes, ont formé ce vœu abominable, il n'est pas possible qu'il ait germé dans tous les cœurs. Je ne croirai jamais à cette conspiration générale des peres contre leurs enfans: c'est une monstruosité que tous nos crimes n'ont pu encore produire. Si donc quelques indivi-

du
dét
allu
un

pop
clav
diffi
qu'il
des
navir
nom
dans
fer
du fo
nécess
toutes
jour
accro
dans
D'un
confor
que l
Negre
à qui
rapidit
tira-t-
bords
pertes
Tou
nation
vateurs
Monde

dus doivent l'existence à un motif aussi détestable, les passions que nous avons allumées dans cette nation en empêchent un bien plus grand nombre de naître.

Non-seulement la diminution de la population doit augmenter le prix des esclaves en les rendant plus rares & plus difficiles à réduire sous le joug; les frais qu'il faut faire pour les tirer de l'intérieur des terres, la dépense des équipages des navires pendant le temps de la traite, le nombre de Negres qui meurent de fatigue dans les sables brûlans qu'il faut traverser, ceux qui périssent dans l'air infect du fond des vaisseaux pendant le temps nécessaire pour compléter la cargaison; toutes ces causes, qui prennent chaque jour plus de force, se réunissent pour accroître la cherté de ceux qui parviennent dans les marchés du nouveau Monde. D'un autre côté, la servitude fait une consommation d'hommes effrayante; puisque la population des neuf millions de Negres importés en Amérique est réduite à quinze cent mille têtes. Avec quelle rapidité cette espèce malheureuse s'anéantira-t-elle dans nos colonies, quand les bords Africains ne pourront réparer ses pertes?

Tout conspire donc pour engager les nations Européennes à donner des cultivateurs libres aux campagnes du nouveau Monde & à les peupler d'une génération

d'hommes assez heureuse pour se multiplier au lieu de s'éteindre. Le Congrès général des Etats-Unis de l'Amérique a déjà donné un grand exemple à l'univers en défendant l'importation des esclaves dans tous les domaines de la république. Cette loi, qui étoit désirée depuis longtemps par la Pensylvanie & par plusieurs autres colonies de l'Amérique Angloise & qui paroissoit trop opposée aux vues d'intérêt de la Métropole pour n'être pas rejetée, devoit être l'ouvrage d'un peuple indépendant, ami de l'humanité. Que l'assemblée des représentans d'une nation est auguste, quand elle rend à l'homme sa dignité naturelle, quand elle brise les liens qui l'asservissent & le dégradent ! Voilà donc un peuple entier, qui signale les premiers essais de sa puissance en déclarant à la face de l'univers, qu'il ne veut plus être complice de l'infâme trafic des Negres ! Que la voix, qui a promulgué dans le nord de l'Amérique cette loi émanée du ciel, retentisse au fond du cœur de tous les Rois de l'Europe ! Que la main qui l'a consignée dans les archives d'un peuple nouvellement libre, imprime en même temps l'ignominie sur le front des Marchands d'hommes !

Les Quakers de la Pensylvanie auroient désiré qu'on eût rompu à la fois toutes les chaînes, & la plupart d'entr'eux ont en effet affranchi leurs esclaves. Mais une

ré
ell
esc
lon
nat
fan
ler
bita
exe
ser
arré
cult
dang
bre
abru
men
moir
nale
rable
mais
autre
souve
tre d
dre d
les N

«
» Ra
» rés
» inc
» Le
» ha
» gra
» ré

révolution aussi subite entraîneroit avec elle les plus grands inconvéniens. Les esclaves sont devenus la propriété des colons : quoique ce droit soit contraire à la nature , il est cependant acquis sous la sanction des loix. On ne pourroit dépouiller tout-à-coup les propriétaires des habitations de l'Amérique du droit qu'ils exercent sur leurs Negres , sans les exposer à une ruine presque certaine , & sans arrêter pour long-temps les travaux de la culture. D'ailleurs on ne pourroit sans danger briser les fers d'un si grand nombre d'esclaves nés dans la servitude & abrutis de longue main par des traitemens honteux & cruels. Le péril seroit moins grand dans l'Amérique septentrionale où le nombre des noirs est incomparablement moindre que celui des blancs ; mais ce projet seroit impraticable dans les autres parties du nouveau Monde , où souvent il ne se trouve pas un blanc contre dix noirs. L'oisiveté seroit le moindre des vices qu'on auroit à redouter dans les Negres affranchis.

« Ces hommes studides , dit M. l'Abbé
 » Raynal , qui n'auroient pas été prépa-
 » rés à un changement d'état , seroient
 » incapables de se conduire eux-mêmes.
 » Leur vie ne seroit qu'une indolence
 » habituelle ou un tissu de crimes. Le
 » grand bienfait de la liberté doit être
 » réservé pour leur postérité , & même

138 DE LA DÉCOUVERTE

» avec quelques modifications. Jusqu'à la
 » vingtième année les enfans appartienn-
 » dront au maître dont l'atelier leur
 » aura servi de berceau , afin qu'il puisse
 » être payé des frais qu'il aura été obligé
 » de faire pour leur conservation. Les
 » cinq années suivantes ils seront obligés
 » de le servir encore , mais pour un sa-
 » laire fixé par la loi. Après ce terme
 » ils seront indépendans. On
 » leur donnera une cabanne avec un ter-
 » rein suffisant pour créer un petit jardin
 » & ce sera le fisc qui fera la dépense
 » de cet établissement. Aucun règlement
 » ne privera ces hommes devenus libres
 » de la faculté d'étendre la propriété qui
 » leur aura été gratuitement accordée.
 » Cet arrangement produira les meilleurs
 » effets. La population des Noirs actuel-
 » lement arrêtée par le regret de ne don-
 » ner le jour qu'à des êtres voués à l'in-
 » fortune & à l'infamie fera des progrès
 » rapides. Elle recevra les soins les plus
 » tendres de ces mêmes mères , qui trou-
 » voient souvent des délices inexprima-
 » bles à l'étouffer ou à la voir périr.
 » Ces hommes accoutumés à l'occupation
 » dans l'attente d'une liberté assurée , &
 » qui n'auront pas une possession assez
 » vaste pour leur subsistance , vendront
 » leurs sueurs à qui voudra ou pourra
 » les payer. Leurs journées seront plus
 » chères que celles des esclaves , mais

» elle
 » plu
 » un
 » tion
 » me
 » ma
 En
 avec
 droit
 on par
 à détr
 arrêter
 intérêt
 aucun
 tion d
 loin d
 malign
 feroit
 roient
 va mai
 velles
 rateurs
 prix d
 que d
 épargn
 pouv
 un tel
 Nou

(1)
 127, liv
 1780.

» elles seront aussi plus fructueuses. Une
 » plus grande masse de travail donnera
 » une plus grande abondance de produc-
 » tions aux colonies , que leurs richesses
 » mettront en état de demander plus de
 » marchandises à la Métropole (1) ».

En combinant les avantages de ce plan avec ceux d'une loi générale , qui interdrait pour toujours la traite des Negres , on parviendroit en moins d'un demi-siècle à détruire l'esclavage en Amérique , sans arrêter les travaux utiles , sans nuire aux intérêts des particuliers & sans produire aucune secousse dangereuse. La population des Noirs devenus libres & heureux , loin de s'éteindre comme sous l'influence maligne de la tyrannie & de l'infortune feroit des progrès rapides qui surpasseroient facilement toutes les recrues qu'on va maintenant faire en Afrique. Les nouvelles générations béniroient leurs libérateurs & leur rendroient au centuple le prix de leur liberté. Que de crimes , que de calamités les Rois de l'Europe épargneroient au genre-humain , s'ils pouvoient s'accorder pour lui procurer un tel bienfait !

Nous parlons sans cesse des moyens de

(1) Hist. Philos. & Polit. tome VI , page 127 , liv. XI ; édition de *Pellet* , de Geneve , in-12 , 1780.

multiplier le nombre des hommes , de les rendre heureux & libres , d'étendre leurs forces par des travaux modérés & gradués & par des alimens substantiels. Nous voudrions que les progrès de la population s'étendissent jusqu'à couvrir toutes les plaines de l'Amérique. Que deviendra donc la puissance de l'Espagne au milieu de ce torrent , prêt à l'engloutir ! Si , fidele à son ancienne politique , elle prolonge l'état de misere & de langueur de ses colonies , si elle les empêche de s'élever à un degré de force , qui puisse contre-balancer l'effort de leurs voisins , comment pourra-t-elle garder les frontieres de ses domaines depuis l'extrémité du Chili jusqu'aux confins du nouveau Mexique ? Comment repoussera-t-elle les nombreux essaims , qui sortiront des colonies étrangères , pour aller chercher des terres plus fertiles & des climats plus doux , & qui seront peut-être attirés par les indigenes de ses possessions & même par les Créoles ! Si au contraire elle prend le parti plus sage , plus conforme à la justice & à la nature , de faire prospérer ses colonies & de suivre l'impulsion générale des autres nations , comment pourra-t-elle contenir dans la soumission tant de millions d'hommes robustes & impatiens du frein , qui peupleront les plaines immenses du Mexique , du Chili & du Pérou ! Ne verra-t-elle pas avec effroi sa

pro
prè
L'a
pon
de
J
tion
sou
quel
leme
turie
& D
plu
qu'il
miné
solit
les p
Faut
de ta
arro
reux
popu
le fé
Parce
Ponti
bares
posse
vaste
comp
vrait
bien
faut -
gneur

propre puissance , qui paroîtra toujours prête à se tourner contre elle-même ? L'activité de sa tête pourra-t-elle correspondre au nombre & à la force démesurée de ses bras ?

J'ai senti tout le poids de cette objection ; & au lieu d'entreprendre de la résoudre , je me contenterai d'exposer les questions suivantes , qu'elle doit naturellement faire naître. Parce que de aventuriers féroces , tels que Cortez , Pizarre & Davila , ont porté leurs pas sanglans à plusieurs mille lieues de leur patrie & qu'ils ont sans motif & sans pitié exterminé des nations entières , faut-il qu'une solitude éternelle & affreuse regne dans les pays immenses , qu'ils ont dévastés ? Faut-il que les terres , qu'ils ont rougies de tant de sang innocent , soient à jamais arrosées de la sueur de quelques malheureux esclaves , qui formeront toute leur population , & qu'elles soient à perpétuité le séjour de l'oppression & de la misère ? Parce que , sous l'autorité prétendue d'un Pontife ambitieux , ces conquérans barbares ont pris au nom du Roi d'Espagne possession d'un domaine vingt fois plus vaste que celui de la Métropole , & incomparablement plus étendu qu'il ne devroit être pour recevoir des loix & être bien gouverné à une si grande distance , faut-il continuellement réprimer sa vigueur & condamner pour toujours à la

stérilité les provinces les plus fertiles de l'univers ? Pour délivrer l'Espagne de l'inquiétude que doit lui causer la conservation d'un tel Empire , faut-il non-seulement le retenir dans la foiblesse , mais mettre des bornes à la prospérité des colonies voisines , & vouer ainsi tout un hémisphère à la médiocrité & même à l'indigence ?

Quoiqu'une domination aussi disproportionnée dans ses parties n'ait servi qu'à flatter l'orgueil de la nation sans lui procurer aucun avantage réel , quoiqu'elle n'ait été pour elle qu'une source inépuisable de désordres & d'infortune , chérirait-elle des droits si vains & si funestes jusqu'à vouloir leur subordonner les loix du commerce général des peuples & à s'opposer aux destins du genre-humain entier ! Si elle vouloit former une telle entreprise , ses efforts ne seroient-ils pas impuissans & ne mettroient-ils pas le comble à ses malheurs ?

En attendant que l'expérience de l'avenir fournisse la réponse à toutes ces questions , l'Espagne doit profiter de celle du passé , pour se rapprocher de plus en plus des vrais principes d'humanité , de justice & d'intérêt mutuel , qui doivent unir une Métropole avec ses colonies. On ne lui proposera point de resserrer les limites de ses domaines de l'Amérique & de circonscrire sa puissance dans

une étendue plus proportionnée à ses moyens. On lui représenteroit en vain , qu'une population plus rapprochée devient plus active & met plus d'accord dans l'emploi & le développement de ses forces ; que les frais de protection en sont moindres & la défense plus facile & plus assurée ; que les loix , les bonnes mœurs , les arts utiles & le commerce regnent & fleurissent plus aisément dans des établissemens contigus , qui se prêtent un mutuel secours , que dans des colonies éparées , jettées au hasard sur les plaines d'un désert. Ces conseils de la raison & de la politique sont trop contraires aux maximes , qui ont gouverné les peuples & les Rois depuis l'origine du monde , pour être encore goûtés & mis en pratique. On est bien détrompé dans notre siècle de l'illusion des conquêtes : mais la sagesse des nations ne s'est pas encore élevée jusqu'au point de leur faire abandonner une partie de leur domaine pour rendre l'autre plus heureuse & plus utile à leur puissance ; quand même la disproportion du nombre des habitans avec l'étendue du territoire seroit extrême. Les préjugés ont attaché tant de gloire à régner sur de vastes états , que l'orgueil voudroit en reculer les bornes jusqu'aux extrémités du monde. Le phantôme seul de la domination est si flatteur , les souverains trouvent tant de charmes à le voir s'aggrandir , qu'ils ne peu-

vent se résoudre à s'en désaisir, ou à le réduire aux justes limites de la réalité.

Le moyen le plus efficace, que l'Espagne puisse employer pour conserver ses colonies, c'est de se les attacher par des bienfaits, & de renoncer pour toujours aux maximes oppressives de son ancienne politique. Elle a déjà rompu successivement une partie des entraves de leur commerce ; on a d'abord substitué aux flottes & aux Galions, des vaisseaux de registres expédiés par des Négocians de la Métropole dans les diverses saisons de l'année. Par l'établissement des paquebots, le port de la Corogne fut admis à participer aux avantages du commerce des colonies, qui étoit autrefois concentré dans le port de Séville & ensuite dans celui de Cadix. Il est maintenant permis à tous les sujets du Roi de transporter en toute saison & de toutes les rades de la Métropole des marchandises dans la plupart des possessions du nouveau Monde, & le Mexique est presque seul excepté de cette loi générale. Toutes les barrières, que l'inquiétude & la jalousie d'un gouvernement aveugle dans sa tyrannie avoient mises entre les diverses colonies de l'Espagne sont enfin renversées ; & ces établissemens peuvent à présent se prêter un mutuel secours & s'enrichir par un commerce réciproque. C'est principalement au regne actuel que l'on doit ces

heureuses innovations : elles sont le fruit du progrès des connoissances utiles & elles nous annoncent d'autres changemens plus décisifs & le retour des maximes salutaires , qui assurent la prospérité des Etats. Malgré les efforts des Inquisiteurs pour épaisir les ténèbres & perpétuer l'ignorance , les Espagnols ouvrent les yeux à la lumière : la Philosophie a passé au-delà des monts , & les sages de Madrid entendent la voix de ceux de Paris & de Londres : *Il n'y a plus de Pyrrennées.* (1)

Quand viendra-t-il ce temps , où l'on verra s'applanir les montagnes inaccessibles , qu'une politique exclusive & fiscale , a élevées entre les divers Empires ? Pourquoi chaque puissance de l'Europe s'efforce-t-elle d'entourer ses colonies de barrières impénétrables & de repousser le commerce des nations étrangères ? On s'est persuadé que les colonies devoient être dans une éternel esclavage , qu'elles ne devoient travailler & exister que pour la Métropole. A l'exemple de l'Espagne , chaque état s'arroe exclusivement tous les profits de commerce de ses possessions d'Amérique & se rend l'arbitre du prix des ventes & des achats. Il étouffe ainsi

(1) Ce sont les dernières paroles de Louis XIV à Philippe V , qui partoît de Versailles pour aller prendre possession du trône d'Espagne.

dans le sein de ses colonies tous les germes de l'industrie & de l'activité , & par un contre-coup nécessaire il se prive lui-même de la plus grande partie des avantages qu'elles devroient lui procurer. Mais si l'on vouloit consulter la raison & la justice , on ne verroit dans une colonie , qu'une nouvelle province du même Empire : on ne lui imposeroit donc que la partie de la charge publique , qui seroit proportionnelle à sa richesse & aux dépenses que le souverain doit faire pour la protéger & la gouverner. Après avoir acquité cette dette sacrée , elle seroit libre d'étendre à son gré toutes les branches de son travail , de son commerce & de son industrie. Les progrès de sa prospérité lui procureroient une quantité d'échanges incomparablement plus grande , & malgré l'admission des étrangers dans son commerce , elle auroit bientôt avec sa Métropole des rapports beaucoup plus étendus & d'une plus grande utilité réciproque.

La France commence à faire l'épreuve de ces principes ; & en accordant aux Anglo-Américains la liberté de concourir à l'approvisionnement de nos Antilles elle travaille à l'accroissement de sa puissance par l'augmentation des richesses de ses colonies ! Cet essai lui sera d'autant plus profitable qu'il ne peut manquer de multiplier ses rapports directs , avec la nouvelle

République. Mais l'Espagne n'est point encore détrompée à cet égard des illusions de sa politique jalouse. Cependant aucune Puissance de l'Europe n'a plus besoin qu'elle des secours du commerce extérieur. Elle ne peut substituer graduellement les profits de la culture à ceux des mines, ni ranimer son activité intérieure par la prospérité de ses colonies, sans donner de la valeur à leurs productions & sans leur ouvrir des débouchés multipliés & faciles. Non-seulement il importe à cette Métropole d'appeler les nations étrangères au commerce de ses colonies : elle doit chercher à diminuer par degrés le nombre & le produit de ses douanes par l'accroissement progressif des impositions sur les terres. Les moyens s'offriront d'eux-mêmes : ils naîtront des progrès de la culture dans un terrain vierge & immense, où tous les germes de la fécondité se développeroient sous l'influence de la liberté & du bonheur public. Ainsi le revenu de l'état seroit insensiblement assis sur une base solide & s'augmenteroit à raison de la prospérité générale. Ainsi le commerce exempt des gênes & des taxes ruineuses, qui l'étouffent & l'anéantissent, réveillerait l'Espagne de sa léthargie & lui rendroit toute sa splendeur. Ainsi le projet d'Alberoni d'unir les deux mondes par le Mexique & les Philippines & de faire habiller les Péruviens

& les Mexicains par les manufactures de l'Inde : ce projet , qui dans l'état d'épuisement où se trouvoit la Métropole fut rangé parmi les chimères politiques , & mis à côté du système de Law , se réaliseroit de lui-même & donneroit au commerce général de l'univers une étendue qui surpasseroit nos espérances.

Mais de nouvelles craintes vont encore renouer & altérer à nos yeux les avantages d'un avenir si flatteur. « Si jamais , » dira-t-on , il s'établissoit un commerce » direct & absolument libre entre l'Amérique occidentale & l'orient de l'Asie , » les colonies du nouveau Monde , se » roient bientôt détachées de leurs Métropoles. Elles aimeroient mieux commercer dans des mers sûres & tranquilles , avec des nations pacifiques qui » ne troubleraient jamais le cours des » échanges ni de la navigation , que d'attendre leur subsistance & le débit de » leurs denrées de nos fantaisies passagères & des caprices de la mer Atlantique , si souvent bouleversée par la » tempête & agitée par les guerres de » l'Europe. » Politiques inquiets & jaloux , les bienfaits de la nature serviront-ils toujours de prétexte à votre tyrannie ! Et parce que les peuples de l'Amérique ont mille moyens de se passer de vous , faut-il appesantir le joug qui les opprime & multiplier leurs chaînes ! Craignez que

la

la r
gen
leur
a r
cles
prof
soun
cher
rope
du m
les b
fance
vous-
odieu
bonh
S'il
tion
merce
de l'a
ment
bitieu
l'Angl
restes
de sa
sa nat
corps
cher &
cause
nourri
ment
joug d
n'est q
par la
II.

la nature , qui veille à la conservation du genre-humain , ne leur révèle un jour leurs droits & les ressources qu'elle leur a ménagées. Craignez que les obstacles que vous opposez sans cesse à leur prospérité , au lieu de vous assurer leur soumission , ne servent enfin à les détacher de votre Empire. Peuples de l'Europe , voulez-vous conserver vos colonies du nouveau Monde , n'attendez pas qu'elles brisent par la force les liens de l'enfance où vous les retenez : faites tomber vous-mêmes de leurs mains ces entraves odieuses & ne les enchaînez que par le bonheur.

S'il est contraire aux intérêts d'une nation d'exclure les étrangers de son commerce , c'est une faute bien plus funeste de l'abandonner entièrement & exclusivement à la merci d'un peuple actif & ambitieux. Le Portugal en se livrant ainsi à l'Angleterre , perdit en peu de temps les restes de son industrie , de sa richesse & de sa force : le commerce qui doit par sa nature animer toutes les parties du corps politique , ne fit plus que les dessécher & les priver de la vie ; parce qu'une cause étrangère altéroit la qualité des suc nourriciers , ou les attiroit continuellement à elle. Ce n'est qu'en secouant le joug d'un monopole aussi destructeur , ce n'est qu'en excitant les cultures du Brésil par la concurrence de toutes les nations

dans les ventes & dans les achats de cette colonie, que le Portugal pourra reprendre son ancienne vigueur & recouvrer son existence politique, qu'il semble avoir perdue aux yeux des autres Puissances de l'Europe.

Tous les peuples paroissent maintenant reconnoître les avantages de la liberté générale du commerce & ils font des efforts pour le dégager de ses entraves & pour diminuer les impôts qui en retardent la marche & en arrêtent les progrès. Tel est le but principal de tous les nouveaux traités, sur-tout depuis l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Que ne puis-je hâter les instans de voir luire le jour fortuné où le commerce parcourra l'univers d'un vol rapide & libre, en resserrant les nœuds de tous les peuples, en ranimant toutes les parties du globe de son souffle vivifiant & fécond; où chaque nation convaincue qu'elle ne peut nuire à ses voisins sans se nuire à elle-même, ne cherchera plus son bonheur que dans l'accroissement de la félicité générale! Peut-être ce jour tant désiré est-il bien loin de nous: peut-être cet avenir si plein de charmes n'est-il qu'un vain songe, qui trompe la sensibilité de mon cœur. Mais au moins j'emporterai avec moi dans le tombeau la douce satisfaction de n'avoir pas désespéré du salut du genre humain. Eh quoi! les passions des hommes

doivent-elles donc toujours déconcerter les mesures de la raison & de la sagesse ! Les cris de la cupidité , de l'intrigue & d'un zèle hypocrite étoufferont-ils toujours la voix de la nature & de la religion ! Quand la lumière vient de tous côtés frapper nos regards , manquerons-nous du courage nécessaire pour changer les destins de la terre ! Dans des siècles de ténèbres & de barbarie , l'humanité a souvent trouvé des vengeurs ; demeurera-t-elle sans défense & sans appui , quand nous connoissons mieux les moyens de la rétablir dans ses droits ! Le règne de la Philosophie auroit-il donc fait disparaître toutes les âmes grandes & généreuses ?

O toi , qui viens d'être enlevé à la France & à l'univers , après une vie consacrée toute entière à l'utilité publique & consumée dans des travaux glorieux & pénibles , ministre chéri d'un Roi citoyen , descends pour confondre ces vils détracteurs du genre-humain , qui croient que la vertu ni le bonheur ne peuvent plus habiter parmi nous. Tu l'as dissipée cette politique insidieuse , jalouse & souvent cruelle , qui ne savoit que détruire & diviser , pour régner sur des ruines ; & tu as fait revivre les loix de la nature , de la justice & de la bonne foi. Tu les as tissus ces nœuds sacrés , qui doivent à jamais unir les nations : tu l'as préparé ce jour heureux où les deux Mondes toucheront

152 DE LA DECOUV. DE L'AMERIQ.
au faite de la véritable opulence , en s'en-
richissant mutuellement des fruits de leur
sol & de leur industrie. Si ta présence
nous est ravie pour toujours , ton génie
nous reste. Qu'il préside encore à nos con-
seils & qu'il soit le garant d'un ordre
plus prospéré & de la félicité de tous les
peuples !

F I N.

Q.
a s'en-
e leur
ésence
génie
s con-
ordre
ous les

